

335

diva

LÉGISLATION
DU
DIVORCE

TEORSTATION

DU

DIVORCE

LÉGISLATION D U DIVORCE,

*Précédée du cri d'un honnête Homme qui
se croit fondé en droit naturel & divin à
répudier sa femme.*

P O U R

Représenter à la législation françoise les motifs de justice tant ecclésiastique que civile, les vues d'utilité tant morale que politique, qui militeroient pour la dissolution du mariage dans de certaines circonstances données.

Ce qui tint les mariages si long-temps en honneur & sûreté, fut la liberté de les rompre.

MONTAIGNE. Liv. 2. chap. 15



L O N D R E S.

M. DCC. LXIX.

500 5425.69

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

APRIL 1927

FOUR

Les manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris
ont été classés par ordre alphabétique des noms des auteurs
et par ordre chronologique des dates de rédaction pour la
collection des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris
ce donateur.

Les manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris
ont été classés par ordre alphabétique des noms des auteurs
et par ordre chronologique des dates de rédaction pour la
collection des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris
ce donateur.



LONDRES

M. DCC. LXIX.

8/2/19

AVERTISSEMENT.

LA question, que je traite dans ce petit ouvrage est une des plus intéressantes, qui puisse jamais être discutée pour l'ordre & le repos des familles, & pour le bonheur des hommes.

Je me suis appliqué à entasser preuves sur preuves, & raisons sur raisons, sans pourtant me flatter qu'elles feront le même effet sur tous les esprits.

J'ai montré mon manuscrit à quelques amis, que je croyois capables d'en juger : au seul titre la plupart l'ont jugé digne du feu ; mais tous m'ont absous, après m'avoir lû ; j'ai même trouvé un théologien, doué en vérité des plus grandes lumières, mais assez franc & d'assez bonne foi pour m'avouer, après avoir disputé avec moi vigoureusement & long-temps, que je battois en ruine tous les argumens de l'Ecole & qu'il me rendoit les armes.

Son nom pourroit peut-être donner quelque poids à mes opinions, du moins dans ma province ; mais je n'ignore pas ce que ces Mrs. doivent aux

vj AVERTISSEMENT

préventions de leur état, & ce feroit de ma part jouer un fort mauvais tour au plus honnête & au plus vertueux des hommes, que de le mettre aux mains avec tout ce peuple ignorant & crasseux, auquel son métier l'associe & qui croit habiter une planete toute différente de la nôtre ; je souhaiterois seulement que les nouveaux champions, qui pourroient vouloir me défier au combat, que je ne refuserai jamais, y étant tout préparé, ne soient ni plus fanatiques, ni moins zélés que lui, & qu'ils voulussent se payer aussi aisément de raison.

En général je sçais ce que c'est que d'entreprendre, même dans un siècle éclairé, de triompher d'un préjugé. Son empire une fois établi, c'est un colosse à abattre : foible par le bas, menaçant par le haut, chacun tremble de le voir tomber ; on se range autour ; on accourt pour le d'effendre & on s'y interresse sans pouvoir dire pourquoi.

Mais je suis sûr d'une chose ; c'est que mes idées sont vraies ; & qu'il y a certainement une époque marquée dans l'histoire de l'esprit humain, où l'on sera capable de les apprécier & de les accueillir.

En attendant, je les abandonne à l'exa-

AVERTISSEMENT vi

men & aux discussions, persuadé que leur fortune en dépend, & si, dans ce moment, leur nouveauté est encore contre elles, c'est un tort, qu'il ne m'a point été possible de leur sauver.

Avouons, après tout, que l'alternative seroit trop cruelle, si la qualité de bon chrétien ne pouvoit subsister avec celle de bon citoyen; j'ai tâché de les concilier de mon mieux: en quoi je crois avoir bien mérité de la religion elle même, tout autre préjugé à part; & comment aurois-je pu la desservir, en ne faisant qu'éclairer ma patrie sur ses intérêts, & l'humanité sur ses droits? Mais peut-être & tout au plus ai-je blessé un tant soit peu l'amour propre, de mon curé, qui ne souffre pas trop patiemment d'être vaincu dans la dispute, & cela seul suffiroit-il pour me faire déclarer atteint d'hérésie?

En tout cas, qu'on daigne considérer que le genre de la mienne ne tend qu'au bien; que les mœurs y gagneroient; que la population n'y est pas moins intéressée que l'honnêteté publique; que le bonheur d'un million & plus de citoyens en dépend peut-être; que ses effets devront influencer presque nécessairement sur l'édu-

viii AVERTISSEMENT

cation des races futures , par conséquent sur ce qui les caractérisera du côté des sentimens de la vertu , & qu'ils pourront enfin préparer une heureuse révolution dans l'esprit général de la nation ; qu'on daigne , dis-je , considérer tout cela , & si l'on n'y trouve rien qui mérite attention , qu'on me laisse ensuite juger du bonnet doctoral à toute rigueur.

Aureste , puisqu'il m'est arrivé de faire une excursion sur les loix , j'avouerai que je ne me suis pas borné à les méditer sur une seule matiere.

Notre patriotisme , presque éteint , à ranimer ; notre luxe à restreindre ; loisiveté , la débauche , la passion du jeu à réprimer ; la chicane & la mauvaise foi à proscrire , le mariage & la population à encourager par de nouveaux moyens , indépendamment de celui que mon mémoire indique ; les vertus civiles & domestiques à mettre en honneur ; l'industrie , le commerce & , sur toutes choses , l'agriculture à faire fleurir , &c. Tous ces objets sont du ressort des loix qui ne doivent dériver que d'un petit nombre de maximes simples & vraies , naturelles & sensées , pour se rapporter à la félicité publique , comme autant de lignes à leur centre.

AVERTISSEMENT ix

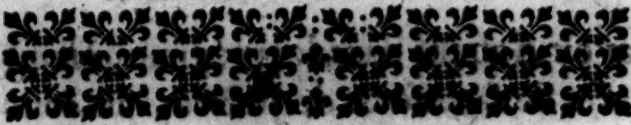
Que cette sphere des bonnes loix est encore élevée au dessus de ce qu'on l'a soupçonnée jusqu'ici ! Delà tout se survoit aisément & nettement ; de là tout se dirige au bien par des voies les unes droites & unies, les autres indirectes & détournées ; tout se meut par des ressorts tantôt simples, tantôt composés, toujours adaptés à leur fin, toujours combinés heureusement sur le but. Mais ce n'est pas avec des loix Gothiques telles que les nôtres, qui changent d'une province à l'autre, qui ne conviennent plus ni à nos mœurs, ni à nos temps, la plupart sans liaison entr'elles, & mal vues dans leur ensemble, qu'il faut compter de parvenir jamais à l'accomplissement de ces grandes vues.

J'avois quelque dessein de me livrer uniquement à ce genre de philosophie, si neuve encore parmi nous, & dans laquelle il nous reste tant d'utiles découvertes à faire ; mais l'immense étendue de cette carrière & la crainte de m'y perdre, m'ont arrêté. Je me suis donc borné à n'en défricher qu'un très-petit coin, & j'invite les meilleurs de nos penseurs à se cantonner chacun de son côté : que le gouvernement leur permette d'exer-

x AVERTISSEMENT

*cer leur sagacité sur les loix faites & à
faire, & quand cette permission ne pro-
duiroit que des romans, il n'est guere
possible qu'il n'y trouve de temps en temps
des choses qu'il pourroit mettre à profit.*





C R I

*D'un honnête homme , qui se croit fondé
en droit naturel & divin à répudier
sa femme.*

P O U R

Représenter à la législation françoise les
motifs de justice tant ecclésiastique que
civile , & les vues d'utilité tant morale
que politique , qui militeroient pour la
dissolution du mariage dans de certaines
circonstances données.

Non omnis moriar.

LA commission mi-partie , que le
Roi a établie il y a déjà quelques an-
nées , & qui n'a pas voulu tarder plus
long-temps de satisfaire à l'attente pu-
blique , dans l'objet de prendre con-
noissance des différens ordres religieux
qui sont répandus dans son royaume ,
& pour réformer ce qu'il pourroit y

xij *Cri d'un honnête Homme:*

avoir d'abusif dans leur régime, est un acte de sagesse & de justice, qui couvrira ce Monarque d'une gloire immortelle, aux yeux d'une postérité plus généralement éclairée, que notre siècle actuel.

Puisse cette démarche, en conduisant à briser des entraves injurieuses à l'esprit humain, donner lieu d'examiner d'autres questions bien autrement intéressantes pour l'honneur des familles, pour la pureté des mœurs, pour l'encouragement au mariage & pour les progrès de la population: toutes considérations qu'on ne dédaignera jamais de prendre à cœur dans ces empires que la providence a désignés pour être remarquables par leur force & par leur durée.

C'est dans cette confiance que je viens déférer à notre législation, si imparfaite encore à beaucoup d'égards, le malheur affreux auquel je me vois condamné injustement par son fait pour le reste de ma vie; malheur qui n'est

que trop commun dans nos mœurs , dont la naissance , l'honneur , ni la vertu ne sçauroient garantir personne , mais qui ne seroit pas un malheur sans remede , si un préjugé imbécille & cruel sur l'indissolubilité absolue du mariage , n'avoit usurpé la place des anciennes loix qui étoient en vigueur sur cette matiere dans la primitive Eglise & sous les premiers Empereurs chrétiens.

Je proteste que j'agis en cela moins en particulier qui se révolte contre son sort , quelque pardonnable que cela fut , qu'en philosophe qui envisage l'honneur de la raison humaine ; qu'en citoyen touché de l'intérêt des mœurs & du bonheur de ses semblables ; qu'en chrétien même qui respecte sincèrement sa religion , mais qui voudroit la retrouver plus respectable encore dans sa premiere simplicité , & dégagée de cette foule de cavillations sophistiques & de vaines subtilités , dont les écoles ultramontaines l'ont défigurée.

D'après cette protestation, je vais crayonner mon affligeante histoire, aux risques de réjouir à mes dépens ces bons plaisans, qui pour m'entendre débiter sur un sujet si peu grave, selon eux, des maximes qui le seront un tant soit peu, & que je crois d'ailleurs saines & vraies, ne verront en moi qu'un de ces patiens de l'hymen, d'espece pétulante & naïve, contre lesquels on est convenu d'aiguïser l'épigramme, lorsqu'ils s'avisent de donner indiscrettement carrière à leurs chagrins, au lieu de les dévorer avec dignité dans le silence d'une sage & tranquille *bonhomie*, comme font quelques-uns, ou faute de sçavoir s'en consoler, avec un plus grand nombre d'autres, dans le triomphe de ces revanches amples & faciles, dont la facilité peut passer pour un des bénéfices les moins douteux de nos mœurs. J'ai l'honneur d'être le premier officier de justice d'une ville de province du second ordre; mon pere m'a laissé un

bien honnête, amassé sans crime, qui pouvoit me mettre en état d'élever convenablement une famille, quelque nombreuse qu'il eut plû au ciel de me l'accorder; il n'eut dépendu que de moi d'augmenter encore cette fortune, en faisant un mariage riche; j'ai préféré d'en faire part à une jeune personne, trop aimable, née presque sans bien, & à qui son malheureux sort n'avoit point donné de mere, mais une marâtre.

Mes recherches furent écoutées sans peine; j'adorai ma jeune épouse; le sort bien différent, dont je la fis jouir ne put flatter que sa vanité; je fus assez généreux pour la dispenser d'une autre maniere d'en être touchée; je crus pendant quelques temps mon idole absolument insensible; je n'eus que trop tôt sujet de me détromper.

Je découvris par hasard, quelle avoit eu, étant encore fille, une habitude très-intime, mais en même temps très-cachée avec un de ces ecclésiast-

riques tels qu'il y en a beaucoup; suborneurs réduits à l'être par les besoins de la nature, qu'il n'appartient pas aux institutions humaines de *chasser à coups de fourches*, pour me servir de l'expression d'un ancien, & d'autant plus dangereux, qu'il ne leur en coûte, pour affranchir un jeune cœur du joug de la religion, que de soulever un masque qui les gêne, & de se montrer tels qu'ils sont; bref, si le hasard me servit, il me servit trop bien, & j'appris plus que je n'aurois voulu sçavoir.

J'envisageai cependant cette aventure, autant qu'il me fut possible, avec le sang froid de la raison, & en me défiant de cette yvresse amère des passions, qui nous rend si souvent injustes dans le cours de la vie. La foiblesse, où m'a femme étoit tombée, pouvoit être l'effet d'une séduction adroite, plutôt que d'un penchant décidé au libertinage; elle s'étoit manqué à elle-même & sans doute bien essentiellement; mais avoit-elle pû m'offenser dans

un temps , où elle ne me devoit rien encore , où elle ne me connoissoit même pas ? Toute l'intrigue , que je venois de découvrir , étoit rompue par son déplacement depuis notre mariage. Elle avoit avec de la jeunesse un fonds de caractère , qui me paroissoit excellent , & je crus que ce qui avoit été négligé dans son éducation pourroit se réparer par mes soins ; je ne m'attristai donc guere sur le passé & j'auguraimieux de l'avenir , sans cesser de l'aimer , sans que mes attentions se refroidissent ; au reste le secret , que je venois de découvrir , je crus devoir le garder pour moi seul & j'eus la généreuse discrétion de ne pas lui laisser seulement soupçonner que j'en fusse instruit.

Ma femme devint grosse , après deux ou trois mois de mariage ; j'en eus une grande satisfaction ; mais que n'eus-je point à souffrir ! Alors son humeur ne se contraignit plus ; il ne me fut plus permis pendant des mois entiers de la voir ailleurs qu'à table ; quelques li-

bertés que j'avois cru pouvoir me permettre furent repoussées avec dédain, quelquefois punies par des vivacités brutales. Je pris ces rigueurs pour un de ces dégoûts passagers, effets ordinaires de certaines grossesses : la cause me consolade l'effet; heureux! si j'avois pû ne point voir que l'inhumanité, avec laquelle j'étois traité, n'étoit rien moins qu'une privation austère, qu'on s'imposoit.

Je commençai par les soupçons; je finis par la certitude. Je ne m'engagerai pas dans le recit épisodique des moyens, que je mis en usage pour m'éclaircir & me convaincre. L'étranger, qui l'étoit si peu dans ma maison, & qui avoit l'avantage de n'y pas soupirer autant que moi, étoit un officier dont le régiment partoît dans quatre jours. Mes premiers reproches ne firent que blanchir contre un front d'airain : je parus honteux de les avoir faits ; je n'étois qu'indigné d'avoir eu trop de sujet de les faire.

Je me doutai bien que ce tendre

commerce n'en resteroit pas-là, & qu'il se continueroit pas lettres. Une adresse indirecte & secrète dont on convint, pour m'en ôter la connoissance, fut une précaution inutile; je la découvris; je feignis d'avoir intercepté une de ces lettres, telles que peut en écrire un amant heureux dans la confiance de ses avantages & une grande familiarité. On le crut à mon air d'assurance, & lorsqu'on s'apperçut que j'étois au fait de l'adresse, je vis alors le crime se trahir, la coupable éperdue tomber à mes pieds, me demander un pardon, dont elle se reconnoissoit indigne, & me supplier d'avoir pitié du fruit innocent qu'elle portoit dans son sein & dont je ne devois pas douter que je ne fusse le pere.

On s'attend ici aux fureurs, aux emportemens & à tout ce qui eut rendu une pareille scène terrible du temps de nos grossiers ancêtres. J'avoue de bonne foi que mes préjugés ne sont pas tout à fait exempts de cette trempe

antique, & je crois que j'aurois eu effectivement beaucoup de peine à ne pas pécher contre la politesse de mon siècle, si j'avois pu oublier un instant combien cet état précieux, qui est la preuve de la fécondité, est toujours respectable, même dans les créatures les plus viles & jusques dans les animaux.

Je fis donc ce que je pus pour me posséder, & me contentant de représenter à mon infidelle l'infamie de sa conduite, je lui fis connoître froidement que je la croyois trop punie dans ce moment, & en même temps très-à plaindre, pour peu que quelque sentiment d'honneur mal éteint pût encore se rallumer dans son ame; qu'après tous mes bienfaits & mes bons procédés que j'étois prêt de continuer encore, (non plus à la vérité par inclination, encore moins par estime, mais par générosité,) je ne voulois me reposer que sur ses propres réflexions du soin de me venger, puisqu'il s'agissoit d'une faute qui n'étoit connue que de

peu de monde ; mais que si cet heureux changement dans ses sentimens , que je croyois au reste très-difficile pour des caracteres tels que le sien , ne réussissoit pas , j'attendrois tranquillement , sans lui imposer aucune contrainte , ni rien précipiter de mon côté , que ses mauvaises mœurs lui eussent fait perdre entierement l'estime publique , ce qui ne pouvoit manquer d'arriver tôt ou tard. Enfin je l'affurai que le moment où elle auroit ainsi mis le comble à son inconduite , seroit celui de ma vengeance , que je lui annonçai d'autant plus implacable & d'autant plus éclatante , que le motif en seroit moins ignoré des honnêtes gens. Avec cette déclaration je la laissai plus morte que vive.

Cependant la pitié , plus qu'autre chose , me ramenant à elle je ne songai , après avoir été quelques jours sans la voir , qu'à rétablir le calme dans son esprit , qu'à lui marquer l'intérêt que je prenois encore à elle , & qu'à la pré-

parer par le courage & la gaiété à ses couches qui furent heureuses. Elle mit au monde un petit garçon, que ma tendresse, alors réunie sur lui seul, accueillit, & qui fit toute ma consolation pendant les six ou sept plus malheureuses années de ma vie.

Je ne crois pas avoir été trop indulgent dans cette occasion (connoissant sur-tout ce que l'on doit toujours aux circonstances des lieux & du temps où l'on vit) envers une femme aussi aimable qu'il s'en puisse trouver une, à qui il n'a manqué, pour me rendre le plus heureux des hommes, qu'un tant soit peu de cet amour-propre bien entendu, qui porte à la vertu & qui fait qu'on se respecte soi-même. Dans le fonds le pardon, que je lui accordai, étoit un excès de bonté, qui peut être, me disois-je, sera senti; s'il ne l'étoit pas, si au contraire on en abusoit, je me verrai d'autant plus en droit de ne plus garder de mesures. Tel fut mon raisonnement, en conséquence duquel, sans cesser de prendre intérêt à la con-

duite d'une compagne, que l'absurde tyrannie de nos loix me condamnoit à avoir à mes côtés, innocente ou coupable, tant que j'existerois ici bas; sans lui faire même grace des remontrances, lorsqu'elle se mettoit dans le cas d'en mériter, je parus néanmoins plus résigné qu'auparavant à de nouvelles disgraces; je lui laissai une liberté entière, persuadé que l'honneur d'une femme sera toujours mal gardé, s'il ne l'est par sa propre sagesse.

Je ne gagnai à cela que de me convaincre plus clairement & plus promptement que mon malheur étoit sans ressource; car avec toute l'habileté nécessaire, pour se contrefaire, Mme.*** n'eut pas long-temps la patience, & je ne vis plus en elle qu'une messaline qui, croyant m'avoir réduit à lui céder, s'accoutuma par degrés à faire ouvertement métier d'une galanterie effrénée; les amans se succédoient dans ma maison, je les voyois du même œil,

que madame, le nouveau venu avec plus de complaisance que le congédié. Je fus paisible tant qu'ils furent discrets ; mais , sçachant par les observations que j'avois faites sur son caractère, qu'elle vouloit inspirer des passions, & qu'elle ne sçavoit prendre que des goûts ; la connoissant sujette à changer souvent de ces derniers ; voyant par conséquent sa réputation à la merci de tous ceux qu'elle sacrifioit tous les jours à la répugnance qu'elle avoit, disoit-elle, pour les vieux ménages, je compris combien un scandale d'une telle publicité précipitoit le terme que j'avois jugé à propos de mettre à ma modération.

Enfin après deux ans d'une philosophie plus que stoïque, je vis arriver ce moment depuis long-temps prévu. C'étoit à de jeunes militaires que ma femme prodiguoit, au gré de son inconstance, des faveurs si méprisables. Quelques-uns, de ces messieurs, qu'elle avoit mécontentés, après les avoir trai-

tés trop bien, se donnerent le mot pour lui faire en ma présence une avanie cruelle, & qui ne marquoit que le mépris qu'ils avoient conçu pour sa personne. Je ne pus en conscience leur en sçavoir mauvais gré. Je lui intimai dès le lendemain que sa compagnie m'étoit devenue à charge, après m'avoir été long-temps indifférente, & qu'il y avoit une bonne voiture prête à la conduire où elle voudroit.

Elle résista pendant plus d'un mois, sçachant bien que je n'en viendrois pas aisément au scandale des voies d'éclat. Mais je réiterai si souvent mes prières; je les rendis si pressantes; je lui fis une peinture si pathétique de mon malheur & de sa honte, qu'elle avoit voulu porter absolument à leur comble; je me rendis si importun par mes reproches, auxquels elle n'étoit plus accoutumée, & dont elle ne sçavoit par quel moyen se défendre, que, cédant à son dépit plutôt qu'à mes desirs, elle prit enfin le parti de me quit-

ter & d'aller chercher hors de chez moi un asyle à sa confusion. Elle ne put le trouver meilleur que dans le sein de sa propre famille qui, apprenant qu'elle faisoit le projet d'aller se dédommager à Paris des injustices de la Province, pensa assez bien pour l'en empêcher, & assez mal pour l'accueillir, au lieu de l'envoyer, comme il auroit convenu, dans un couvent bien grillé. Combien d'honnêtes gens en France, depuis le premier rang jusqu'au dernier, ont pu lire ici leur histoire à quelques petites différences près !

Quelque fâcheuse qu'ait pu paroître jusqu'à présent ma situation, je me suis cependant repenti plus d'une fois d'avoir manqué de constance pour la supporter plus long-temps. J'avois une mere tendre & respectable, qui vivoit éloignée de moi dans une paisible retraite ; mon déshonneur & mes chagrins lui avoient toujours été cachés ; elle me croyoit heureux ; elle apprit le contraire, elle n'y put survivre.

Vuide cruel dans le cœur d'un bon fils,
tu fus rempli par le seul objet qui
put m'attacher encore à la vie. Mon
enfant unique me restoit : les fautes
de sa mere ne me le rendoient pas
moins cher. Je me partageai entre les
devoirs de mon état & les soins de son
éducation ; je destinai une partie des
jours malheureux qui me restent à vi-
vre dans ce monde , à lui servir de
mentor , & l'autre à m'en faire un ami.
Je l'ai vu grandir , promettre , & tenir
déjà une partie de ce qu'il promettoit ;
hélas ! le ciel me l'a retiré : est-ce pour
mettre fin au chagrin , qui m'a toujours
consumé de n'avoir que ce tendre &
foible rejetton pour toute postérité ?
ou plutôt , n'est-ce pas pour me soule-
ver encore davantage contre la ri-
gueur de ce qu'on nous fait appeller
nos *Saints Canons* , contre cette es-
pece de maléfice spirituel , dont je me
vois affligé , sans sçavoir pourquoi ,
dans ce qui m'entraîne , vers le plus
honnête , le plus légitime & le plus

puissant de tous les vœux de la nature ?

Toutes fois, graces immortelles soient rendues au désotisme de nos Pontifes Romains, de ce qu'ils n'ont pas frappé d'une excommunication majeure tout mari, qui plutôt que de périr de chagrin, s'émancipe à chasser de son lit une femme dissolue ; car *quod Deus conjunxit, homo non separet*. Ce texte, en le prenant, comme nos docteurs, à la lettre, permet aussi peu la séparation *quo ad Thorum*, comme ils l'appellent, que la séparation *quo ad vinculum* ; distinction vaine & puérile, indigne du saint Esprit ; distinction qu'il a fallu inventer pour ne pas paroître se contredire, ou plutôt pour ne contredire qu'avec science & méthode, toutes les fois qu'il échet de séparer deux conjoints de corps & d'habitation, en leur permettant, comme nous en voyons répéter l'exemple tous les jours, de vivre l'un à Colmar, & l'autre à Quimper-corentin.

Mais à cela près que je ne suis pas excommunié, pour avoir éloigné de

devant mes yeux la cause immédiate de mon déshonorant martyre, je crois, sauf le respect qui est dû à la vieillesse du chef inflexible & suprême de la religion que je professe, qu'il n'y a guère plus de justice, ni de raison pour cela dans le traitement qu'il me fait souffrir, en m'ordonnant de rester toute ma vie dans l'horreur de mes fers; comme si le malheur d'avoir épousé une femme sans mœurs, malheur déjà si grand par lui-même, méritoit encore d'être chatié par la privation des droits les plus naturels.

Quelle que soit ma docilité à croire & ma patience à souffrir, il me reste l'usage libre de mes sens; je m'en fers quelquefois pour me consoler & me distraire. En regardant autour de moi; j'aime à contempler cette multiplicité de peuples qui couvrent l'univers, les uns sauvages, les autres policés, ceux-ci fidèles, ceux-là infidèles, tous différens de religion, de mœurs, de gouvernemens. Par un mouvement naturel de curiosité j'interroge leurs insti-

xxx- *Cri d'un honnête Homme.*

tutions religieuses & civiles sur ce qui m'attriste, &, en leur proposant mon prétendu cas de conscience à résoudre, je voudrois trouver parmi eux, s'il étoit possible, quelque malheureuse société imbue des mêmes préjugés que nous, à qui j'en pusse témoigner ma compassion.

Mais mon attente est vaine; car malgré l'extrême variété qui se trouve entre tant de peuples divers qui habitent ce vaste globe, rien n'est plus uniforme que leurs sentimens sur la question que je leur fais; car une même voix, sortie des temples des payens, des synagogues des Juifs & des Eglises de nos freres errans, me repond qu'une femme qui a faussé la foi conjugale, a brisé par son fait un lien sacré, de foi-même indissoluble; que la premiere peine convenable à son délit, la moindre d'ailleurs qu'elle puisse encourir, est une espece de mort civile, qui lui est infligée dans la religion, comme dans la société politique, & qui lui fait per-

dre ses droits de citoyenne dans l'une & dans l'autre de ces relations; que conséquemment le mari d'une personne ainsi dégradée, doit être déclaré veuf par les loix, & remis dans son premier état de liberté. Ces principes ne sont pas ce que nous appellons canoniques, je le fais; mais sont-ils judiciaires & raisonnés, sont-ils moraux & politiques, tels enfin que l'honnêteté publique combinée avec la liberté naturelle peut les désirer?

Que j'interroge au contraire un de nos Théologiens Scholastiques; sa réponse se réduira à me dire que dans les fausses religions, le mariage n'est qu'un simple pacte ou engagement civil, confirmé par des sermens mutuels, par rapport aux devoirs de mari & de femme, pacte ou engagement, qui trouve naturellement sa dissolution dans les actes contraires à la foi donnée, suivant la maxime triviale, * *quidquid ligatur, solubile est*; mais que dans no-

tre sainte religion catholique , qui a élevé l'union conjugale à la dignité de sacrement , & qui n'a pas voulu que son impression indélébile dépendit de la bonne ou de la mauvaise conduite des conjoints , il est de foi , que l'on peut abuser avec beaucoup de liberté & du contract civil & du sacrement , non pas à la vérité licitement pour l'autre monde , mais toujours impunément dans celui-ci ; Dieu n'ayant donné à son Eglise que le pouvoir de conférer des sacemens , & non celui de les reprendre vers elle. Sur ce beau raisonnement , mon théologien m'ordonnera froidement de faire un effort chrétien , en pardonnant pour le passé & pour l'avenir des fautes impardonnables , ou bien de me passer de femme pour le reste de ma vie ; & si je lui représente que la nature m'a construit avec des dispositions si rebelles , que ce dernier point m'est absolument impossible , il refusera obstinément d'enten-

dre

dre son bras sur moi pour me benir dans le tribunal de la confession.

Sous de tels préjugés religieux , quelle peut être l'activité des loix civiles & la pente des mœurs publiques ? Nécessairement subordonnées au systéme théologique reçu , bon ou mauvais , les loix n'auront à leur disposition que des faux poids , instrumens d'injustices & d'oppressions consacrés par une longue habitude de s'en servir ; & ne voudront pas même s'en appercevoir , de peur d'avoir à rougir d'un manque de forces ou de lumieres. Les mœurs , au contraire se voyant contenues par une digue , qui blesse le sens commun , s'efforceront d'y résister de tout leur pouvoir , soit en minant sourdement cette digue , soit en la renversant avec violence. Aussi n'ont-elles à m'offrir les unes & les autres , qu'un secours impuissant & méprisable dont je les quitte. Tâchons de rendre ces réflexions sensibles.

Je sçais fort bien , moi homme de loi ,

malgré la rareté de ces sortes d'exemples dans nos tribunaux, que je pourrois, en prenant le parti désespéré de déferer mes chagrins domestiques à la justice, lui fournir, si je voulois, une ample matière de rire tout à la fois aux dépens de l'offensé & de sévir contre la coupable; mais qu'y gagnerois-je? Une dot chétive dont je n'ai que faire; la réclusion d'une prostituée; mais pour la tenir captive en aurai-je moins perdu ma propre liberté? En serai-je plus maître de mon sort? La satisfaction d'être vengé? mais je ne suis pas vindicatif, & Dieu me préserve de ne survivre à mon état, à mes droits, à mon honneur, que par ce sentiment pénible. J'aime donc mieux me taire.

En revanche, des mœurs propices, au défaut de loix raisonnables, ne me laissent pas sans d'abondantes consolations; eh! que ne font-elles pas pour moi! Elles m'offrent la ressource exquise, si je veux en user, de pouvoir, sans conséquence, m'assortir d'une con-

cubine , & la permission même de séduire, dans un besoin, la femme de mon voisin ; car en fait de ces sortes d'aïfances & commodités ordinaires de la vie, si nos provinces, absolument parlant, n'ont pas eu l'esprit de les inventer, elles ne sont dumoins pas assez simples pour croire devoir en laisser l'usage exclusif à la capitale. Mais pour moi, qui suis d'un caractère fort singulier, je fais reflexion que, sans outrer l'opinion que je dois me faire de la vertu de mes voisines, elles seront toujours assez fidelles à leurs maris pour ne pas intervertir en ma faveur l'usage ancien, de tout temps établi dans les ménages, de n'accoucher que pour le compte du maître de la communauté ; & pour ce qui est d'avoir une maîtresse, comme nos mœurs n'ont pas encore acquis ce degré de perfection, que des personnes honnêtes & bien nées puissent servir à cet usage, je voudrois attendre encore cette heureuse révolution, que je crois trop nécessai-

re pour ne pas devoir arriver bien-tôt ,
afin de pouvoir épouser de la main gau-
che quelque demoiselle bien élevée ,
d'un caractère sage , vertueux & désin-
téressé , sur-tout de nature à me fai-
re espérer qu'elle sera une digne mere.
Quand je l'aurai trouvée , je ne serai
pourtant pas sans quelque chagrin de ne
pouvoir procréer avec elle que des en-
fans adultérins qui ne pourront ni
avouer leur naissance , ni porter mon
nom , ni hériter de mes biens. O repré-
sailles délicates & consolantes ! O fleu-
ve d'oubli incomparable ! que tes on-
des sont saines ! Qu'elles sont pures !
Que l'ivresse en doit être délicieuse !

Mais pour quitter le ton ironique ,
qui franchement ne me convient gue-
re ; ce n'est donc pas assez que la per-
fidie de mon destin m'ait poussé dans
un précipice ; il faut que des loix ca-
pricieuses & tyranniques , monumens
de cette superstition barbare qui a si
long-temps dégradé l'esprit humain ,
aient imaginé de faire de ce précipice

un abyme , dont elles ferment l'entrée
sur ma tête , dont elles gardent toutes
les issues , & où elles se plaisent à me
voir enseveli tout vivant. Je sens la for-
ce de ces expressions , où l'on voudra
peut-être ne voir que le désordre de
mon esprit , ou l'excès de ma sensibi-
lité : pourquoi m'en défendre ? Ne se
peut-il pas aussi que ma prévention
m'égare , & qu'elle me fasse une pein-
ture exagérée de ce que j'appelle mon
malheur ou mon supplice ? C'est une
raison pour ne me faire pas trop écou-
ter. Mais comme le spectacle que je
donne , c'est au nom de la religion que
je le donne , qu'elle même vienne le
contempler ; que l'humanité , que la
raison , que je croyois faites pour être
toujours à ses côtés , se joignent à elle
pour en juger aussi , & qu'après avoir
fixé attentivement mon sort , elles me
disent toutes les trois si elles n'en sont
pas plus humiliées encore , que je ne
le suis moi-même. Le voici.

Forçat éternel d'un sacrement qui

me tient dans ses chaînes redoutables, dont le caractère auguste & pur a été pollué, & que sa sainteté, désormais trop métaphysique pour moi, ne sauroit m'empêcher de maudire à mon tour; pere de famille sans famille; déchu du droit de me remarier sous de meilleurs auspices, & de pouvoir vivre chrétiennement dans la société d'une honnête femme; sevré sans retour de la douceur d'être pere, après l'avoir connue si délicieusement & avec un cœur qui étoit fait, j'ose le dire, pour la goûter; isolé au milieu des humains; puni enfin précisément parceque je suis offensé; tel est l'état affreux, où je me vois à l'âge de quarante-quatre ans, sans presque aucun espoir raisonnable d'en sortir autrement, qu'en cessant d'être; & cet état, qui le croiroit, est le résultat d'une institution réputée essentiellement religieuse, d'un système de législation en pleine vigueur au milieu du dix-huitième siècle, non chez une nation d'enthousiastes ou de barbares,

mais chez une des nations les moins superstitieuses & les plus civilisées, qu'il y ait en Europe.

Qu'on ne m'accuse pas d'irréligion; j'adore l'évangile & ses vérités éternelles; j'adore, sur-tout, sa morale toute sainte & toute pure, ce chef-d'œuvre d'une législation aussi profonde que sublime, auquel la philosophie humaine se flatteroit envain d'avoir pu atteindre.

Il étoit digne d'une telle religion de condamner le mélange brutal & déordonné des deux sexes; de fixer l'affection conjugale d'une manière qui fut en même-temps propre à la serrer très-étroitement; &, en abolissant les déreglemens que justifioit la théologie toute sensuelle & voluptueuse du paganisme, d'y substituer l'union chaste d'un même homme avec une même femme; institution non moins favorable à la propagation de l'espèce humaine, que consolante pour les deux sexes, qu'elle met au pair l'un de l'autre.

tre, qu'elle traite avec une juste égalité, & qui avertit continuellement les chrétiens de ne pas faire d'un besoin physique, un objet de luxure & de débauche.

Pour que cette société de l'homme & de la femme fût toute leur vie une union chaste & pure, pour qu'elle fût constamment renfermée entre les mêmes personnes, il étoit nécessaire qu'elle ne fût ni précaire ni dépendante de leurs caprices, non plus que des vicissitudes de la fortune. C'est ce qui a engagé la religion à la fortifier de son sceau, en décrétant qu'elle seroit perpétuelle & indissoluble; *perpétuelle* en ce qu'aucun pacte, aucune convention n'en devoit limiter la durée; *indissoluble*, parceque nulle autre cause qu'un délit ne pouvant donner lieu de la dissoudre, elle est en effet indissoluble de droit. C'est dans ce sens que Jesus-Christ a dit : *vir & uxor sint duo in carne una.*

Il suit donc que l'indissolubilité du

mariage , garantie par l'intervention du sacrement , n'est autre chose qu'un sage moyen employé par la discipline chrétienne pour en sceller la fidélité , pour en garder la chasteté. Mais une fois que ce devoir inviolable a été violé & que le fait en peut passer pour constant en justice , vouloir que la perpétuité de l'engagement n'en subsiste pas moins , n'est-ce pas subordonner la fin aux moyens ? n'est-ce pas introduire une espece d'énigme dans la morale , un mystere , en un mot , incompréhensible , & transposer , en se servant d'un faux compas , le vrai point normal toujours si visible d'ailleurs par rapport à ce qui doit être permis ou défendu ? Ce point étant manqué , ne sçauroit être un ordre à l'esprit humain d'y acquiescer ; rien ne devant s'enseigner dans la morale , qui ne soit juste , conséquent & sensible.

Il y a donc ici un paralogisme des plus manifestes ; mais l'honneur de l'évangile est sauvé , si c'est mal-à-propos & injustement que ce paralogisme a

été mis sur son compte. Qui ne connoît pas les exagérations de l'esprit dogmatique , & ce faux subtil qu'il a imprimé d'un ton si absolu à un grand nombre de ses décisions , lorsqu'il étoit encore en possession de régenter l'univers *ex cathedrâ*, dans les siècles d'ignorance ? C'est justement de-là que vient cette grosse bévue. Pour s'en convaincre , il ne faut qu'interroger la loi même , & chercher de bonne foi dans les sources pures de l'évangile , ce qu'il enseigne ou n'enseigne pas , ce qu'il permet ou ce qu'il défend relativement au fait en question ; c'est ce qui est en vérité à la portée d'un chacun.

Me seroit-il permis à moi profane de citer la Bible ? je ne l'ai guère lue , ayant oui dire très-sérieusement que cette lecture pouvoit être très-dangereuse à tout autre qu'à un bachelier en théologie ; mais j'en ai dérobé quelques textes en passant. En voici un entr'autres , que je crois très-favorable

à mon theme , & même ce n'est pas le seul de cette espece qui se puisse rapporter : *Quicumque dimiserit uxorem suam , nisi ob fornicationem & aliam duxerit , mæchatur , & qui dimissam duxerit , mæchatur ;* St. Mathieu Chapitre xix. v. 9. (1)

Ces paroles sont-elles claires ? Docteurs de sapience , maîtres scientifiques, vous qui entendez l'apocalypse, si vous avez des yeux ou seulement des mains avec la faculté du tact, dites-moi comment vous faites pour ne pas comprendre ce qui est si peu obscur ? Interprétez , commentez , retournez cette phrase tant qu'il vous plaira ; ou elle est absolument vuide de sens & de

(1) Il ne sera pas inutile , je crois, de traduire ce passage en langue vulgaire, pour l'intelligence de ce grand nombre de malheureux , de toutes les conditions, lettrés & non lettrés , qui ont intérêt à la cause que je défends, & qui n'oseroient dire ce qu'ils donneroient , s'il étoit dans l'ordre des possibilités humaines qu'elle put se gagner : » Quiconque, dit saint » Mathieu, chap. xix. verset 9. aura renvoyé sa femme, à moins que ce ne fut pour cause de fornication, & en aura épousé une autre, est un adultere, » & celui qui prend une femme ainsi renvoyée, est » pareillement un adultere. »

raison, & le Saint Esprit auroit parlé pour ne rien dire, ce qu'il seroit bien étrange de supposer : ou il m'est permis de renvoyer ma femme adultere & d'enprendre une autre. Ce que l'évangile m'accorde à cet égard n'est pas seulement une voie précieuse, qu'il m'ouvre pour mon salut éternel, c'est de plus, & je ne crains point de le dire, puisque je le sens, une portion de ma liberté naturelle & civile, qu'il devoit me laisser ici-bas. Comment vous est-il venu à l'esprit de m'en priver ? De quel droit le pouviez-vous ?

Je vous entends : le Pape Grégoire IX, en a décidé autrement dans ses Décrétales, liv. IV. tit. XIX. chap. III. & IV. & vous ne doutez pas de sa compétence à corriger l'évangile. Sans doute, cet évêque de Rome a présumé beaucoup de son pouvoir en cela, comme en bien d'autres choses, puisqu'il s'est bien avisé aussi de corriger le droit civil, en entassant dans ces mêmes Décrétales, je ne sçais combien de conf-

titutions politiques sur la forme des testamens, sur les donations entre-vifs, les contrats de mariage, les usures, les prescriptions, &c. Sans doute, c'étoit un très-habile appareilleur de loix que ce pontife, aussi-bien que Monfignor Remond de Pennaforte son chapelain, dont il s'est servi pour travailler à cette rédaction sous ses ordres. Mais, sans m'arrêter à tout cela, je viens, l'évangile à la main, demander, un sacrement, que ce même évangile m'adjuge dans les termes les plus clairs, auquel des vues licites & des circonstances inculpables de mon côté me donnent droit de prétendre, & au défaut duquel je cours risque de pécher grièvement. Ministres de la religion de Jesus-Christ, & non des Décrétales de Grégoire IX, ou des Extravagantes de Clement V, me refuserez-vous ce sacrement ?

Un pareil procédé de votre part, ce déni de vos saintes fonctions, ne seroit pas moins abusif que ne l'ont été tant d'autres actes qualifiés par ce même

endroit, que nous avons vu tenter de nos jours, mais que nous avons réprimés aussi avec une salutaire vigueur.

Ici, à la vérité, l'abus est couvert d'un voile plus sacré en apparence, & si ancien que les traces s'en perdent dans l'éloignement des temps. Mais pour être passé en maxime, un abus en est-il moins un abus?

Les loix que j'invoque, ces loix augustes, gravées du doigt de Dieu même, & dans le cœur de l'homme & dans les livres saints, sont tombées en désuétude, ou, si vous voulez, elles sont abrogées avec une authenticité, qui ne permet plus qu'à un visionnaire de les proposer; mais en sont-elles pour cela moins immuables & moins imprescriptibles?

Nos vieilles écoles & notre jeune clergé qui s'y forme, ne se doutent pas assez du respect que méritoient à jamais de telles loix; mais s'ils ne s'en doutent pas, est-ce une raison pour nous de n'y voir pas plus clair qu'eux,

& de méconnoître même les rapports essentiels qu'elles ont si visiblement avec l'ordre civil & le régime politique des sociétés ?

Dispensateurs arbitraires des sacrements, il ne me reste plus rien à dire ; mais vous n'avez pas oublié sans doute que la voie est frayée, qu'on n'a qu'à se pourvoir au parlement contre vos injustes refus, & que ces augustes compagnies, revenues des vains & faux scrupules, que vous avez toujours sçû semer si adroitement dans les consciences foibles, n'hésitent plus aujourd'hui de vous faire rendre compte de vos devoirs à cet égard.

Qu'on ne croie pas me fermer la bouche, en me citant, comme c'est l'ordinaire, la tradition, les peres & les conciles ; que peuvent de telles autorités pour accréditer un paradoxe en dialectique, comme en morale, la maxime en un mot la plus fausse, peut-être, & la moins sensée, qui ait jamais été enseignée aux hommes ?

La tradition , dites-vous , la tradition : mais qu'est-ce autre chose qu'une assertion vague , qu'il vous plait de hasarder , dont le fait gît en preuve , qui par conséquent n'est point recevable comme telle , à moins d'avoir été soigneusement vérifiée ? si votre tradition remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme , sçachez que je l'invoque moi-même & vous le verrez bien tôt. A cela près , je méprise tous les préjugés gothiques du moyen âge , berceau d'une aussi pitoyable philosophie , que d'une mauvaise théologie.

Les peres , ajoutez-vous , me condamnent ; j'en doute , à moins que vous n'éleviez à ce rang le cardinal Bellarmin qui a écrit un long chapitre pour prouver , en dépit des oracles divins & de la raison humaine , par des métaphores & des figures allégoriques , que l'union de deux conjoints chrétiens ne peut non plus se dissoudre que le mariage mystique de Jesus-Christ avec son épouse la Sainte Eglise :

Eglise: que veut dire cela? Je n'assurerais pas que ce Jésuite, fait cardinal pour ses livres de controverse, soit le premier qui ait rêvé cette belle solution, toute propre à ravir des chérubins & un célibataire par état tel que lui; & je sçais encore mieux que tous nos docteurs modernes se croient obligés d'y adhérer. Mais m'opposait-on des Jérômes & des Ambroises, je ne les regarderai plus que comme des hommes faillibles & des mauvais discoureurs démentis par les livres sacrés mêmes, s'ils étoient capables de jeter quelques doutes sur une vérité aussi clairement établie.

Enfin pour ce qui est des conciles; dont je me réserve de parler plus au long dans un autre endroit de ce mémoire, tout ce que j'ai à en dire ici, c'est que les fidèles ne sont tenus à les reconnoître pour leurs guides & comme des juges irréfragables que dans ce qui peut faire vraiment & sérieusement la matière de quelque point de

1 *Cri d'un honnête Homme.*

dogme controversé, & je déclare que je leur ferai toujours dans ce sens & de bon cœur le sacrifice entier de mon entendement & de ma raison. Mais qu'on me permette d'ajouter qu'en vérité je ne sçaurois voir ce que le lien plus ou moins soluble de ce contrat, plus naturel & civil encore que religieux, que nous célébrons en présence d'un prêtre, & que nous appellons mariage, a de commun avec les mystères invincibles de la foi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le divorce a eu lieu dans la primitive Église, & qu'il étoit d'usage de le prononcer nettement, toutes les fois que ce qu'on appelloit alors *libellus repudii* étoit appuyé de preuves & de motifs suffisans, & pour que l'on ne me jette point dans les équivoques, je déclare que j'entends par divorce une séparation de corps & de biens, pleine & absolue, avec faculté aux parties de se remarier ailleurs, si bon leur semble.

C'est d'abord ce qui se préjuge d'une manière fort sensible par induction

des paroles , que vient de me fournir un des disciples même de Jesus-Christ , un Apôtre qui étoit tout ensemble un témoin oculaire du fait & un juge bien instruit du droit.

Cela se voit d'ailleurs par une foule de loix des Empereurs Constantin , Théodose & Justinien , rapportées dans le corps du droit romain , soit pour établir l'espece des circonstances & des cas, dans lesquels des conjoints pourront recourir à ce bénéfice toujours triste , trop souvent plausible , soit pour régler le temps , que des femmes qui y auront été admises , devront attendre avant que de pouvoir contracter un autre mariage pour ne point occasionner ce que les jurisconsultes appellent *confusio prolis* ; soit enfin pour déterminer dans tous les cas ce qui a rapport au sort & à l'éducation des enfans procréés avant le divorce. (1)

(1) Voyez le Chapitre XV. & XVI. de la nouvelle XX. de *nuptiis* , le Chapitre VII. VIII. IX. X. XI. & XII. de la nouvelle CXVIII. *ut liceat mariti & uxori* , sans parler de beaucoup d'autres loix.

Au reste, ce qui m'a édifié dans ces loix, pour le moins autant que ce que j'y ai cherché & trouvé relativement à mon sujet, c'est de voir que bien loin de regarder les matieres matrimoniales, comme étrangères à la législation politique, ces chefs du bas empire romain ne parlent généralement & presque par tout dans ce qui nous reste de leurs sages institutions, que de la faveur que mérite un état, qui est le gage d'une nombreuse population, la sauve-garde de l'honnêteté publique, le soutien des mœurs, & l'objet qu'ils croient le plus digne de leur sollicitude paternelle dans le gouvernement de leurs vastes Etats : vérités peut être trop négligées de nos jours, & dont les intérêts abandonnés nonchalamment parmi nous, à une seule puissance, mériteroient bien le concours de l'autre.

Or, pour ne point perdre le fil de mon discours, c'étoit sans contredit, trois Empereurs chrétiens, que Constantin, Théodose & nommément

l'immortel Justinien, ce pere des loix, qui a vécu bien avant dans le fixieme siecle; & ces Princes sçavoient aussi, je pense, leur religion, puisqu'ils la tenoient de la premiere main.

Que l'on parcoure d'un autre côté l'histoire de France, j'entends celle de nos Rois de la premiere & de la seconde race, combien n'y trouverons-nous pas d'exemples de Reines répudiées? je ne dis pas de maîtresses quittées; mais encore un coup de Reines répudiées.

Pour n'en citer qu'un seul de ces exemples, sur cent que j'omets, Charlemagne, ce sage, ce religieux monarque, que l'Eglise invoque comme un de ses saints, s'est vû dans un même temps, mari de trois femmes légitimes & vivantes: la premiere Hermengarde, fille de Didier Roi des Lombards; la seconde Hildegarde, fille de Childebrand, Duc de Suabe; & la troisieme, Frastrade, fille d'un Comte nommé Raoul, lesquelles il épousa successivement, avec les so-

lemnités usitées , après s'être dégagé de la premiere & de la seconde , par la voie légitime d'un divorce , alors aussi public que fréquent.

Ce n'étoit pas seulement le privilege des Rois , c'étoit l'usage de la nation , pratiqué sous les yeux des Pasteurs & du Clergé ; liberté condamnable , sans doute , en ce qu'elle dégénéroit souvent en licence. Si l'Eglise a vu qu'elle en devoit corriger l'abus , elle a très-bien vu ; mais que ses préposés , n'aient sçu trouver le remede que dans un autre extrême , que dans l'excès précisément opposé , c'est en vérité ce qui n'étoit guere habile de leur part.

Ces réflexions ne sont point hasardées : elles se fortifient naturellement par les circonstances , dans lesquelles ces divorces , dont l'usage étoit si permis , si commun jusqu'au milieu du neuvieme siecle , ont cessé d'avoir lieu. Il faut , pour cet effet , s'arrêter au dernier exemple que notre histoire en rapporte , & en juger avec un peu plus

de sens & de lumiere , qu'on n'en avoit dans ces temps-là. Jamais petit-être cause ne fut jugée d'une maniere si partielle , si violente , si despotique.

C'étoit dans ces temps où la foiblesse de l'Empire favorisoit si puissamment l'ambition du sacerdoce , & où les Papes s'étoient fait le centre de cette ambition.

Lothaire , Roi d'Austrasie , petit fils de Louis le Débonnaire , avoit épousé Teutberge , fille d'Hébert , Duc de la Bourgogne transjurane , & allié de l'Empereur Charles le chauve. Il accusa d'adultere cette Princesse , dont le pere vivoit & n'étoit que trop en état de l'appuyer. Il faut croire qu'il prouva son accusation , puisqu'un concile d'Evêques françois , * auquel présidoient des Légats du Pape , prononça le divorce , après avoir examiné les plaintes & entendu les parties. Si bien que , suivant l'usage jusqu'alors conf-

* Ce Concile fut tenu à Metz en 862.

tant dans l'Eglise Gallicane , il lui fut permis de se remarier , & il ne manqua pas d'user de cette permission. Mais sur les sollicitations de l'Empereur , sur les intrigues de deux oncles de Lothaire , l'un Roi d'Arles , l'autre Roi d'Aquitaine , qui en vouloient à ses dépouilles , ce Prince infortuné fut excommunié par le Pape Nicolas premier , & non seulement lui , mais encore tous les Evêques du Concile de Metz , qui avoient dissous son mariage.

C'est ainsi que fut pulvérisé , d'un seul acte de sa puissance , par un Evêque de Rome vigoureux & habile à saisir ses avantages , un Concile national entier composé de tous les Evêques de la France occidentale & de ceux d'une grande partie de la basse Allemagne , qui en dépendoit alors. C'est ainsi qu'une absurdité dans le fait & dans le droit a passé en forme de chose jugée , & est devenue une regle uniforme & permanente. Gonthier & Thiebault , l'un Archevêque de Cologne & l'autre

Archevêque de Treves réclamerent long-temps envain. Envain Hinemar Archevêque de Reims consacra-t-il sa plume, la plus éloquente du siècle, à la défense de la bonne cause : Rome l'emporta par la terreur de ses foudres & par l'ascendant d'une faction supérieure, & Rome étant impeccable, il a dû en résulter, comme nous le voyons, un préjugé infallible, qui désole le genre humain depuis environ neuf siècles.

Veut-on d'autres preuves de ce que j'avance ? Je me garderai bien de les emprunter d'aucune communion hétérodoxe, d'aucune secte condamnée ; mais, d'une Eglise chrétienne appelée à la vérité Schismatique à Rome où elle n'envoie point d'argent, & qui de son côté croit avoir de bonnes raisons pour ne pas obéir à un Patriarche étranger : à cela près très-ortodoxe, & qu'on n'a jamais accusée de rien croire ou enseigner contre la foi. Cette Eglise, qui est la Grecque, doit avoir,

puisqu'elle est orthodoxe , à peu près la même tradition , les mêmes peres & les mêmes conciles , que nous ; mais elle ne sçait ce que c'est que de rendre ses enfans martyrs d'une bénédiction prononcée sur eux par un prêtre. Elle n'afflige pas un pauvre mari par un sacrement , qui ne puisse revoler vers le ciel , d'où il est venu , toutes les fois qu'il ne sert qu'à le damner ici bas. Parlons plus clairement : elle use du divorce , mais elle en use sobrement , en ne le prononçant , comme nous pourrions le faire aussi , qu'en pleine connoissance de cause , dans des cas très-graves & bien prouvés. (*)

Il n'est donc pas vrai que le lien du mariage ne puisse jamais & dans aucun cas se dissoudre.

Il n'est donc pas vrai spécialement

(*) L'abbé Coyer dans son intéressante Histoire de Jean Sobieski , observe que malgré que le nonce du Pape ait en Pologne une étendue de pouvoir qu'on ne lui souffre point ailleurs , il n'en a point assez pour y maintenir l'indissolubilité du mariage , & qu'il n'est pas rare d'entendre dire à des Polonois , ma femme qui n'est plus ma femme.

qu'il doive être respecté , lors même qu'il sera souillé par l'adultere & par l'inceste.

Cette doctrine que l'Eglise Latine enseigne & que l'Eglise Grecque contredit , n'est donc pas un article de foi essentiel au salut.

C'est donc une simple maxime : oui vraiment , & même beaucoup trop simple ; & nos peres l'ont été trop aussi d'en avoir souffert l'introduction.

Doublement abusive & par rapport à la juridiction spirituelle , qui s'y est bornée elle même le plus gratuitement du monde & contre son vœu ordinaire qui l'a toujours portée à s'étendre ; & par rapport à la puissance temporelle qui ne feroit guere bien les vrais rapports de son objet , si elle vouloit ne voir dans le mariage qu'une pure cérémonie de l'Eglise , qu'un acte de religion ; & qui même n'y voyant que cela , ne sçauroit au moins être assez inconséquente dans ses principes pour croire qu'en fait d'administration de sacremens , il n'y ait que les seuls

mourans qui aient droit à sa protection. Comment une telle maxime soutiendra-t-elle , pour peu qu'on daigne l'examiner , (& elle en est digne par son importance ,) ces regards profonds & sensés qui immortaliseront à jamais la magistrature de notre siècle ?

Je serois effrayé néanmoins de publier cette espece de manifeste , si en hasardant d'y mettre mes sentimens particuliers en avant , quelques Saints & quelqu'irreprehensibles que je les croie , j'avois à craindre d'effuier le feu d'autant d'anathêmes , que l'Eglise compte de conciles. Mais je ne connois heureusement que celui de trente , qui ait décidé la question d'une maniere si expresse , qu'il faille la regarder comme définitive , & je voudrois que cet auguste Sénat du monde chrétien , n'eut pas compromis son autorité par le trop grand poids qu'il a cherché à lui donner , en érigeant en dogme ce qui n'étoit dans le fond , & ce qui n'a pu être qu'un point de

lithurgie & de discipline dont l'objet a varié, comme nous l'avons vu; sujet par conséquent à varier encore, & qui variera très-surement, lorsqu'on prendra la peine d'y penser avec un peu plus de maturité, & en se concertant la dessus, comme il seroit juste, avec l'ordre politique qui a tant de titres & de motifs pour vouloir y penser aussi.

Forcé de réclamer contre cette partie des décrets du Concile de Trente, je pourrois évoquer de ses cendres le célèbre historien de ce Concile, le véridique, le judicieux Fra Paolo Scarpì, pour rendre témoignage de l'esprit qui a présidé à ses décisions, en dévoilant les intrigues & les sourdes menées qui les ont si souvent préparées, & tout ce qu'enfin la politique humaine y scut dresser de machines pour soutenir le vieil édifice du despotisme chancelant des Papes.

Je pourrois aussi appeler à mon secours un Evêque d'Allemagne, aussi

lxij *Cri d'un honnête Homme*

profond théologien , que ſçavant canonifte , qui dans un ouvrage latin publié , il y a quelques années , ſur les moyens de concilier les différens de la religion * ſ'eſt élevé ſans nul ménagement contre les abus invétérés de la cour Romaine , & a démontré avec autant de force que d'érudition , la néceſſité depuis long-temps reconnue , néanmoins toujours ſubſiſtante d'un ſiècle à l'autre , de ſe décider une fois pour une bonne & grande réforme eccléſiaſtique ; ſoit en renouvelant la police & le régime extérieur de la religion ſur le tipe antique & trop négligé de la primitive Eglise ; ſoit en refondant notre droit canon , qui a été

(*) Ce livre eſt intitulé. *Juſtini Febronii Jurisconſultus de ſtatu Eccleſiæ & legitimâ poteſtate ſummi Pontificis Romani liber ſingularis ad reuniendos diſſidentes in religione chriſtianâ , compoſitus.* L'auteur quoiqu'anonyme n'eſt point inconnu. C'eſt de M. de Hundheim ſuffragant de Treves. Je ne crois point commettre d'indiscretion en le nommant , puis-que ce n'eſt que pour lui donner les éloges que mériteront toujours des eccléſiaſtiques tels que lui , qui ſçauront allier auſſi heureuſement qu'il l'a fait les connoiſſances polémiques & l'érudition de leur état avec le diſcernement de la critique & le courage de la philoſophie.

si étrangement & si témérairement altéré par ses deux premiers compilateurs, *Isidore & Gratien*, & plusieurs par conséquent des maximes pratiques de nos officialités qui descendent en droite ligne de cette souche batarde; ouvrage qu'il prétend n'avoir été qu'ébauché à trente, & jetté au hasard sur les plus mauvais fondemens, qui laisse encore aujourd'hui tout à désirer, selon lui, & qu'il croit exiger essentiellement le concours des Princes temporels, s'il étoit possible d'espérer qu'ils voulussent se réunir dans une si bonne vue.

Mais je proteste que mon intention n'est pas de me servir dans la défense de ma cause, d'armes aussi offensives, dont l'usage est toujours triste & fâcheux, quelques fois même reprehensible.

Je n'ai qu'à me retrancher sur un seul point qui est sans réplique parmi nous. C'est d'exciper des privilèges de l'Eglise gallicane & des modifications,

avec lesquelles le Concile de Trente a été reçu en France, où tout le monde ſçait qu'il n'a point été accepté indéfiniment, mais avec droit de l'examiner, & de prendre en plus longue & plus ample conſidération tout ce qu'il ſtatue, ſur-tout dans ces matieres, que l'on pourroit appeller mixtes & qui ont la diſcipline pour objet.

Non ſeulement cela étoit ſage dans la ſpéculation; mais cela ſe voit auſſi confirmé à divers égards par la pratique: témoins entr'autres les mariages des mineurs célébrés ſans conſentement des parens.

C'eſt en vain que le Concile de Trente ratifie ces prétendus mariages; il nous ſuffit de ſçavoir que nos loix civiles les improuvent. Nous nous en tenons là, & c'eſt choſe conclue, jugée & rejugée dans tous nos Parlemens, que l'on n'y tient abſolument aucun compte de ces ſortes de copulations quoique duement benites, qu'on les caſſe & annulle tous les jours comme

même abusives & illégales, qu'on enjoint même dans ces occasions aux curés de pourvoir, sous peine de saisie de leur temporel, les gens ainsi démariés, à leur première réquisition & sans la moindre difficulté de quelqu'autre sacrement moins indiscret & plus expédient, que celui qui se trouve avoir été ainsi rescindé de la part du Roi & de l'autorité de ses cours.

Tel est l'hommage que l'Eglise de France a été forcée de rendre aux loix nationales, sous lesquelles elle a l'avantage d'être ce qu'elle est. J'avoue que ce sacrifice a coûté à son ambition toujours encore un peu ultramontaine; mais il ne seroit question que de la régler un peu mieux, cette ambition, en lui faisant prendre une pente vraiment patriotique & sage; & bientôt elles s'acoutumeroient à céder, avec moins de peines & de murmures, aux loix de la patrie. Pourquoi n'oserois nous pas l'espérer? puisque c'est à ne dépendre que d'elles seules, que peut

Lxvj Cri d'un honnête Homme.

consister la vraie indépendance. Puif-
se-t-elle se pénétrer de cette vérité
autant qu'il seroit nécessaire ! Déjà elle
est sur les voies & c'est quelques chose.

D'où je provoque aux lumieres de
nos Magistrats pour leur demander, si
étant en possession de connoître de
quelques causes matrimoniales, ils ne
croient pas avoir la même compétence
dans toutes ; si les préjugés que nous
avons hérités de nos peres sur la nature
de ces objets, étant aussi insensés &
aussi tyranniques, qu'ils le sont, il leur
convient d'en laisser subsister des tra-
ces dans le sanctuaire de la justice ; &
si enfin il ne seroit pas de ce zele éclairé
& actif, qui les a toujours rendus re-
commandables, (de nos jours plus
que jamais) de solliciter le gouverne-
ment, au nom de la raison & de son
propre honneur, à porter le flambeau
d'une meilleure législation dans une
partie aussi intéressante. Assurément
les motifs à faire valoir pour l'y déter-
miner, ne scauroient leur manquer.

J'avois dessein de finir ici cet espece de plaidoyer , n'ayant plus rien à dire pour ma cause ; mais que ne me restait-il pas à y ajouter en qualité de Philosophe & de Citoyen !

Beaucoup plus touché du bien de la chose publique , que du sort particulier de mon chétif individu , je vois tant de raisons sérieuses & pressantes qui militeroient chez nous pour le rétablissement du divorce , que je serois réellement fâché d'être prévenu par quelqu'autre plume , quoiqu'à coup sur mieux exercée que la mienne , qui me raviroit tôt ou tard l'honneur de ce travail patriotique.

Je vais donc esquisser ces raisons le plus succinctement qu'il me sera possible , en les présentant sous deux rapports également précieux à tout gouvernement sage , à sçavoir celui des notions de la justice & celui des calculs de la politique.

Affurément je crois avoir fait une peinture assez touchante de mon in-

lxviii *Cri d'un honnête Homme.*

fortune & passée, & présente & future, pour quiconque n'a pas fermé son ame à tout ce que les sensations humaines ont de plus universel & de plus commun; mais ce que j'appelle mon infortune est-elle donc particulièrement la mienne? J'ose m'en plaindre en bravant tous les préjugés; j'ai moi seul ce courage, mais la juste compassion qu'on me donne, à combien d'autres ne la doit-on pas & peut-être à plus juste titre encore?

Car enfin je ne suis qu'offensé dans l'usage de ces biens qu'on appelle honneur, liberté, contentement; mais à cela près, mon existence physique n'a pas été attaquée, & je ne sçaurois dire que l'on ait employé le poison, on gagé des assassins pour attenter à mes jours, comme l'impitoyable éternité de nos mariages y a souvent & trop souvent donné occasion; & si toutes les horreurs de ce genre, qui sont dispersées dans les greffes criminelles du

Royaume, (*) pouvoient en être tirées, être rassemblées en un même tableau & mises sous les yeux d'un siecle également philosophe & humain, quelles reflexions ne lui feroit point faire ce seul coup d'œil !

D'un autre côté je suis remonté à la source de mes disgraces, & j'ai prouvé sans repliche, je le crois du moins, qu'elles ne dérivent pas tant, à beaucoup près, des caprices du sort, comme de celui des loix ; le sort n'ayant fait que me tromper dans le temps que les loix se font un devoir inhumain de m'opprimer & de m'accabler sans intérêt, sans nécessité, par respect seulement pour un *qui pro quo* théologique.

Mais qu'est-ce donc qui doit faire la base essentielle des loix ? N'est-ce pas une sage philosophie & sur-tout une saine logique ? Qu'est-ce qui les rend

(*) Pendant l'année 1769, la Tournelle criminelle de Paris a prononcé sur vingt & un procès entre maris & femmes, pour crimes de poison, d'assassinat &c.

vraiment respectables ? Est-ce la furdité ou la cécité ; ou n'est-ce pas plutôt une bienfaisance raisonnée & la science des combinaisons les plus propres à rendre les hommes heureux.

Elles doivent , j'ose le présumer , être sensibles comme eux ; elles ne sçauroient être oppressives envers le moindre des citoyens , qu'elles ne le soient dans un certain sens à l'égard de tous ; & c'est mal s'y prendre pour arriver à ce qui doit être leur but constant & unique, le bonheur commun de la société , que de mépriser ce qui appartient à la félicité privée , & d'écraser , chemin faisant , les malheureux individus.

Dans le fait une femme qui n'a été ma femme , que pour me faire partager son déshonneur , qui à peine daignoit cacher son inconduite , qui prodiguoit mon bien aux ravisseurs de mon honneur , dont j'avois à craindre à tous momens qu'elle ne me donnât des héritiers étrangers , quoique reconnus légitimes par les loix ; une telle

femme, dis-je, auroit été jugée dans de certains pays en criminelle publique. Je sçais qu'en France elle n'a manqué qu'à moi seul & qu'elle m'a manqué impu-
nément, soit que je parle, ou que je me taise. Mais la moindre chose seroit au moins que la propriété de ma per-
sonne, que le domaine de mon exis-
tence ne lui fussent pas affectés jusqu'à la fin des siècles.

Si donc je réclame les droits d'un état quelconque, je ne sens que l'hor-
reur de n'en avoir aucun. Si je veux faire cesser l'espece de scandale que cause toujours la vue d'un ménage ainsi rompu avec éclat, je m'apperçois que le seul moyen d'y remédier seroit un nouveau scandale. Si j'aspire enfin à oublier dans un autre engagement tous les outrages que j'ai reçus, il ne me reste que le regret de sçavoir que ces fortes d'outrages sont décidés absolu-
ment irréparables. Je le répète, c'est ainsi, que nos loix répondent, non à moi seul, mais à tous les citoyens af-

fligés du même mal, sans distinction de rang, ni de condition, & Dieu sçait en quel nombre, lors pourtant qu'ils ne leur demandent rien que d'honnête, que de plausible, que de légitime. Quelles loix !

Elles n'étoient assurément guere justes ni guere sensées, même dans ces temps barbares, d'où elles dattent, & à l'esprit desquels il en faut rapporter l'origine. Temps où les maisons des grands mêmes étoient des cloîtres & quelques fois des cachots ; où tous les divertissemens publics & particuliers portoient avec eux l'empreinte d'un caractère mâle ; où les femmes, séquestrées de la société & ne sentant que leur dépendance, ne participoient guere à ses plaisirs, ou ne pouvoient en tout cas devoir qu'à un mari la petite part qu'elles venoient en dérober. Temps où leur plus grand intérêt étoit par conséquent celui de plaire à ce mari ; où leur émulation, qui n'étoit point encore placée, comme elle l'a été depuis, dans l'art de se disputer les

hommes, se bernoit à donner des citoyens à l'Etat, à les élever, & à gouverner un ménage. Temps enfin où tout concouroit à les rappeler à leur devoir : une religion, qui étoit la seule Philosophie qu'on connut alors, & dont l'empire sur les esprits étoit encore fortifié par le regne de la superstition & de la bigoterie : les préjugés d'un honneur romanesque agissant dans toute sa force sur un sexe : le système d'une tendresse métaphysique admis chez l'autre : la nécessité de rougir de ce qui étoit encore honteux, & la crainte enfin de la médisance, ce frein utile, mais qui cesse d'avoir lieu dans les sociétés corrompues ; tout cela pouvoit suppléer au divorce.

Alors le tempérament seul pouvoit faire quelques fois une infidelle ; mais ces fautes étoient rares. Elles étoient au moins très-cachées ; & un mari, alors maître absolu, qui venoit à s'en apercevoir, pouvoit dans le secret de sa maison, les faire expier par des an-

nées de repentir. Certes de pareils temps, des loix telles que les nôtres, sans être plus sages ni plus sages pour cela, avoient au moins des inconvéniens beaucoup moins visibles qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Je ne veux point ici porter envie à l'auguste *Ourserie* de nos peres, ni regretter une maniere de vivre sombre & agreste, dont ils n'ont usé apparemment, que faute d'en connoître une plus libre & plus ouverte. Qu'un misantrope la comble d'éloges, tant qu'il voudra; pour moi, je n'y vois, comme dans nos mœurs présentes, qu'un mélange inégal de bon & de mauvais. A cela près, les hommes pouvoient se polir, le commerce de la société s'étendre, les plaisirs & les agrémens de la vie s'accroître, les femmes même en prendre la bonne part qu'elles doivent en avoir, sans que pour cela leur vertu dût en être nécessairement altérée.

Toutes ces choses ne sont que des

écueils de plus, de nouvelles occasions de séductions. Qui sçait jusqu'à quel point elles peuvent encore augmenter ? Mais à mesure qu'un germe corrupteur s'étend, c'est à la loi à se multiplier en même proportion, & à redoubler de vigilance pour en prévenir, ou en arrêter les progrès. Il est, en un mot, de son devoir de s'examiner elle-même, pour reconnoître de quel côté elle prête le flanc au désordre, sans quoi elle courroit risque d'être sans force, dans de certains temps & de certaines circonstances, & son immuable uniformité, si elle s'en piquoit, ne feroit que le caractère de l'opiniâtreté joint à celui de l'insuffisance & de la foiblesse.

O ressort éternel de tous les bons gouvernemens ! O gardiennes sacrées de la gloire & du bonheur des nations ! O gage certain de la durée des Empires, mœurs qui nous échappez & qui êtes sur votre déclin ! lorsqu'une fois l'on se doutera en France

lxxvj *Cri d'un honnête Homme.*

de la nécessité de vous refondre en masse , de vous régénérer & de vous tirer de vos ruines , un génie heureux dévinera peut-être qu'un si grand miracle ne dépendoit que de certaines vues de législation , que d'un bon choix de moyens & de procédés publics à mettre en œuvre par le gouvernement ; & je crois pouvoir présumer d'avance qu'il y en auroit de tels à imaginer , mais des plus simples des plus faciles , des plus naturels.

Il n'est ni de ma sphère ni de mon sujet d'entrer la dessus dans un plus grand examen. Mais de ce nombre seroit , entr'autres , le divorce dont je suis devenu occasionnellement l'apôtre. J'y borne ma mission en le recommandant comme un antidote contre les plaies morales d'une nation & même comme un des premiers à mettre sur la liste des remèdes en ce genre , si jamais quelque divinité propice & amie de notre conservation daigne nous inspirer d'en former un.

C'est le dernier point de vue, sous lequel il me reste à envisager mon sujet. Je crois devoir m'y attacher particulièrement, comme étant de tous les développemens, que j'ai entrepris d'en faire, celui que j'estime le plus essentiellement intéressant, le plus éminemment précieux.

Après avoir donc démontré, comme je crois l'avoir fait, que ce procédé de législation, renfermé dans les limites étroites, qu'il doit visiblement comporter, n'auroit rien que de très-conforme à la lettre & à l'esprit de l'Evangile; à la discipline ecclésiastique adoptée par le christianisme dès son berceau & continuée jusqu'au neuvième siècle; à la saine raison & à l'équité naturelle; à ce principe supérieur à toute autre sorte d'autorité, qui est de tous les temps & de tous les pays, qui est seul digne de parler aux hommes par la bouche des loix, qui est seul capable de les conduire sans violence & sans tyrannie. Si je

lxxviii *Cri d'un honnête Homme.*

prouve de plus que ce seroit à d'autres égards une institution qui verseroit dans nos mœurs une salutaire infusion de pudeur, de sagesse, de retenue & d'honnêteté, dont elles auroient un besoin si réel, & dont tout sage législateur comprendra sans peine, qu'il ne sçauroit jamais assez les fortifier, qui encourageroit probablement au mariage, & qui en augmentant la fréquence parmi nous, le rendroit en même temps plus chaste & plus fécond; qui enfin tendroit à une population & plus nombreuse & d'une meilleure espèce; seroit-il possible, après tout ce que j'ai prouvé, qu'un préjugé monstrueux, auquel j'ai déjà porté tant d'autres coups mortels, nous fut néanmoins toujours si cher, qu'il dût prévaloir sur des considérations si multipliées, & de cette importance? ^{Voilà de grandes promesses, me dira-t-on; mais c'est l'ordinaire de toutes les bonnes loix; c'est-à-dire, de celles qui dérivent des sources pures de}

la raison & d'un sens droit, de tenir encore plus qu'elles ne promettent.

Je propose d'abroger cette irréfragable indissolubilité du mariage, qui n'admet aucune modification, qui prétend unir le feu & l'eau, qui permet à deux conjoints de se mépriser & de se trahir, sans qu'ils puissent cesser pour cela de trainer toute leur vie des liens honteux. Je propose, dis-je, d'abolir cette institution *anti-morale*; & la raison que j'en donne, c'est que le sentiment de la honte, nous portant naturellement à détourner la vue de ce qui le fait naître en nous, & à ne rien tant craindre que de ne pouvoir nous dissimuler, ni aux autres, ce qui en fait le sujet; ce sentiment d'ailleurs, qui ne descend guère dans les âmes basses, étant lui seul un supplice pour celles qui sont mieux conformées & le plus rigoureux même, qu'elles puissent éprouver; il s'ensuit que dans cette situation inégale de nos deux conjoints, tout l'avantage est du côté du coupable, &

tout le désavantage du côté de l'innocent.

Veut-on sçavoir maintenant de quelle maniere les effets de cette maxime bonne ou mauvaise, influent sur nos mœurs lorsqu'elle est mise en pratique ? Je réponds : de la même maniere que l'impunité la plus absolue pourroit influencer sur les crimes. Veut-on sçavoir quel en est l'inconvénient public par rapport à toute la société ? Pas moindre que celui d'y confondre les idées du vice & de la vertu, & d'intervertir toutes les notions de ce qu'il y a de saint, de pur & d'honnête parmi les hommes.

Delà la sécurité de toute femme qui, ne se souciant pas de perdre le cœur de son mari, ne voit pourtant que cela à craindre pour elle dans les infidélités qu'elle lui fait. Delà l'usage, où est le petit peuple, de ne regarder ces sortes d'écarts, que comme un de ces incidens de ménage, légers & ordinaires, pour lesquels on peut se brouiller

let & se raccommoder cent fois. Delà ces conventions encore plus fréquentes entre ce que nous appellons les honnêtes gens, de ne point se gêner de part ni d'autre, & de faire ensemble compensation de mauvaises mœurs. Delà la contagion de l'exemple, & le préjugé dont se coëffe de bonne heure une jeune personne, préjugé dangereux où tout s'accorde à la confirmer dans l'opinion que la qualité de femme est un titre indéfini de liberté, & le droit de tout se permettre. Delà enfin tant de mariages d'enfer, mais qui n'en restent pas moins des mariages.

Qu'au contraire le divorce revive parmi nous, avec les sages limitations qui doivent toujours l'accompagner & avec les rayons d'une meilleure Philosophie législative qu'il annoncerait, cette jeune femme, à peine sortie de l'état de fille, qui l'a long-temps & beaucoup ennuiée, craindra d'y retomber. Cependant comme il faudra (du moins cela est probable) que le système de l'é-

ducation change auffi dès lors, elle n'aura pas été élevée, comme aujourd'hui, dans le seul art de séduire un instant; mais au contraire les parens ne lui auront rien tant inculqué que ce qu'il lui importera de sçavoir toute sa vie, c'est à dire, d'être une épouse fidelle, une digne mere, une sage économe, & cela de peur d'avoir à la doter deux fois. C'est avec ces dispositions que notre jeune personne entrera en ménage; & qu'en augurez-vous? qu'un tel mariage devra réussir, & que toute la famille s'en trouvera bien: car ce qui caractérise une femme du côté de la galanterie, la distingue à la vérité presque toujours par vingt autres qualités fort agréables, mais aussi toutes propres à déranger une maison & à culbuter la fortune la mieux établie.

Cependant qu'il y ait encore de temps en temps quelque femme déréglée qui, ayant levé le masque, veuille courir les risques de se faire *authentifier*, alors comme un honnête homme

ne sera plus la dupe du bruit qu'elle fera ;
comme un nom désobligeant dont nos
préjugés s'offensent , autant que nos
mœurs le rendent commun , paroîtra
moins ridicule , à mesure qu'il sera lié
avec l'idée d'un moindre malheur ;
comme ce nom ne sera plus arboré
qu'avec la certitude d'être quitté pres-
qu'aussi-tôt , & qu'ainsi les rieurs de-
vront se ranger d'un autre côté , ce
mari n'aura que des motifs de levée
de bouclier , nuls de perplexité , nuls
de ménagemens , encore moins de cette
dissipation paîtrie de joie & d'insensi-
bilité , de cet *indifférentisme* folâtre &
superficiel , qui ne sçait que jouir avec
mollesse de ce qui le distrait , qui ignore
le sentiment , qui est si commun parmi
nous , mais qui , analysé par un philoso-
phe , doit se réduire par un dilemme in-
faillible à n'être qu'un désespoir muet ,
ou une lâche connivence ; somme to-
tale , le divorce se prononceroit , & un
pauvre diable , qui auroit fait plaider sa

Lxxxiv *Cri d'un honnête Homme*

turpitude, n'auroit plus à s'affliger d'une triste & inutile victoire.

Ainsi l'on verroit dans le monde une impudique, devenue veuve & même quelque chose de pis par une suite du dérèglement de ses mœurs & de sa foi parjurée, n'y porter par tout avec elle que l'idée de l'abandon où les hommes & les loix l'auroient livrée; tandis que son mari, qui auroit cessé de l'être, jouiroit dans les bras d'une nouvelle compagne des droits de son honneur vengé, de la plénitude de son état, & d'une satisfaction entière. Je me trompe fort, ou un seul exemple dans ce gout influeroit plus utilement sur les mœurs d'une Province, que quatre visites pastorales & six missions prêchées par les plus grands Apôtres; preuve que les loix ont toujours assez de moyens à leur disposition pour procurer le bien. Elles n'ont qu'à les connoître ces moyens; & bientôt l'on verra que ce ne sont

pas les moins sensés ni les moins efficaces.

D'un autre côté cette aimable & trop malheureuse épouse, l'objet du mépris d'un libertin, d'un débauché achevé, n'auroit plus à consumer ses jours en regrets inutiles. Car après avoir épuisé, pour le rappeler & le fixer auprès d'elle, tous ces innocens artifices, que lui suggèrent son esprit, sa douceur & ses charmes, il lui resteroit au moins la voie du divorce.

De cette sorte son bien ne sera qu'aussi long-temps qu'elle le voudra bien, le salaire des courtisanes & la proie des usuriers. Les tristes débris qu'elle en aura sauvés du naufrage par le secours des loix, elle ne sera plus dans la nécessité, comme nous le voyons tous les jours, de les employer encore pour entretenir un ingrat; & maîtresse absolue de faire un meilleur choix, après le temps fixé par ces loix romaines promulguées encore dans le bel âge du christianisme, rien ne

lxxxvj *Cri d'un honnête Homme.*

L'empêchera de disposer autrement de sa fortune & de sa main. Elle en disposera peut-être en faveur de ce célibataire qui, ne voyant dans notre manière actuelle d'être marié, que de quoi le faire trembler, que la plus terrible des alternatives, avoit résolu d'y songer toute sa vie avant que de s'y engager. Ainsi voilà deux bons ménages, en place de deux mauvais. Ainsi les familles, le bon ordre, les mœurs, la population, tout y gagneroit.

Et qu'on ne dise pas que ces affaires d'une pruderie plébéienne & obscure ne doivent pas être élevées à un degré assez haut d'importance, pour mériter que le gouvernement d'un grand Etat s'en occupe, ni qu'il abaisse jusqu'à elles une attention réservée à de plus grands objets. Quelle insinuation moitié Machiavelliste, & moitié Epicurienne ! Qui donc oseroit ainsi empoisonner l'esprit & le cœur des Rois !

Scachez, hommes superficiels & pervers, (s'il est quelqu'un d'entre vous

qui ose leur tenir ce langage ,) qu'il n'est point de vertu privée si chétive, & si ignorée, qui ne soit en même temps un tribut public, & un tribut plus utile cent fois, que tout votre or mis en tas, & offert à la patrie par des mains impures. Sçachez, encore un coup, ce qu'une expérience de trente siècles nous apprend : sçavoir, que depuis que les hommes ont formé des établissemens politiques, leur force, ou leur foiblesse a toujours dépendu des mœurs qui pourtant ne sont elles-mêmes que des habitudes différemment nuancées de la vie privée.

Ceci n'est pas un lieu commun, c'est un axiome le plus métaphysiquement vrai, le plus historiquement certain qu'il y ait peut-être en politique; & si jamais des principes contraires venoient à prévaloir dans quelque société que ce fût, son plus grand mal, je ne crains point de le dire, ne seroit pas la fièvre, mais le délire des médecins.

lxxxviii *Cri d'un honnête Homme.*

Ainsi donc on verroit toutes les parties d'une masse , se relâcher , se dissoudre , & cette masse elle-même ne rien perdre de sa consistance. La même chose feroit , de ne vouloir pas s'embarasser de ce qui trouble , de ce qui mine , de ce qui gangréne les familles particulieres , & d'imaginer que la grande famille , qui les rassemble toutes, n'en marcheroit pas moins d'un pas égal & sûr , à la grandeur & à la prospérité. Prodige inoui ! Si ce n'étoit qu'une illusion d'y compter , ce seroit au moins la plus déplorable & la moins sensée de toutes.

Ce philosophe qui a tant honoré sa nation & son siècle , l'auteur immortel de *l'Esprit des loix* , en jugeoit bien autrement , lorsqu'il attachoit des conséquences infinies à l'observation ou à la violation des moindres bien-séances , » il est fort indifférent en soi , » dit-il quelque part , que tous les matins , une belle fille se leve pour rendre tels & tels devoirs à sa belle

» mere; mais si l'on fait attention que
» ces pratiques extérieures rappellent
» sans cesse à un sentiment qu'il est
» nécessaire d'imprimer à tous les
» cœurs, & qui va de tous les cœurs for-
» mer l'esprit qui gouverne l'empire, l'on
» verra qu'il est nécessaire que telle
» & telle action particulière se fasse. »

Il y a une magistrature domestique
qui est de droit naturel, & qui étoit d'un
fort grand poids dans la gravité des
mœurs antiques; c'est l'autorité ma-
ritale, nom devenu ridicule parmi
nous, & si ridicule, que l'ordre pu-
blic même semble éviter d'y prendre
intérêt, de peur de participer au mé-
pris qui y est attaché. Qu'on y pren-
ne garde cependant, c'est quelque
chose que cette autorité, puisque
suivant qu'elle gagne, ou qu'elle perd
dans une nation, elle la caractérisera
presque nécessairement solide ou fri-
vole, mâle ou efféminée.

A ses côtés, doit se soutenir ou lan-
guir l'autorité paternelle. Eh! n'est-ce

encore rien de celle-ci ? Vous n'ignorez pas qu'elle décide de l'éducation bonne ou mauvaise , du mérite par conséquent , & du bonheur des générations à venir ; & comme vous ne sçauriez , d'ailleurs par cet endroit-là , méconnoître son extrême importance , vous serez porté à la faire respecter autant qu'il est possible ; mais si vous le voulez efficacement , que ce soit en regardant devant vous , & en saisissant les vrais principes de l'harmonie domestique.

C'est ainsi que presque toujours les bonnes institutions se touchent & qu'elles dérivent imperceptiblement l'une de l'autre ; & c'est ainsi , en échange , que l'imperfection d'une seule loi , & son insuffisance pour remédier à un premier inconvénient , doit semer des malheurs sur malheurs , & la honte sur la honte.

En général , il importe à la république , que les mariages deviennent aussi féconds qu'il est possible ; mais ils

ne seront féconds qu'en raison de ce qu'ils seront chastes. Que nos politiques, s'ils croient l'être, ne se moquent pas de ce terme. Il est prouvé qu'une femme qui vit habituellement avec deux hommes, en est moins propre à engendrer; que seroit-ce, si elle avoit le cœur assez bon pour se croire obligée de faire un plus grand nombre d'heureux? que seroit-ce, si ce qu'elle devoit se reprocher autrefois comme une foiblesse, devenoit une affaire de vanité, & si elle venoit à s'imaginer à la fin, (& il en est de telles,) qu'elle l'emporte en mérite sur les autres femmes à proportion du nombre de ses amans? Je ne taxe plus ici l'inconduite de l'épouse, ni le mauvais exemple de la mere de famille; je cherche les citoyens qu'elle a donnés à l'Etat; je compte sa postérité; & si elle n'est pas tout-à-fait nulle, si elle en a une, je m'attends en tout cas à la trouver des moins nombreuses.

En général aussi, les mariages deviendront plus chastes, à mesure qu'ils deviendront plus communs & plus fréquens; parceque l'effervescence des passions diminuera à proportion; parceque les desirs plus fixés s'entrechercheront moins. Mais le moyen de les rendre aussi fréquens, qu'il est possible, n'est-il pas précisément celui de les rendre aussi heureux, qu'il est possible; comme le moyen de les rendre plus heureux, seroit en même temps & réciproquement celui de les rendre plus féconds.

Toutes ces conséquences sont comme les anneaux d'une chaîne; elles tiennent l'une à l'autre, & toute la chaîne dérive d'un même principe.

Chez les Romains, tant avant l'établissement du christianisme, que bien des siècles après, le divorce fut le remède légitime & public des mauvais ménages; & précisément parcequ'il y avoit un remède, le cas d'y recourir arriva très-rarement. Le nom

d'un *Spurius Carvilius Ruga*, qui en a fourni le premier exemple, n'a passé jusqu'à nous qu'avec l'étonnement de ses contemporains ; donc ce peuple très-sage, & qui raisonnoit si bien ses loix, a dû voir qu'il pouvoit dans de telles circonstances, flétrir par diverses sortes de privations civiles la singularité pernicieuse du célibat ; cela étoit conséquent.

Chez nous, le mariage n'est pas seulement une charge très-pesante à divers égards ; c'est de plus un joug qui est affreux quelquefois : c'en est un qui est toujours insécouable. Donc il est raisonnable de fuir ce joug. Eh ! à quel point la condition d'un citoyen, ne seroit-elle pas malheureuse, s'il n'avoit au moins cette faculté ? Donc les loix n'auroient pû l'imposer ce joug, sans outrer la tyrannie, ni y inviter même, sans se compromettre. Aussi ne s'avisent-elles de rien de pareil. Aussi honorent-elles, & caressent-elles l'agréable vie de garçon dans tous les

ordres, états & conditions, & cela est au moins conséquent dans un autre sens.

Mais il résulte de là que tous les jours la patrie est forcée de sacrifier ses plus chers intérêts à un impertinent despotisme ecclésiastique, & que, tant qu'elle le laissera subsister, elle devra perdre toute idée de pouvoir jamais, par quelque moyen ou faveur que ce soit, exciter au mariage & à la population, & devra mettre ses principales ressources dans de vastes hôpitaux bien meublés d'enfans trouvés, & dans les nombreuses recrues d'étrangers; que la douceur du climat, les besoins de notre luxe, & l'appas de nos richesses, ont encore le pouvoir d'attirer parmi nous: gens que le droit d'aubaine repouffoit autrefois; mais auxquels nous venons d'ouvrir toutes les barrières, en les naturalisant à-peu-près tous indistinctement; &, à dire vrai, non sans grande raison. Qu'on ne me croie pas sur ma pa-

role ; qu'on vienne avec moi dans ces pays, où la société conjugale n'est pas, comme chez nous, un engagement qui puisse se survivre à lui-même, à sa propre essence, dans une formule ; où l'on ne fait pas dépendre radicalement & virtuellement le contrat le plus important de la société civile, de ce qui n'est proprement qu'un sceau que la religion vient y attacher, (quelques soient les divins ingrédients, dont elle aura voulu le composer) mais du fond même des obligations que ce contrat comporte de sa nature, & d'une fidélité mutuelle, à ne pas les enfreindre ; où l'on ne se fait point d'idée d'un lien corruptible & pourtant éternel, qui sera tombé en poussière, pour ainsi dire, & qui n'en devra pas moins lier les hommes ; où enfin, le Mariage est un état cimenté par ses propres devoirs, sujet à des règles à la portée de l'esprit humain, & soumis à une police non dédaignée des loix ni des tribunaux.

Tous ces traits, me direz-vous, ne peuvent convenir qu'à quelque pays protestant ; c'est précisément, où je veux vous mener. Je plaindrai ces bonnes gens, tant qu'on voudra, du malheur qu'ils ont d'avoir appris un catéchisme erroné ; mais qu'on me permette de les citer pour exemple en matière politique.

L'esprit le plus dangereux de ces sectes, est le desir qu'elles ont de se multiplier par la propagation de l'espece ; aussi quelle immense population n'y trouverons-nous pas !

Qu'on n'attribue pas la différence infinie, qui s'y fait remarquer à notre désavantage, à une cause unique, toujours apperçue du vulgaire, parce qu'elle est seule à sa portée ; qu'on ne l'attribue pas, dis-je, uniquement à ce grand nombre de célibataires, que la religion mutile parmi nous par un précepte, qui est au reste d'une observation si difficile, & qui s'étend sur une si grande multitude, qu'il n'y
auroit

auroit peut-être rien de plus propre à faire honorer, & respecter le caractère d'homme d'église, que les projets de réduction dont ce corps, trop nombreux, semble être menacé.

L'œil du bon citoyen, du vrai philosophe, est sans doute affligé d'une si vaste & si pernicieuse lacune; mais sans nous y arrêter, & en ne nous attachant qu'à observer l'état général de la population de part & d'autre, pour en juger par comparaison, nous trouverons plus aisément une famille de dix enfans dans une contrée non-catholique que parmi nous une de six. Nous y verrons rarement de ces conjonctions tardives & glacées, dans lesquelles un athlète, sur le retour, vient offrir à l'hymen ses ennuis & ses forces épuisées. Nous y appercevrons bien des célibataires, mais non par légions, & seulement comme l'on voit quelquefois un phénomène. En un mot, des fourmillières d'hommes amoncelés de toutes parts, nous frap-

peront d'admiration, & par l'excès de la foule, qui s'y presse, & par le peu de terrein qui y suffit.

Tels sont les effets qui résultent de la douceur d'un gouvernement qui aime à se rapprocher des hommes, de la bonté des loix la plupart modulées sur les accens d'une sagesse route populaire, d'une attention très grande à se garder du luxe, de la vigueur & de la santé des corps nourris dans la frugalité & le travail, mais sur-tout de la continence des mœurs, & du divorce qui y conduit inmanquablement & toujours.

Dans les pays dont je parle, l'on ne voit pas de mariages inutiles, comme le mien, par exemple, qui auroit pu être en moins de dix ans le germe de dix autres mariages à venir. Quelle différence immensément progressive cela ne fait-il pas sur deux ou trois générations? Dans le fond pourtant, ce que j'indique ici, n'est point considérable; car il ne s'agit que des

suivies d'une seule de ces unions détestées de part & d'autre, trop nulles de fait, point assez nulles de droit, dont l'espèce est si peu rare parmi nous. Combien n'en trouveroit-on pas dans tout le Royaume? Je n'ose en juger qu'enfrémissant, par celles que je connois dans une seule petite ville.

Ces réflexions m'ont fait n'aitre l'idée d'un produit, que je crois à la vérité encore éloigné, mais qui est au moins très-certain, & qu'il ne seroit peut-être pas impossible de trouver par des calculs: ce seroit de déterminer précisément en quel nombre d'années le protestantisme, avec une population & des forces qui augmentent tous les jours, pourra se trouver en état, (à moins que des causes sur-naturelles ne s'en mêlent,) d'engloutir la masse entière du catholicisme, avec sa population clair-semée, & ses forces languissantes, qu'une fatale nécessité assujettit à devoir diminuer tous les jours.

Ce seroit là une juste & belle matière à délibérations, à consultations, à congrégations dans le vatican; mais un Pape, content d'enrichir ses neveux pendant le peu de temps qu'il a à vivre, ne voit rien au delà dans le gouvernement de ses propres Etats. A Rome même, il n'est qu'un despote usufructier: il pense, il agit en conséquence. Comment se mettroit-il en peine d'un événement éloigné qui n'intéresse que des pays étrangers, aujourd'hui de son domaine spirituel, & qu'il tremble de n'y plus trouver soumis demain?

C'est donc à chaque Prince catholique, qui a des Etats héréditaires à faire fleurir, & une couronne à transmettre à ses descendans, à pourvoir à tout cela chez lui, & à y pourvoir de son mieux, sans s'embarrasser trop à son tour, si on le trouvera bon ou mauvais dans quelque cour Italienne que ce soit.

Je crois avoir rempli pleinement la

tâche que je me suis imposée. Je me flatte d'avoir prouvé ma these d'une maniere invincible , en quelque sens qu'on veuille l'envisager ; soit qu'on l'envisage dans ses rapports avec les vérités de la religion , ou dans ceux de l'équité naturelle & civile , ou dans ceux du gouvernement & de la politique. Il ne me reste plus qu'à combattre ce tyran de l'esprit humain , dont les chaînes sont si difficiles à briser , l'*usage* , auquel une nation doit se résoudre à livrer autant de combats, qu'elle a de pas à faire pour sortir de la barbarie.

Si j'avois à persuader à nos anciens Druides Gaulois qu'il est cruel de sacrifier des victimes humaines à une idole , je douterois du succès de mon entreprise. Mais je parle à un clergé , que ses prérogatives , quelques éminentes qu'elles soient , ne rendront jamais aussi respectable , qu'il sçait l'être par son discernement & par ses lu-

mieres ; & je suis sûr de lui avoir parlé raison.

Les erreurs , que j'ai ôsé relever dans ses enseignemens , ne sont pas les siennes ; quoiqu'en ce cas-là , même il y auroit toujours de la grandeur à les reconnoître , & de l'héroïsme à les abandonner.

Fidelle aux principes , qui lui ont été transmis , il n'a fait que les conserver tels qu'il les a reçûs , & il a dû les conserver tels sur la bonne foi de tant de siècles qui s'y sont mépris avant lui.

Mais si j'ai déchiré le voile , si je lui ai présenté des vérités sensibles d'une part , & des intérêts précieux de l'autre , pourroit-il ne pas les saisir avec cette droiture de cœur , ce zèle généreux & vraiment héroïque qui caractérisa toujours les bons patriotes , & qui ne doit pas moins distinguer les bons pasteurs ? Voudroit-il enfin sacrifier la voix de sa conscience & sa conviction intérieure (car je m'y rapporte) à une

vaine chimere d'infailibilité qui ne
ſçauroit trouver ſon application dans
un cas de l'eſpece de celui dont il ſ'a-
git, & qui n'en impoſera jamais à per-
ſonne ſur des faits pareils ?

En tout cas, nos magiſtrats ſont af-
ſez revenus de cette chimere, afſez
inſtruits de leurs droits, afſez portés
pour tout ce qui eſt vrai & ſenſé, pour
tout ce qui eſt bon & utile, pour qu'il
n'y ait pas beſoin de s'étendre en longs
raisonnemens, pour leur repréſenter
combien leur ſeule autorité ſuffiroit,
dans une matiere auſſi peu ſpirituelle,
auſſi mixte au moins, qui reſſortit ſans la
moindre difficulté de leur miniſtere, &
qui ne peut y avoir été ſouſtraite que
par la plus inſigne des uſurpations ec-
cléſiaſtiques. Ainſi, n'en doutons pas,
du haut de ces ſieges majeſtueux, où
ils ſoutiennent d'une main ferme, &
ûre la balance des loix, ils mépriſeront
un reſte d'idiotiſme gothique, qui n'y
a trouvé place que trop long-temps ;
& ils ne voudront pas laiſſer à une au-

tre génération la gloire d'avoir profcrit un préjugé auffi contraire à la raison, auffi déshonorant pour la religion, auffi destructif de la société, qu'il ne tend qu'à dépeupler quant au physique, tandis qu'il la surcharge dans le moral d'une multitude innombrable de malheureux désespérés, ou d'infames débauchés.

Enfin, je ne veux point terminer ce mémoire, sans me défendre sur ce qu'on croira peut-être remarquer de trop chymérique dans le but que je m'y propose. Assurément, & tout au moins, mon imagination me reste, & qu'importe aux autres de quelle manière il m'est agréable d'en jouir ?

Je déclare pourtant que je n'en suis pas dupe jusqu'à la sottise, & que je me trouverois bien ridicule à mes propres yeux, si j'avois la foiblesse d'espérer que les loix dussent être changées par rapport à moi. Mais je suis dans la persuasion que, pour opérer avec succès, & rendre plus sensibles

de certains inconvéniens généraux , ceux surtout de ce genre respecté , dont les racines profondes se perdent dans le terrain battu de la législation & des préjugés , il n'est point de méthode plus sûre , que d'en rapprocher les effets de l'œil qui doit en juger , en s'attachant à les montrer dans le petit contour d'un seul cas particulier.

En conséquence je n'ai pas hésité de monter dans la tribune aux harangues , & de prendre publiquement nos loix à partie. J'ai parlé souvent de moi , suivant une mauvaise habitude ordinaire aux malheureux ; mais on doit le pardonner en partie à cette disposition mélancolique qui m'a entraîné , & en partie à la nature même de mon plan qui , m'affujettissant à instruire une cause publique à mes fraix , vouloit que je m'en fisse comme le centre , & que je parusse y rapporter tout à moi.

Puissent mes disgraces , que je n'ai certainement pas exagérées , m'avoir fourni l'occasion de répandre quelques

lumières & quelques vérités de plus
parmi les humains , dont ils veulent
profiter ! Puissent-elles, surtout, deve-
nir utiles dans ce sens à mes conci-
toyens ! Je les supporte depuis près
de neuf ans avec cette fermeté tran-
quille & décente, qui sied à un hom-
me d'honneur qui se respecte. Mais,
encore un coup , que nos loix se corri-
gent , & que ma patrie en profite , je
benirai le ciel de m'avoir rendu mal-
heureux à ce prix.



LEGISLATION

DU

DIVORCE.

PREMIERE PARTIE.

L'ATTACHEMENT d'un peuple à ses anciens usages , prouve à la fois sa soumission au pouvoir législatif , & un certain degré de fixité dans l'esprit , sans lequel les hommes ne méritent pas qu'on se charge du pesant fardeau de leur gouvernement. Cette espece d'asservissement fait la fortune des empires , par la sûreté qu'il procure aux citoyens. Il est distingué de cette stupide soumission dont il ne nous revient que la peine & le regret de nous être soumis : nous le vouons à la puissance légitime des rois , & son utilité n'a pas besoin d'être prouvée.

I. Introduction.

Utilité de la soumission aux princes temporels.

Ce n'est point contre cette obéissance que j'éleve aujourd'hui ma voix. La main qui l'exige , le bien qui en doit toujours résulter , sont autant de titres qui me la rendent respectable ,

A

Mauvais ef-
fets des deux
pouvoirs.

& qui me la font aimer. Je n'attaque que cette sujétion *démefurée* que nous nous opiniâtrons à déferer à un pouvoir qui, étant tout spirituel, ne peut s'étendre sur nous physiquement; déference qui, par une contradiction bien humiliante pour la raison, porta jadis nos peres à méconnoître l'unique volonté qui avoit droit de les soumettre *dans l'ordre civil*. La postérité les comparera à une foule d'esclaves insensés qui combattent pour resserrer leurs fers.

L'ivresse du fanatisme une fois dissipée, on est revenu aux vrais principes. On a reconnu qu'il vaut bien mieux obéir à son souverain naturel, lors même que nos intérêts sont en compromis avec ses loix, que d'allier nos mécontentemens à l'ambition ou à la haine d'une puissance étrangère qui peut bien faire des rebelles, mais jamais des défenseurs de la patrie.

Ces dispositions où se trouve aujourd'hui la monarchie françoise, font, sans doute, la plus noble portion du bonheur dont jouit le prince qui la gouverne. Mais un roi bienfaisant n'est au comble de la félicité que lorsqu'il

y associe ses Sujets. Souvent c'est son dessein : souvent aussi l'opinion le traverse. Les hommes ne prennent pas la peine de discuter leurs sentimens , leurs préjugés. Les coutumes qu'ils ont pratiquées , ils les conservent & ferment les yeux sur leurs inconvéniens. Que le législateur parle , dira-t-on , il sera obéi. Je le crois. Mais quand on s'est habitué à régner par la douceur , quand on s'est acquis le surnom précieux de *Bien-aimé* , on semble , en beaucoup de circonstances , renoncer au pouvoir du maître , pour ne parler qu'en père à des Sujets qu'on chérit.

D'ailleurs la suprême législation qui n'embrasse que les grands objets , qui sans cesse occupée de l'attaque & de la défense , des récompenses dûes aux grandes actions & des châtimens mérités par les grands crimes , peut souvent ne point appercevoir une cause sourde qui ne détruit que lentement & n'agit que sur les racines ; & quand même l'œil actif du gouvernement auroit pénétré , comme il a dû le faire , jusqu'à la source d'un vice qui l'atténue , & qui le con-

II. La législation suprême ne peut embrasser tous les objets.

Et ne peut pas toujours réparer le mal qu'elle connoît.

duiroit enfin à l'anéantissement, s'il ne s'occupoit sans cesse à réparer, par l'art, les pertes qu'il éprouve du côté de la nature; quand même la bonté du monarque, ami de l'humanité, seroit affligée à la vue des suites que peut avoir un système dépeuplant, comment appliquer un remède convenable au mal? Il ne suffit pas toujours de vouloir faire le bien: l'absurde & timide opinion n'y consent pas toujours.

III. But du divorce lég.

Il s'agit de rendre aux mœurs une pureté sans laquelle il n'est point de solide prospérité, de réduire un célibat devenu formidable par ses accroissemens, de rendre aux familles la tranquillité, le bonheur à la société entière: on applaudit à vos vues. Mais quel moyen employez-vous? Le divorce. Le divorce. Ah! gardez votre moyen; & laissez-nous notre corruption. Le divorce? y pensez-vous? Songez donc que Dieu, que la religion le proscrivent (1); que nos coutumes y répugnent, que de tout

On le croit intéresser la religion.

(1.) La superstition n'est qu'une crainte mal réglée de la divinité. Caract. de Théophr. de la superst.

temps le mariage a été indissoluble, que, du moins, depuis que nous sommes chrétiens Rassurez-vous, gens ignorans ou crédules; je n'en veux point à votre religion. Soyez chrétiens pour votre salut, & pratiquez le divorce pour votre bonheur: ces deux choses ne sont pas incompatibles.

L'homme d'état, celui qui fait usage de sa raison, celui qui gémit sous la perpétuité d'une chaîne qui l'accable, tient un autre langage. Il conçoit toute l'efficacité du moyen que je propose, il en saisit tous les avantages; un point seul l'arrête. Comment s'y prendra-t-on? Quel sera le sort des enfans qui resteront après le divorce? Quel sera celui de la partie coupable ou de celle qui se trouvera innocente? Lorsque la volonté mutuelle opérera le divorce, quelle sera la fortune des séparés? &c. &c. C'est pour ces deux sortes de personnes que j'écris. Je ne remplirai pas cependant cette tâche toute entière: je me suis interdit les grands détails. Je compte seulement en dire assez pour convaincre de la nécessité du divor-

Les vrais politiques en sentent l'utilité.

Objection tirée du *quomodo*.

Dessin de cet ouvrage.

ce, & de la facilité qu'il y a à l'opérer, pour ceux que l'intérêt, l'hypocrisie ou le libertinage ne retiennent pas dans une opiniâtreté volontaire.

Je n'entrerai point non plus dans la fixation des lots ou portion de biens ou de revenus qui, dans tous les cas, seront le partage des femmes ou des enfans après le divorce relativement à la fortune & à la condition des familles. C'est l'ouvrage de la législation proprement dite. Le mien se réduit à fournir des moyens généraux, parceque je n'envisagerai que les situations les plus générales & les plus ordinaires.

Déjà la prévention s'arme contre mon livre. Le dévôt atrabilaire crie à l'impiété; le routinier n'y voit que le renversement total de l'ordre, qu'une innovation destructive des loix fondamentales; l'étourdi se contente de plaisanter (1). Il décide qu'un mari maltraité cherche à venger son injure personnelle. Il se trompe. C'est qu'il ne conçoit pas qu'un homme heureux

(1) Une grande ame est au dessus de l'injure... elle ne souffre que par la compassion. La Bruyère, de l'homme.

& tranquille au sein de sa famille puisse s'occuper encore du bonheur du genre humain. Au reste, ce n'est point par de froides railleries, par des imputations impertinentes qu'on énerve des principes : & tant qu'on ne réfutera pas les miens par des raisons solides, on trouvera bon que je m'y tienne. J'entre en matiere.

Lorsqu'après bien des siècles écoulés les mœurs d'une nation (1) se trouvent absolument changées, il convient, il est même nécessaire de changer un ordre dont l'invariabilité n'a pour mesure que le bien qu'il produit (2). La sagesse de l'ancien législateur n'est point obscurcie par l'abrogation de ses loix, ou par les correctifs qu'on y apporte, parce qu'il a travaillé pour son temps, & que ses successeurs à l'infini sont obligés de travailler pour le leur. Le passé peut

IV. Principes de politique.

(1) Les mœurs ne sont autre chose que les habitudes, que les actions extérieures. Etudiez la conduite d'une nation, vous apprenez ses mœurs.

(2) Casimir III, surnommé le Grand, roi de Pologne, s'étant aperçu que les loix primordiales ne convenoient plus, ni aux intérêts, ni aux mœurs de la Pologne, en fit un nouveau corps. Hist. de J. Sobieski, roi de Pologne, par M. l'Abbé Coyer, Paris, Duchesne, 1761.

servir d'exemple , & non de loi. Il ne faut jamais perdre de vue cette vérité de fait fondée sur l'histoire des nations : que le dernier législateur avoit été précédé par un autre , & que , sans doute , il a eu de bonnes raisons pour corriger son code ou pour supprimer ses loix.

Si des loix devenues sacrées en quelque sorte par leur antiquité , peuvent & doivent être changées en certaines circonstances , où elles produisent des effets contraires au but de leur institution , à plus forte raison peut-on & doit-on abroger celles qui ne sont elles-mêmes qu'une subversion du droit primitif. C'est souvent l'unique moyen qu'ait à mettre en œuvre le prince qui régit actuellement , s'il veut parvenir à une heureuse réformation (1). Les changemens dans

(1) Les états ne dérogent qu'autant qu'ils s'éloignent de leur première institution ; la raison en est bien simple ; le génie propre à chaque peuple , la réflexion & l'intérêt commun , ont dirigé les loix de la fondation : la licence , le dégoût , ou des motifs particuliers à ceux qui exercent les pouvoirs en écartent ; c'est l'écueil de tous les corps politiques qui dépérissent par des maladies intérieures ; elles ne surviennent jamais qu'avec le changement ou l'oubli des loix ou des coutumes ori-

ce cas ne tombant que sur un usage qui date de la fondation des sociétés, qui y a été long-temps en vigueur, mais que la foiblesse & la superstition (1) ont d'abord altéré & enfin suspendu, sont moins une innovation qu'une restitution des choses dans l'ordre où elles ont été primordialement. Ils n'en sont pas moins indispensables pour cela. Il importe peu même que la lacune soit bornée dans un court espace de temps ou qu'elle embrasse plusieurs siècles : il suffit que la suspension d'un tel usage influe sur le malheur des hommes, qu'elle altère seulement leur félicité ; dès-lors elle doit être levée. La raison le prescrit, l'humanité l'ordonne, & la gloire du prince y est intéressée ; car on ne prend pas la peine de remonter à l'e-

ginaires. On doit donc y rappeler l'état comme au principe de sa vigueur & de sa sante. *Des Corps Polit.* l. 8, c. 7,

(1) Les papes écrivoient humblement à Pépin & à Charlemagne pour les supplier de confirmer leur élection. Les descendants de ces princes alloient à Rome implorer la clémence des pontifes. Cette différence vient de ce que les papes étoient vassaux de Charlemagne, & que ses enfans eurent l'imprudence d'en faire des souverains indépendans. Voyez *Abr. chron. de M. le Présid. Haynaud.*

poque de la subversion de son droit, ni de discuter comment & par qui elle s'est faite ; quels motifs ont pu contraindre à l'adopter ou à la souffrir : on tourne les yeux vers le pouvoir sous lequel on respire , & lui tendant les mains , on semble l'accuser d'un mal dont il n'est pas l'auteur , mais qu'on ne ressent pas moins vivement.

V. La suppression du divorce n'est qu'une innovation.

C'est dans cette dernière classe des usages qui ont été pratiqués , puis supprimés , qu'il faut placer le divorce entre époux. Il a été la coutume de tous les peuples , & par-là ne semble pas avoir besoin d'être justifié. Toutes les églises l'ont adopté , si l'on en excepte la nôtre qui cependant n'a pu être toujours exceptée , & ne peut l'être encore absolument de nos jours.

C'est donc envain qu'un zèle peu éclairé objecte , contre le divorce , la catholicité que nous professons. La conduite des premiers siècles du christianisme pendant lesquels le divorce fut un acte légitime , l'exemple plus récent & toujours subsistant d'un Royaume catholique , où le divorce

Le royaume de Pologne.

est compris dans le code des loix nationales , & s'exerce sans sortir de l'ordre , feront toujours un argument invincible pour prouver que le divorce & la religion ne sont pas incompatibles.

Le préjugé qui récusé les faits sans les discuter , & l'ignorance où sont la plupart des hommes par rapport à ce qui s'est passé dans des temps peu éloignés d'eux , & à ce qui se pratique même actuellement dans certaines contrées de l'Europe , me forcent à entrer ici dans quelques détails. Des personnes , bien instruites d'ailleurs , nient que le divorce ait jamais existé conjointement avec le christianisme , & qu'il soit aujourd'hui pratiqué parmi des peuples de notre communion : il faut les tirer de l'erreur où la foi qu'elles donnent à je ne sçais quelles autorités , les retient.

Le divorce a été pratiqué par les premiers chrétiens. On ne sçauroit alléguer une loi de Constantin qui l'abrogeât. C'étoit cependant un prince aussi pieux qu'éclairé ; ses plus intimes conseillers étoient des prêtres. L'église de son temps n'avoit qu'à for-

VI. Le divorce a été pratiqué dans les états chrétiens pendant les 10 premiers siècles. Exemple de l'empire Romain & de l'empire d'Orient.

mer des prétentions , il ne manquoit pas de les satisfaire dès qu'elles étoient raisonnables. Il n'eut pas souvent même la force de les apprécier , & quelquefois la crainte d'être ingrat , le rendit trop reconnoissant. Cependant il laissa subsister le divorce ; il ne croyoit donc pas qu'il intéressât la religion.

En 886.

Le soin que prirent les empereurs chrétiens de réformer le divorce prouve sa légalité.

Depuis Constantin jusqu'à l'empereur Léon, qui monta sur le trône vers la fin du neuvième siècle , la loi du divorce conserva toute son énergie. Les changemens qu'on y apporta n'avoient pour motifs, que l'honnêteté publique & la sûreté des citoyens. On vit publier dans cet intervalle de près de dix siècles une foule de loix tendantes à réprimer les abus du divorce sans qu'aucune essayât de le détruire : & ce soin même que prenoient de sages législateurs de conserver au divorce son intégrité, est une preuve bien victorieuse de sa légalité. On ne corrige pas un vice de cette nature ; on l'étouffe. Des loix de réformation tombent toujours sur un objet autorisé : il seroit fou de poser des bornes, de prescrire des formes à l'art d'empoisonner.

Aux yeux de la raison dégagée des préjugés, cette assertion suffiroit pour prouver que le divorce étoit la loi commune dans ces temps où le christianisme, plus près de sa source, devoit assurément être plus pur, qu'il ne l'est de nos jours. Mais on veut des preuves. J'en vais apporter. Il vaut mieux perdre quelques graces, que de laisser échapper la vérité.

Nous venons de voir que le premier empereur baptisé n'a fait aucune loi contre le divorce. Sous ses enfans & jusqu'au milieu du siècle suivant, le consentement mutuel suffit pour former un mariage. Il n'en falloit pas davantage pour le dissoudre. Cette facilité pouvoit jeter bien du désordre & de l'incertitude dans les successions. Théodose II & Valentinien III, touchés du sort des enfans qui restoit après le divorce, & souvent sans subsistance, sans chercher à donner plus de consistance à un engagement qu'ils supposoient formé par des personnes raisonnables, voulurent qu'à l'avenir il ne pût être rompu sans formalités. Ils exigèrent que le divorce fut conf-

VII. Jus-
qu'à Léon VI
le mariage ne
fut point as-
treint à la bé-
nédiction du
prêtre.

Loi de Thé-
odose & Va-
lentinien du
mois de Jan-
vier 449.

taté par un acte solennel (1) ; & l'on peut présumer de la sagesse de

(1) Nous ordonnons que les mariages licites (1) se puissent contracter par le consentement mutuel des parties, & qu'une fois contractés on ne puisse les dissoudre sans un acte en forme ; car la faveur des enfans veut que la dissolution du mariage soit plus difficile. Or, nous désignons clairement les causes de cette dissolution par la présente loi qui tend au bien général. Car si nous mettons à notre défense de justes limites, pour qu'on ne dissolve point l'union conjugale sans un motif raisonnable, nous désirons aussi que l'un des deux conjoints qui se trouvera dans l'oppression, ait recours au divorce, comme à un moyen nécessaire quoique violent pour se dégager.... Si les époux n'observent point ces choses, ils seront punis suivant l'exigence du cas. Car la femme qui tentera de divorcer au mépris de la loi, perdra sa dot & ce qu'elle aura reçu avant la célébration des nœces, & ne pourra se remarier pendant les cinq années qui s'écouleront depuis la séparation d'avec son mari, parcequ'il est juste qu'elle soit privée pendant tout ce temps d'un état dont elle s'est montrée indigne. Si malgré ces défenses elle se remarie, elle sera tenue pour infâme, & nous ne voulons point que cette seconde union soit regardée comme un mariage.... Mais si, au contraire, elle prouve un juste motif de sa séparation, duquel elle n'auroit pas d'abord tenté de se prévaloir, nous voulons qu'elle recouvre alors sa dot, qu'elle profite de la donation à cause de nœces, & qu'elle recoure aux loix pour rentrer dans tous ses droits. Nous lui accordons en même-temps la liberté de contracter un nouvel engagement après un an expiré depuis le divorce, afin qu'on ne puisse former aucun doute sur la légitimité des enfans. Nous ordonnons en outre par une conséquence juste

(1) *Licites, veut dire ici par le consentement mutuel des personnes d'une égale condition.*

ces princes, que cet acte contenoit le nom & le nombre des enfans provenus de l'union qu'on dissolvoit, & la portion de bien qui leur étoit dévolue en

& nécessaire, qu'un homme qui prouvera que sa femme a employé des moyens défendus pour parvenir au divorce, soit maître de la dot ainsi que des choses données avant le mariage, & qu'aussi-tôt il prenne une autre femme s'il le juge à propos. Si aucontraire, il prend d'autres voies pour quitter sa femme, il lui rendra & sa dot & ce qu'il lui aura donné avant les nœces.

Consensu licita matrimonia posse contrahi ; contracta ; non nisi misso repudio dissolvi præcipimus ; solutionem etenim matrimonii difficiliorem debere esse favor imperat liberorum. Causas autem repudii hæc saluberrimâ lege apertius designamus. Si enim sine justâ causâ dissolvi matrimonia justo limite prohibemus , ita adversâ necessitate pressum , vel pressam , quamvis infausto , atamen necessario auxilio cupimus liberari.... Hæc nisi vir & mulier observaverint , ultrice providentissimæ legis pœnâ plectuntur. Nam mulier , si contemptâ lege repudium mittendum esse tentaverit , suam dotem , & ante nuptias donationem amittat , nec intra quinquennium nubendi habeat denuð potestatem. Equum est enim eam interim carere connubio quo se monstravit indignam. Quod si præter hæc nupserit , erit ipsa quidèñ infamis ; connusum verd illud nolumus nuncupari.... si verd causam probaverit intentatam tunc eam & dotem recuperare & ante nuptias donationem lucro habere aut legibus vindicare censemus ; & nubendi , post annum ; ei , ne quis de prole dubitet , permittimus facultatem. Virum etiam , si mulierem interdicta arguerit attentantem , tam dotem , quam antè nuptias donationem sibi habere , seu vindicare , uxoremque , si velit , statim ducere hæc justâ definitione sancimus. Sin autè alitè uxori suæ renunciare voluerit , dotem redhibeat , & ante nuptias donationem amittat. L. 8. Cod. de repud.

raison de la fortune de leurs parens ; supposé qu'ils ne se chargeassent pas du soin de les élever.

Par cette sage précaution, Théodose & Valentinien réprimerent l'abus du divorce. Les causes qui pouvoient le produire étoient exprimées dans leur loi, & lorsqu'il n'étoit que l'effet du caprice ou d'un motif non exprimé, on étoit puni. Dans ce cas la femme perdoit sa dot, ses gains nuptiaux ; le mari étoit tenu de rendre & ce qu'il avoit reçu & ce qu'il avoit promis de donner. Et quelle raison penlez-vous qu'apportent ces princes de la liberté presque illimitée qu'ils accordent au mariage ? C'est, disent-ils, qu'il seroit injuste de ne pas secourir ceux qui gémissent sous un joug insupportable. Sans doute, il est préférable de perdre les avantages qu'on peut avoir reçus en se mariant, à traîner dans le mariage une vie remplie de troubles & quelquefois de dangers inévitables.

Tout l'authenticité des mariages se réduisit jusqu'au temps de Justinien qui régna dans le sixième siècle, au consentement libre des parties & à l'égalité des conditions des contractans.

Justinien

Justinien l'astreignit par sa nouvelle du mois de juin de l'année 541, à des formalités qui, sans gêner les contractans fixoient l'état de leur postérité. Il établit donc trois manieres de se marier, toutes trois également dissolubles.

VIII. Justinien établit trois manieres de se marier en 541.

La premiere consistoit à rédiger sous les yeux du ministère public un contrat portant constitution de dot, & donation à cause de nocces. C'étoit la voie ouverte aux personnes qualifiées & celle qu'ils devoient embrasser naturellement, parcequ'elle fixoit & leur état & celui de leurs enfans, en cas de divorce fondé en raisons, ou sur la volonté pure & simple.

1^o. Par contrat.

La seconde maniere qui n'excluoit point la premiere, étoit proposée aux citoyens du second ordre. Elle consistoit à choisir un prêtre qui fut le témoin du serment des époux, & qui les couchât par écrit, les signât & avec lui quelques clercs de son église. Ce moyen de se marier pouvoit bien constater l'union qui s'étoit contractée, mais il n'en exprimoit pas les conditions. D'où l'on peut inférer que ceux qui avoient quelques possessions n'y

2^o. Devant le prêtre.

recouroient pas ; & que la voie du contrat étoit celle qu'ils choisissoient d'autant plus volontiers , qu'elle avoit le même effet que le recours au prêtres quant à l'authenticité.

3°. Devant
témoins.

La troisieme maniere de se marier n'étoit permise qu'au peuple. La multitude d'esclaves que le christianisme avoit affranchis , produisit une multitude de pauvres , de gens qui ne possédoient absolument rien. Ceux-ci conserverent , par la loi de Justinien , la faculté de se marier sans autre formalité que celles qui avoient été précédemment observées , & qui se réduisoient à déclarer devant quelques amis qu'on se prenoit pour époux (1).

(1) Justinien est le dix-huitieme empereur chrétien. On peut présumer que de son temps le christianisme avoit acquis toute sa consistance , & que les loix en étoient parfaitement connues. On sçait d'ailleurs quel respect ce prince avoit pour la religion ; écoutons ce qu'il statue sur les mariages. C'est par de semblables recherches que nous parviendrons à déterminer l'époque où les papes soumirent l'union conjugale à leur pouvoir.

» Nous croyons , dit Justinien , qu'il est expé-
» dient de régler d'une maniere convenable les di-
» vers cas dont nous avons acquis la connoissance
» par une suite non interrompue d'expériences sur
» le fait des procès. Le motif qui nous porte à tra-
» vailler au rédige de la présente loi (concernant
» les mariages) , c'est le grand nombre de causes

Justinien, en prescrivant des formes au mariage, ne prétendoit pas qu'il fût essentiellement indissoluble : il vouloit seulement que le divorce

» que l'on porte journallement au pied du trône
 » (sur cette matière). Car nonobstant que les an-
 » ciennes loix & celles que nous avons nous-mêmes
 » promulguées, établissent la validité des mariages
 » par le seul consentement des parties, sans qu'il
 » soit besoin de les constater par aucun acte portant
 » constitution de dot, nous voyons cependant qu'il
 » ne s'en fait pas moins un nombre prodigieux de
 » faux contrats dans toute l'étendue de notre domi-
 » nation; parceque des témoins assurés de l'impu-
 » nité emploient le mensonge pour forger des ma-
 » riages qui n'ont aucune réalité, sous prétexte que
 » des personnes se traitent d'époux . . . C'est donc
 » pour obvier à de tels abus que nous avons jugé à
 » propos de faire les réglemens suivans.

» Lorsqu'il s'agit de personnes de haut rang, com-
 » me nous, ainsi que ceux qui sont revêtus de la
 » dignité de sénateurs, ou autres de la première dis-
 » tinction, loin d'admettre que les mariages se fassent
 » sans formalités, nous voulons qu'il y ait un con-
 » trat portant constitution de dot, & donation à
 » cause de noces; observant en outre, à cet égard,
 » toutes les clauses qu'il convient de stipuler entre
 » personnes qualifiées.

» Quant à ceux qui exercent des emplois mili-
 » taires, les gens d'affaires & autres qui tiennent un
 » état honnête, ils sont jugés mariés légitimement
 » quoiqu'ils ne passent point de contrat, pourvu tou-
 » tefois qu'ils prennent les mesures convenables pour
 » rendre leur union authentique & valide. Pour cet
 » effet, ils se rendront à quelque église & protesta-
 » ront de leur alliance en présence du desservant
 » qui, conjointement avec trois ou quatre de ses
 » clercs, dressera l'acte de cette protestation, lequel

fût régi d'une manière avantageuse aux mœurs & à l'honnêteté publique. De-là cette foule de cas exprimés dans ses nouvelles, & qui varioient à raison de la connoissance qu'il acquéroit du besoin des sujets de l'empire; tous cas dont l'effet étoit de produire la

» fera daté de l'indiction, du jour, de l'année de notre regne & du consulat auxquels sont comparus
 » devant lui dans l'église tel & telle qui se sont pris
 » mutuellement pour époux. Cet acte sera délivré
 » aux contractans, s'ils le desireront, signé d'eux, du
 » desservant & de trois clercs ou d'un plus grand
 » nombre, si l'on veut, mais jamais moins de trois
 » personnes. Sinon ledit acte sera déposé dans les
 » archives de l'église, c'est-à-dire, dans l'endroit où
 » l'on serre les vases sacrés, pour la sûreté du dit dépôt, comme étant la seule preuve du mariage contracté par le consentement mutuel des parties,
 » lorsqu'il n'y a point d'autre écrit qui puisse le constater. Lorsque l'on aura pris de telles mesures,
 » nous voulons que le mariage tienne & que les enfans qui en proviendront soient estimés légitimes.
 » Mais ceci n'aura lieu que dans le cas du défaut de contrat portant constitution de dot & donation à cause de nocces; car comme nous nous défions du rapport des seuls témoins, c'est ce qui nous a déterminé à régler la présente disposition.
 » A l'égard des personnes de condition abjecte & dont la fortune est bornée, nous leur accordons
 » une pleine liberté, ainsi qu'aux laboureurs & aux soldats qui uniquement occupés de la culture & de la guerre, sont dans une parfaite ignorance des
 » loix. Ils pourront convenir entr'eux & se marier sans aucune formalité ni contrat, & leurs enfans
 » n'en seront pas moins légitimes, &c. »

diffolution absolue du mariage , & de rendre la liberté aux époux séparés d'en contracter un nouveau (1).

Lorsque les gens mariés , sans alléguer aucun motif , prétendoient néanmoins se séparer l'un de l'autre , celui qui intentoit la querelle , étoit puni , comme nous l'avons vu ; mais la volonté mutuelle équivaloit seule à tous les griefs , & , conformément à la raison , opéroit le divorce d'une union à laquelle les parties renonçoient d'un commun accord.

Si la loi de répudiation étoit sagement portée contre des coupables qui

(1) Avant Justinien , Théodose & Valens portèrent une loi par laquelle ils déclarèrent que le défaut de donation , de contrat , de toute solemnité même , n'atténuoit pas un mariage contracté entre personnes d'égale condition , en présence de leurs amis. Cette loi est du mois de Février 428 , & se trouve au code , l. 22 *de nuptiis*. En voici les termes :

» S'il n'y a point de donation à cause de noces ,
 » ni d'acte portant constitution de dot , quand bien
 » même on auroit omis en se mariant toute pompe
 » & cérémonies , il n'en faut pas pour cela conclure
 » l'invalidité du mariage s'il s'est fait d'ailleurs avec
 » les conditions requises , ni refuser la légitimité aux
 » enfans qui en proviendront , d'autant qu'il n'y a
 » point de loi qui mette obstacle à l'union formée
 » entre personnes d'égale condition , & qui a pour
 » base le consentement des parties & le témoignage
 » de leurs amis «.

souilloient le lit nuptial , contre des personnes incapables de satisfaire aux obligations du mariage , & sur lesquelles on ne pouvoit trop attirer l'animadversion publique , pour éviter qu'elles ne communiquassent leur corruption ou leur stérilité aux autres branches de la société ; il n'étoit pas moins essentiel de secourir ceux que des raisons secrètes désunissoient , ou qui , par respect pour eux & pour le public , aimoient mieux être les victimes d'un chagrin dévorant que d'en divulguer les causes. La voie du divorce opéré par le consentement mutuel des parties , étoit ouverte à ceux-ci ; & elle s'accorde d'autant mieux avec la saine politique , qu'en brisant également un joug devenu insupportable , elle obvie aux haines qui suivent toujours les reproches publics , & laisse à l'état des membres qui , quoique viciés par quelque endroit , peuvent encore lui être utiles.

C'est sans doute sous ce point de vue que les empereurs chrétiens envisageoient le divorce en l'autorisant ; & l'église de leur temps , malgré l'immense pouvoir qu'elle s'étoit acquis

sur eux , ne l'employa jamais pour leur faire abroger cet usage (1).

Le successeur de Justinien , Justin, IX. Justin II renouvelle les loix sur le divorce. Cet empereur est mort en 578.
dans une nouvelle placée parmi celles de son prédécesseur , veut que le consentement des deux époux soit un motif suffisant pour dissoudre un mariage , sans qu'il soit besoin d'exprimer aucune autre raison. Il est mû à promulguer cette loi par la considération des maux que souffrent un homme & une femme obligés de vivre dans un particulier intime , quoiqu'ils soient divisés par un dégoût ou une

(1) On peut fixer l'origine de la grandeur & de la puissance des papes au regne de Louis le Débonnaire en 814. Non-seulement cet empereur leur confirma les dons qui leur avoient été faits par ses peres , mais il souffrit qu'ils prissent possession du souverain pontificat sans attendre sa confirmation. Il rendit au clergé la liberté des élections , &c. Sur quoi Pasquier , dans ses recherches sur Paris , fait la remarque suivante :

» Les Italiens qui, en s'agrandissant par effet de
» nos dépouilles, ne furent chiches de belles paro-
» les, voulurent attribuer ceci à une piété, & pour
» cette cause l'honorèrent du mot latin *Pius*, & les
» sages mondains de notre France l'imputant à un
» manque & faute de courage, l'appellerent le Dé-
» bonnaire couvrant sa pusillanimité du nom de dé-
» bonnairerie ». *Abrégé chron. du Présid. Hain. Evénem.*
rem. sous Louis I, & de l'orig. de la grandeur de la
cour de Rome, par l'ab. de Vertot.

haine qu'ils ne peuvent surmonter (1).

X. Tentati-
ves des pa-
pes.

Les papes firent de temps à autres quelques tentatives auprès des empe-

(1) On a vu, dit Justin, des époux mal assortis se tendre réproquement des embûches & employer jusqu'au poison & d'autres moyens violens, pour s'arracher la vie, sans que les enfans nés de leur mariage fussent un motif assez puissant pour vaincre leur antipathie. Comme de semblables procédés sont tout-à-fait contraires à nos mœurs, nous établissons la présente loi par laquelle nous statuons qu'il sera permis, *comme autrefois*, de dissoudre les mariages, pourvu que ce soit du consentement mutuel des deux parties, & que, conformément à la volonté de l'empereur notre pere, il ne sera plus infligé aucune peine aux époux qui divorceront d'un commun accord. Car si l'affection mutuelle fait le mariage, il est juste que l'opposition des caractères en opere la dissolution, pourvu que cette contrariété soit suffisamment prouvée dans l'acte du divorce. Nous déclarons au surplus que tous les autres objets de la présente loi, ainsi que ceux stipulés par les sacrées constitutions de l'empereur notre pere au sujet des mariages entre personnes libres, des causes qui autorisent le divorce, des époux qui, n'ayant point de raison plausible, se séparent sans le consentement mutuel que nous jugeons nécessaire pour cette dissolution, & enfin des peines encourues par les infractions, sortiront leur plein & entier effet.

Contigit enim ut ex his nonnulli ad mutuas insidias procederent, venenisque & aliis quibusdam, qua lethalia essent, uterentur, infantum, ut sapè neque liberi qui ipsis communiter nati essent, illos in unam eandemque voluntatem conjungere potuerint. Cum itaque hæc à nostris temporibus aliena judicarem, ad præsentem sacram legem respeximus, per quam statuimus ut, prout olim juris fuit, matrimoniorum solutiones ex consensu fieri li-

reurs d'Orient pour soumettre exclusivement le mariage à leur juridiction. Ils obtinrent enfin de Léon VI, qui parvint au trône en 886, & régna jusques dans le dixième siècle, qu'à l'avenir la bénédiction du prêtre seroit une formalité indispensable du mariage. Ce prince érigea cette solemnité en loi, mais sans porter atteinte à la faculté qu'avoient les époux de se séparer. Bien loin de-là, il rappelle dans sa constitution tous les cas qui autorisent le divorce & indique la folie d'un des conjoints comme un motif capable de les délier & de rendre à l'autre la liberté de passer à de nouvelles noces (1).

Léon VI
soumet le ma-
riage à la bé-
nédiction du
prêtre, mais
sans faire ces-
ser le divor-
ce.

ceat ; & ne amplius patris nostri sanctione in eos qui consensu matrimonia dirimunt , constituta pena in usus sint. Si namque mutua affectio matrimonia conficit , merito diversa voluntas eadem per consensum dirimit ; modo hanc missi repudii libelli satis declarent. Caterum illud manifestum sit quod alia omnia qua legibus , & præcipue sacris nostris , patris nostri constitutionibus de matrimoniis liberis , & causis per quas dirimere matrimonium permissum est , aut de iis etiam qui nulla de causa ; (non tamen ex communi voluntate & consensu , quomodo præsens nostra lex constituit) matrimonium solvunt , & de constitutis in illos penis cauti sunt , ex præsentis etiam nostræ lege obtinebunt , suamque per omnia vim habebunt. Nov. 23 præfat. & cap. 1.

(1) Il faut consulter les Constitutions de Léon VI ; 31, 32, 111, 112, &c. qu'il seroit trop long de rapporter ici.

IV. Rien de mieux constaté que l'existence du divorce dans l'empire d'Orient depuis Constantin qui le premier embrassa la foi dans le quatrième siècle jusqu'au temps des successeurs de Léon VI vers la fin du dixième siècle. L'usage n'en étoit pas moins en vigueur dans l'empire d'Occident & dans la France, dont plusieurs rois furent empereurs.

XI. Le divorce est pratiqué dans l'Occident & en France par conséquent jusqu'au temps de Louis le Débonnaire.

Toute l'histoire atteste des divorces de plusieurs de nos rois, & il ne faut pas croire que la raison d'état seule opéroit leur séparation : le divorce fut pendant long-temps parmi nous une voie ouverte à toutes les espèces de citoyens. La preuve en résulte d'un article des capitulaires de Charlemagne. Comme les empereurs d'Orient, ce prince s'appliqua à la réformation du divorce légal, & pour parer à l'arbitraire qui dégénere toujours en abus, il enjoignit aux ecclésiastiques de son empire d'avertir les peuples qu'un mariage légitime, c'est-à-dire contracté du consentement mutuel des parties & revêtu des formalités requises, ne pouvoit être rompu que par l'adultère ou se-

soit tombé l'un des conjoints, à moins toutefois que le mari & la femme n'y consentissent expressément (1).

L'on ne doit pas s'étonner si l'histoire n'a pas conservé les noms des personnes qui ont divorcé dans ce vaste espace de temps écoulé entre la naissance du christianisme & le dixième siècle : le divorce étoit un usage commun, & par-là ne pouvoit faire époque. Les historiens se sont contentés de remarquer ceux des personnages illustres qui s'en sont servi, & d'observer qu'alors la chose étoit praticable & pratiquée. Ils n'en peuvent dire davantage.

Pour s'assurer que la suppression du divorce parmi les chrétiens est l'ouvrage de la politique & de l'ambition des papes, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la conduite qu'ils ont tenue en différens temps à l'égard des prin-

(1) *Adnuntiet unus quisque presbyterorum publicè plebi ab inelytis connubiis abstinere, secundum Domini mandatum legitimum conjugium nequaquam posse ullà occasione separari, exceptà causâ fornicationis, nisi consensu amborum; & hoc propter servitium Dei.* Baluz. l. 6, c. 191.

En François : il faut que tout prêtre annonce publiquement, &c.

ces mêmes qui en ont fait usage.

XII Usage
que font nos
rois du di-
vorce.

La plupart de nos rois de la première race, quoique chrétiens depuis Clovis, firent usage du divorce. Charlemagne, empereur, second roi de la deuxième race, répudia d'abord Himiltrude en 770, de laquelle il avoit deux enfans mâles vivans, & ensuite Hermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, après un an de mariage. Tous les princes de l'Europe usent du divorce quand la nécessité l'exige; & les papes ne s'y opposent pas.

Les descendans de Charlemagne, affoiblis, veulent jouir du même privilège, & les pontifes lancent sur eux des foudres bien capables alors d'annéantir quiconque en étoit frappé. Charlemagne avoit répudié deux femmes, & il est placé au rang des saints. C'est qu'il étoit puissant, c'est qu'il retenoit le saint siege dans une crainte respectueuse, tandis qu'il combloit l'église de ses bienfaits. Plus loin on voit Lothaire, roi de Lorraine, son arrière-petit fils, répudier sa femme qu'il n'amoit pas, pour épouser Valtrade qu'il adoroit. Le pape Nicolas I

Lothaire, roi
de Lorraine,
est excom-
munié.

l'excommunié, & par cet acte livre ses états au premier qui voudra les envahir. C'est que Lothaire n'avoit rien à donner, & que loin d'être redoutable à la cour de Rome, on n'y cherchoit qu'à servir la passion de ses deux oncles, Louis, roi de Bavière, & Charles le Chauve, roi de France, dont on respectoit encore la puissance. Depuis cet événement, plusieurs rois de la seconde & la troisième race ont fait usage du divorce; mais ils avoient recouvré une portion trop considérable de leur antique puissance, pour que Rome osât s'opposer ouvertement à leurs volontés. Elle se tint dans les bornes de la remontrance; s'ils eussent été plus foibles, elle n'eut pas manqué de fulminer.

Il seroit assez difficile de concilier la conduite qu'ont tenu les papes sur le fait du divorce à diverses époques. On les voit applaudir à une suite considérable de princes qui promulguent une infinité de loix favorables au divorce, & contraindre d'autres souverains à abroger ces mêmes loix. Ils canonisent Charlemagne & excommunient Lothaire; & enfin, de nos jours,

XIII. Contradiction où tomba la cour de Rome par rapport au divorce.

XIV. Ex-
emple de Ste
Fabiole qui
répudie son
mari.

on est damné pour pratiquer un usage qui n'excluoit point du ciel, encore avant le dixieme siecle, & que plusieurs saints du nouveau testament ont pratiqué. Sainte Fabiole, dont quelques-uns placent la mort à la fin du quatrieme siecle, & que S. Jérôme appelle la gloire des chrétiens, l'étonnement des idolâtres, le regret des pauvres & la consolation des solitaires, étoit de l'ancienne famille de Fabia, illustre dans Rome dès le temps de la république qui dut son rétablissement à Fabius Maximus, l'un de ses aïeux. Ses parens l'ayant mariée à un homme d'une vie déréglée, & ne pouvant le corriger, elle prit le parti de le quitter. Ce qu'il y a de singulier, c'est que quoique Fabiole eut mieux aimé se voir soupçonnée d'être la cause de leur divorce, que de ternir la réputation de son époux, elle fit peu de temps après une nouvelle inclination, & quoiqu'elle fut femme chrétienne d'honneur & de piété, profitant du bénéfice des loix, elle convola à de secondes noces. Or, je demande pourquoi tant d'honnêtes femmes qui, comme Ste. Fabiole, ont

de méchans maris , avec beaucoup de religion & un cœur tendre , ne sçauroient jouir du même privilege?

Il seroit inutile d'entrer ici dans le détail des noms de tous les chrétiens des deux sexes qui ont été canonisés après avoir fait usage du divorce (1). Ces preuves , en rendant plus monstrueuse la contradiction où sont tombés les papes à cet égard , n'ajouteroient rien au triomphe de notre cause.

Accablés par tant d'autorités , les partisans de l'indissolubilité du mariage se retranchent sur une exception. Ils prétendent que , dans le temps dont nous parlons , on n'étoit point encore parvenu à la connoissance des vrais principes qui fondent la perpétuité du mariage ; mais qu'enfin l'église a reproché absolument le divorce depuis le neuvieme siècle , & qu'aujourd'hui l'église latine en particulier ne le tolère en aucune maniere ni dans aucun pays. Pour réfuter cette prétention , il suffiroit de s'en tenir au fait qui est hors de doute , & de consulter les Polonois qui vivent parmi nous

XV. Du divorce en Pologne.

(1) On peut consulter l'Histoire ecclésiastique & M. Baillet. Vies des saints.

ou ceux de notre nation qui ont séjourné en Pologne.

Preuves historiques.

Si l'on veut des preuves par écrit de l'existence du divorce dans ce Royaume, il faut recourir à l'histoire de cette nation. » On voit constamment à Varsovie, dit M. l'abbé Coyer (1), un nonce apostolique avec une étendue de pouvoir qu'on ne souffre point ailleurs. Il n'en a pourtant pas assez pour maintenir l'indissolubilité du mariage. Il n'est pas rare en Pologne d'entendre dire à des maris, *ma femme qui n'est plus ma femme*. Les évêques... juges de ces divorces s'en consolent avec leurs grands revenus «.

» L'église en Pologne remarie à d'autres ceux qu'elle a séparés, dit un judicieux auteur de notre temps (2). Quelqu'un demandera, ajoutez-il, pourquoi le reste des états catholiques, n'obtiendrait pas la même liberté d'une manière commune «.

Jamais aucun peuple chrétien n'a été

(1) Hist. de J. Sobieski, p. 116, t. 1.

(2) Des corps politiques, l. 2, c. 8, p. 74, édit. de 1754.

été tant travaillé par les prêtres que l'ont été les Polonois, & qu'ils le sont encore. Jamais nation ne fut plus soumise au Pape. Prenant *sur elle de faire ses rois*, dit M. l'Abbé Coyer (1), elle n'ose pas *les proclamer sans la permission de l'évêque de Rome*. Cependant elle a toujours le droit de rompre les mariages quand les époux ne veulent plus qu'ils subsistent, ainsi que nous l'apprend M. La Combe dans son abrégé chronologique des royaumes du Nord (2).

Il n'est pas nécessaire en Pologne qu'il existe un de ces cas graves qui dissolvoient le mariage dans les dix premiers siècles de l'église, pour opérer le divorce. Outre l'adultère, l'absence affectée, l'impuissance, l'antipathie, la violence des parens, les degrés de consanguinité, &c. il est un moyen efficace pour dissoudre le mariage. De mauvais traitemens ou la menace seulement bien prouvée, suffit pour produire cet effet; & l'on juge aisément que ce moyen de *divorcer* n'est

Des motifs
qui produi-
sent le divor-
ce en Polog-
ne.

(1) Hist. de J. Sobieski.

(2) V. ses remarques sur la Pologne, & l'hist. de M. le chevalier de Solignac.

pas employé par les grands de Pologne.

XVI. Usage
universel du
divorce.

Sous la loi
de nature.

Sous la loi
écrite.

Sous la loi
de grace.

Il ne s'agit point de décider si l'usage du divorce pratiqué sous la loi de nature en vertu de la liberté naturelle à l'homme de briser un joug qui lui est devenu insupportable ; sous la loi de Moïse émanée de Dieu même en vertu de l'ordre exprès de la divinité qui n'a pas dédaigné de dicter au saint législateur les formalités du divorce (1), & enfin sous la loi de grace & lors même que vivoient les témoins des merveilles de son divin instituteur, ou leurs successeurs immédiats ; il ne s'agit pas, dis-je, de décider si cet usage pratiqué constamment jusqu'au dixième siècle dans tout l'univers chrétien, & encore actuellement dans l'é-

(1) Quand quelqu'un prendra une femme, & se mariera à elle, s'il advient qu'elle ne trouve grâce devant les yeux d'icelui pourant qu'il eût trouvé quelque laid tache en elle, il lui écrira une lettre de divorce, & lui donnera en main, & l'envoyera de sa maison. Deutéron. c. 24. édit. 1539.

Si acciperit homo uxorem; & habuerit eam, & non invenerit gratiam ante oculos ejus propter aliquam feditatem, scribet libellum repudiij, & dabit in manus illius, & dimittet eam de domo sua. C'est comme on voit à l'exemple de Dieu, que tant d'empereurs & de rois se sont appliqués à prescrire des règles au divorce.

tat catholique de Pologne, ne répugne point à la haute perfection du christianisme. Il suffit qu'il n'y soit point absolument contraire, & qu'il ne soit point destructif de ses principes fondamentaux. S'il joint à ces avantages celui de n'intéresser le bonheur de personne en général, mais d'améliorer la situation d'un grand nombre de particuliers, pourquoi le proscrire? J'avoue qu'on ne peut prendre trop de précautions lorsqu'il s'agit d'admettre une loi nouvelle ou de réformer un usage qui semble avoir été prescrit par son ancienneté; mais lorsqu'ils sont *la suite du vœu des peuples*, on peut les donner (1).

Le plus redoutable écueil des changemens, je parle de ceux mêmes qui ont le plus grand bien pour objet, est la prévention. On croit, & ce n'est pas toujours sans fondement, que l'intérêt dirige celui qui les propose. On suppose que s'il ne veut pas se mettre à la place du Magistrat, du moins il cherche à en affaiblir le pouvoir. Le pasteur de son côté croit voir borner

XVII. De
la prévention
contre les
changemens.

(1) Des corps Politiques, l. 8, c. 6.

ses droits ; & le peuple étonné, juge sans examen qu'on en veut à sa religion, à sa liberté. Expliquons nous, & ne combattons point la chimere.

Raisons d'ad-
mettre le di-
vorce.

1°. Le divorce n'a rien de contraire à la religion ; ce n'est point une assertion téméraire. Cette vérité résulte des preuves que nous venons de rapporter. Il faut faire le procès au monde entier pendant près de mille ans, & ne pas communiquer avec les Polonois, ou convenir que le divorce peut se pratiquer dans des états catholiques.

2°. En proposant le rétablissement du divorce, je ne prétend pas m'ériger en législateur. C'est plutôt une question de droit public que je tire de l'oubli où plusieurs siècles l'ont réduite, pour être agitée & adoptée ou rejetée suivant que la prudence ou la nécessité le prescrira.

Il augmen-
te le pouvoir
des magis-
trats.

3°. Loin que le rétablissement du divorce atténue en aucune manière le pouvoir du magistrat, il l'accroît. Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que le système du divorce ramène en quelque sorte la censure romaine, & que si la fortune du citoyen

est confiée à l'intégrité & aux lumières des juges supérieurs, le bonheur & la tranquillité des familles deviendront un nouvel objet de ses soins, de sa vigilance. Le magistrat sera un ange de paix & une espèce de divinité tutélaire que les ménages invoqueront dans tous les momens où le trouble, la méfiance ou le libertinage voudront altérer leur douceur.

4°. Il seroit absurde de croire que les ministres de la religion soient fondés à s'opposer généralement à tous les changemens que l'autorité civile trouve à propos de faire dans la discipline de l'état politique. Il faut toujours distinguer les vérités de foi qui datent de la fondation du christianisme ; il n'y en a point de nouvelles de ce genre. Les autres regles quoiqu'approchantes des vérités de foi, ne sont pas éternelles comme elles & peuvent, ainsi que l'a sagement remarqué M. l'Abbé de Fleury, *changer selon les temps* (1).

De l'autorité du sacerdoce, & sur quelle espèce de changemens elle ne peut s'étendre.

Ce qui semble militer le plus fortement pour les changemens de cette

Raison tirée de la multiplicité des lumières.

(1) Hist. Ecclési. l. 22, p. 277, t. 5, édit. in-4.

nature, c'est la position où se trouve l'espèce humaine aujourd'hui. Jamais il n'y eut plus de parcelles de lumière répandues, & par une suite nécessaire, jamais les hommes n'ont mieux connu ni plus cherché cette liberté que j'appelle honnête, & qui consiste à être heureux en particulier pour contribuer ensuite au bonheur de la société en général. Il suit de-là que jamais la religion ne sera mieux servie, plus respectée que lorsque les hommes trouveront leur bonheur à la suivre; ils ne refuseront pas l'acquiescement de leur esprit à une religion qui est pour leur cœur la source de la félicité.

En vain de nouvelles opinions s'élèveroient de nos jours; en vain des sectaires prétendroient nous séduire; il n'y a plus de place pour l'opinion; la vérité occupe tout; & la rigidité dont se sont parés de tout temps les chefs de parti, pour donner à leur réforme l'air de la vérité & les apparences de la vertu, seroit un moyen foible dont je ne leur conseillerois pas l'usage. Il faut parler au cœur; & quelle religion plus faite

pour conduire les hommes à Dieu, sans les écarter des voyes de la nature, que l'est la nôtre ?

Si quelques uns d'entre nous y trouvent des motifs d'éloignement, leur répugnance ne vient-elle pas plutôt des entraves que l'homme y a ajoutées, que du fonds de la religion même ? N'a-t-on pas trop confondu deux pouvoirs si essentiellement différens dans leur objet ? N'a-t-on pas trop négligé le principal qui intéresse la divinité pour ne s'occuper qu'à des minuties où l'ambition seule trouvoit son compte ?

Je sçais que les partisans d'un absurde despotisme qu'ils idolâtrant dans la crosse & qu'ils blâment dans le sceptre, seront allarmés d'un changement qui leur arrache une foule de victimes immolées sans fruit, & dont il ne leur revient que le triste plaisir de faire des malheureux. Mais il est une classe de chrétiens qui suit également tous les excès. Elle chérit & respecte une hyérarchie divinement établie, sans prétendre que celui qui y préside, réunisse la plénitude des deux puissances temporelle & spiri-

XVIII. Le divorce ne peut être combattu par ceux des chrétiens qui s'en tiennent aux anciennes regles.

tuelle. Sans donner dans un rigorisme, ouvrage de l'homme, elle mène une vie régulière & conforme à l'évangile. Détestant toute nouveauté, s'en tenant constamment aux principes primitifs, elle demeure fermement unie au trône inébranlable de la croyance des Apôtres.

Sans doute les chrétiens qui composent cette classe, & que j'appellerois volontiers chrétiens de l'ancienne roche, réclameront avec nous une liberté qui n'a été détruite que par une innovation. Sans doute ils ne se laisseront pas entraîner au vent d'une doctrine nouvelle, pour s'opposer à un arrangement qui comporte le double avantage d'être utile aux hommes en servant au triomphe de la vérité, & de ramener aux premiers principes dont ils sont les héros & les défenseurs.

XIX. Le divorce est une question de droit public.

Au reste comme il ne s'agit ici que d'un point de droit public, & non d'une controverse, c'est sur-tout la puissance législative qu'il faut consulter. Si le divorce a produit jadis les effets les plus salutaires, s'il en produit encore de nos jours dans les états

qui l'adoptent, la prévention du pays, joint à l'orgueil de la nation, nous fera-t-elle oublier que la raison est de tous les climats & que l'on pense juste partout où il y a des hommes (1) ?

(1) La Bruyère: des Jugemens.



Si le divorce en certains cas peut s'allier avec la religion ; si d'un autre côté son existence ou plutôt son rétablissement est nécessaire au bonheur des particuliers dont le sort dépend de l'ordre en général, il semble ne rester aucun doute sur l'accord des deux principes, ces temporelle & spirituelle, par rapport à cet objet. Tous les soins de la puissance temporelle ont pour but de rendre ces hommes plus heureux, & il est possible qu'ils le soient. Mais si son devoir est de s'en occuper, si quelquefois elle parait s'écarter de cette route, c'est le fruit de l'erreur, & jamais d'une volonté réfléchie. Lorsque la souveraineté civile veut que les mariages dépendent d'elle, & que Dieu veut procurer le bonheur à la société qu'elle gouverne, comme

LEGISLATION

D U D I V O R C E .

SECONDE PARTIE

I. Motifs qui
déterminent
à l'admission
du divorce
légal.

Si le divorce en certains cas peut s'allier avec la religion ; si d'un autre côté son existence ou plutôt son rétablissement devient nécessaire au bonheur des familles particulières dont se forme le bonheur de l'état en général, il semble ne rester aucun doute sur l'accord des deux puissances, temporelle & spirituelle, par rapport à cet objet. Tous les soins de la puissance temporelle ont pour but de rendre les hommes aussi heureux, qu'il est possible qu'ils le soient. Tel est son devoir : il est lié à son intérêt. Si quelquefois elle paroît s'écarter de cette route, c'est le fruit de l'erreur, & jamais d'une volonté réfléchie.

II. Etendue
& bornes des
deux pou-
voirs.

Lorsque la souveraineté civile veut faire usage du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu pour procurer le bonheur à la société qu'elle gouverne, comme

de bonheur est également de droit divin & humain, & que la religion n'a été établie que pour le rendre plus parfait en l'épurant ; il ne reste à la puissance spirituelle qu'à concourir au bien que celle-là veut faire. Ses principes mêmes ne lui permettent pas de s'y opposer, s'il n'y a violation du dogme ; parceque le prince est seul établi de Dieu pour discipliner la société civile, & que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée pour détruire le mal & protéger le bien dans l'étendue de ses états.

On allégueroit inutilement des droits acquis dans les temps de troubles & d'ignorance. Ceux de la souveraineté civile, fondés sur la nature & la raison & sur la volonté réunie des peuples, sont imprescriptibles & inaliénables. Elle peut toujours à son gré communiquer aux agens qu'elle emploie telle portion de sa puissance qu'elle juge à propos, & la leur retirer. Elle a pu, en fixant la religion dans ses états, donner à quelques-uns de ses ministres une certaine étendue de pouvoir (1) ; mais toutes les fois

III. L'exercice du pouvoir, n'en donne point la propriété.

(1) Les évêques, en haine de l'arianisme, avoient

De l'utilité
du concours
des cours sou-
veraines.

qu'il tomboit sur le régime civil, il n'étoit que précaire. Pour que la volonté du prince fasse loi, il est nécessaire qu'il parle avec l'appareil de la législation ; mais dans cet appareil, les ministres de la religion ne peuvent être compris absolument, à moins qu'ils ne veuillent soutenir que leur existence soit une condition du regne de nos rois, comme le maintien des loix fondamentales dont nos cours souveraines sont les dépositaires en est une.

IV. Droits
des souve-
rains par rap-
port à la dis-
cipline.

Si l'on est forcé de convenir aujourd'hui que l'indissolubité du mariage n'est qu'une loi de discipline, que même un mariage peut subsister & être réellement valide quant aux effets civils sans qu'il soit sanctifié par le sacrement, dès que la souveraineté sous laquelle il se contracte, l'autorise (2) ; il me semble que con-

favorisé Clovis dans ses conquêtes ; & la reconnaissance de ce prince à leur égard fut la source de l'autorité qu'ils ont conservée si long-temps en France. *Hist. de Fr.* par M. le président Haynaut, an, 511.

(1) Voyez *De l'autorité du clergé & du pouvoir du magistrat*. Je dois à l'auteur de cet ouvrage les plus justes éloges. J'ai pu souvent profiter de ses lumières sans le citer. Cet aveu mévitera sans doute le re-

féquemment on peut décider qu'un prince catholique pourroit avec le concours de ses cours supérieures de justice, prononcer sur la question du divorce.

Les démarches qu'il feroit faire en ce cas auprès de la cour de Rome doivent être placées dans la classe des conseils qu'un homme devenu majeur demande au vieillard qui prit soin de sa jeunesse. C'est l'effet du respect, & non d'une soumission qu'on ait droit d'exiger. Pourquoi ? C'est qu'il s'agit uniquement de la réforme d'un point de discipline. C'est qu'en ce cas prévaut la maxime : *qui veut le roi, si veut la loi* : c'est qu'une loi de la nature de celle-ci n'a pu être admise que de deux manières, ou de gré ou de force, & que dans l'une & l'autre circonstance le pouvoir souverain changeant de volonté, ou ne voulant plus porter un joug étranger qu'il se sent la force de secouer, a toujours la faculté de réclamer des droits qui ont été usurpés sur lui.

proche du plagiat. Voyez aussi le *Traité du mariage*, par M. Lérivant, avocat en parlement. Il a établi de la manière la plus évidente la distinction entre le mariage, & le sacrement de mariage.

V. Des Conciles par rapport à la discipline.

On allégueroit envain l'autorité de plusieurs conciles. 1^o. Ils ont varié sur la discipline ; ils ne sont donc pas irréfragables. 2^o. Leurs décisions, quant à l'espèce dont il s'agit, ne sont admises qu'après l'examen. C'est un droit attaché à la dignité du trône. Nulle autorité supérieure à celle de nos princes ne les contraint donc pas de les admettre. Si cela étoit, l'examen qu'en font nos cours souveraines seroit absurde ; ce seroit contester un fait & l'avouer en même temps.

VI. Des voyes de conciliation.

Malgré la force des raisons qui combattent pour le droit des princes par rapport à la discipline de leurs états, je pense néanmoins qu'ils doivent toujours consulter la puissance ecclésiastique sur les changemens qu'ils prétendent faire, quand les objets sur lesquels tombent ces changemens sont ou ont été subordonnés aux deux puissances. Le mal qu'évite la conciliation, l'emporte toujours sur le bien qui semble résulter des voyes d'autorité exclusive. Tel est le sentiment répandu dans le mémoire sur la population : c'est aussi le nôtre ; & nous croyons devoir nous y renfer-

mer sans prétendre cependant prescrire au pouvoir législatif la route qu'il doit tenir sur l'objet de réforme que nous proposons.

Si je n'avois point à combattre la prévention où j'ai vu être quelques personnes sur le livre que je viens de citer, je me garderois bien d'entrer dans la discussion de ces principes de détail. Mais que de gens font parler la religion lorsqu'elle doit se taire, & lui imposent silence quand elle devroit tonner ! On se fait une vertu de mots ; c'est un mérite bien superficiel. La probité, les mœurs sont des choses réelles. D'un autre côté on s'aveugle sur le danger imminent que court la population dans tous les états où l'opinion de l'indissolubilité absolue du mariage domine. La paresse de faire de nouveaux calculs, l'habitude de s'en tenir aux anciens &, plus que tout cela, un intérêt dont on a peine à démêler le motif, masquent le déperissement où nous sommes. Il reste toujours assez d'individus pour fournir aux caprices de la corruption ; nous en voyons trop peu, nous, pour subvenir aux vrais besoins. Bien loin de

VII. Examen de quelques maximes politiques.

penſer, avec quelques modernes, que beaucoup de richesses ſont préférables à un grand numéraire d'hommes, nous croyons au contraire que le bonheur, que la ri cheſſe publique, ſuit toujours du grand nombre de membres qui y contribuent. On peut augmenter à l'infini & même ſans matiere première une ri cheſſe de convention; l'eſpece humaine eſt peut-être la ſeule dont le numéraire ne peut être reſenté par des valeurs idéales. Cent millions de diamans, ne produiront pas un boiſſeau de bled, ni n'arrêteront pas un détachement ennemi de cinquante hommes. Plus de richesses & moins d'hommes, c'eſt un attrait pour le vainqueur avide. Plus d'hommes & moins de richesses, ôte l'envie de vous attaquer, on vous aſſure la victoire en cas d'attaque. Ces maximes ſont fondées ſur l'hiſtoire de routes les nations.

Il ne s'agit donc, pour juſtifier le changement que nous propoſons de faire, & pour intéreſſer le gouvernement à l'adopter, que de prouver que la population eſt fort au deſſous de ſon vrai terme; & que comme
l'indiffolubilité

l'indissolubilité du mariage a causé cette dépravation, l'admission du divorce peut réparer le mal que le système opposé a produit, pourvu toutefois que le divorce soit régi de manière à former les mœurs qui, comme on l'a dit, sont la vraie source de la population & du bonheur des états.

Que l'indissolubilité absolue du mariage porte atteinte à la splendeur de la monarchie françoise, qu'elle la mine sourdement, c'est une vérité qui a été sentie par le célèbre maréchal de Saxe (1), par l'auteur profond des *Corps Politiques*, avant lui par M. de Montesquieu (2), par tous ceux en un mot qui ont eu occasion de traiter de la politique & qui l'ont fait sans préjugé & sans intérêt. Le *Mémoire sur la réputation*, que nous avons déjà cité, a mis cette vérité dans tout son jour. Il paroît que les calculs qu'il renferme ne sont pas forcés, puisque ce livre n'a jamais été attaqué par cet endroit, & que ses plus sévères critiques n'ont réclamé que sur la nouveauté du système.

VIII. motif
tiré de la dé-
population

(1) Voyez *Ses Réveries*. édit. du Louvre;

(2) Voyez *Esprit des Loix*.

Le célibat libertin qui domine parmi nous, joint au célibat ecclésiastique qui est de droit pour nos prêtres, & encore au célibat où nous sommes contrainsts de retenir nos troupes, nous privent de deux millions d'ames par génération (1). C'est une vérité arithmétique fondée sur des dénombremens généraux, sur l'état actuel du célibat, & enfin sur les dénombremens particuliers faits par approximation de l'état où se trouvent aujourd'hui quelques provinces, comme le Dauphiné entr'autres, dans lesquelles la masse des naissances perd un septieme au moins sur la comparaison.

IX. Raïson d'admettre le divorce, tirée de la comparaison des forces du Nord avec celles du Midi.

Voilà donc le gouvernement civil sensiblement intéressé à détruire un obstacle capable non - seulement de borner ses accroissemens, mais encore de le mettre au dessous de lui-même, & de lui faire perdre enfin toute

(1) Ce terme, génération, s'entend ici de 23 ans. C'est la durée commune de la vie de l'homme. Prenez au hasard un certain nombre de personnes, 200 par exemple. L'une aura vécu 80 ans, l'autre 60, celle-là 50, celle-ci 20 ou 30, quelques-uns six mois, un an, &c. Additionnez ces divers âges, divisez le total par le nombre des personnes, il reviendra à chacune 23 ans ou à peu près. Voyez *Mémoire sur la Population*, Londres 1768. in-8°.

proportion avec les puissances qui admettent l'opinion contraire à la sienne.

Il ne faut pas s'en imposer sur l'étendue & sur la richesse des états catholiques dans lesquels le divorce n'a point lieu. Sans doute ces états unis d'opinion épouseront leurs intérêts réciproques ; sans doute ils se prêteront de mutuels secours pour balancer les Puissances qui mettent la liberté en principe. Mais les motifs qui unissent tous les états catholiques , ne deviendront-ils pas la base de l'alliance que formeront entr'elles les Puissances protestantes , schismatiques , &c ?

Je suppose, pour un moment , que l'Europe entière se partage en deux confédérations, l'une au Midi , l'autre au Nord ; l'une catholique & admettant un système dépeuplant ; l'autre protestante , n'ayant point de célibataires par état , & donnant à la population tout son ressort qui est la liberté dans le mariage. Il arrivera , après un certain espace de temps , que la première confédération perdra au moins la prépondérance, quand la seconde , à son exemple , se sera combinée. Le Nord a langui pendant plu-

siècles siècles sous un gouvernement sans principes , dont les loix ne s'exécutoient que par la violence , & sa population étoit alors dans le plus grand dépérissement. Mais la réforme qui s'y introduisit dans le seizième siècle commença à faire pencher la balance. A dépenses égales , nous devions nous trouver bientôt au dessous du pair avec des nations qui n'admettoient pas le vœu de chasteté. De nos jours , les princes de ces contrées ont ramené leurs peuples aux loix de l'humanité , & en détruisant le despotisme & la servitude , ils ont fait naître parmi eux l'amour du pouvoir & ce sentiment d'honneur qui fait la gloire & la sûreté des monarchies royales. Considérant enfin que le plus grand degré de liberté dans le mariage étoit la source de la plus grande population , ils ont admis le divorce. Lors donc que la confédération du Nord s'ébranlera , elle emploiera dans l'attaque & la défense une force neuve : ses armées seront nombreuses , saines & robustes. La confédération du Midi n'aura pour elle qu'un foible nombre de troupes énervées par les maladies

qui résultent des mauvaises mœurs, & qui n'auront que le courage à opposer à la multitude & à la force. Encore, pour arrêter ou suspendre les efforts des ennemis, à quels moyens sera-t-elle forcée de recourir? Il lui faudra arracher le cultivateur à la terre, sacrifier l'espoir entier des générations suivantes; & s'il lui arrivoit d'essuyer quelques défaites sanglantes, qu'une grande guerre se perpétuât, ou que deux petites se succédassent rapidement, où retrouveroit-elle des hommes après en avoir détruit les principes? C'est une réflexion que faisoit souvent le vainqueur de Lawfeld.

L'habileté, la sagacité des chefs peut entrer pour quelque chose dans la réciprocité des avantages ou des pertes : mais la supériorité d'une confédération sur l'autre est une affaire de calcul. Pour décider au juste de quel côté sera l'avantage, il s'agit uniquement de chercher de quel côté sera le plus grand nombre. Le bien-être moral, c'est-à-dire, la satisfaction que goûte l'esprit à s'occuper d'opinions, quelqu'en soit la nature, ne retient jamais l'universalité de la société.

C'est le bien-être physique qui entraîne les hommes invinciblement, dans le retour des siècles éclairés, c'est pour le cœur humain qu'il faut travailler ; l'esprit n'adopte que ce qui convient au cœur. Tous les systèmes alors doivent être compris dans la règle simple de la recherche du plus grand bien & de la fuite du plus grand mal. Si vous voulez trouver les vraies raisons de la chute de l'empire Romain, rapprochez la conduite des empereurs chrétiens de ces maximes, & vous verrez qu'ils s'en écartèrent prodigieusement.

X. De la liberté, & de ce qu'on entend par ce mot.

Il suit naturellement de ce que je viens de dire, que le plus grand nombre se portera toujours là où se trouvera le plus grand degré de liberté ; & que, par une interprétation maligne, on ne prétende pas que je cherche à insinuer que la sujétion légale soit une situation repoussante, capable de dépeupler notre monarchie. Par-tout le sujet a des devoirs à remplir, par-tout & jusques dans les républiques les plus populaires, il faut se soumettre à la loi souveraine & y assortir sa conduite. C'est de cette né-

cessité que naît l'ordre & par conséquent le bonheur. La liberté dont je parle ne tombe que sur les affections du cœur ; & je ne crains pas de dire qu'elle est la cause de la fidélité.

En effet , par la même raison que la puissance civile punit les actions qui altèrent l'ordre, précisément parce qu'elles l'altèrent , il semble que l'on ne sçauroit exciter son animadversion par d'autres actions qui , sans troubler l'harmonie générale , procurent le bonheur particulier ; & c'est-là le cas du divorce. L'objet de la puissance civile en agissant , est de produire ou d'entretenir le bien , d'éteindre ou d'affaiblir le mal. Lorsqu'elle fait sentir son impulsion , qu'elle déploie sa rigueur sur des sentimens ou des actions indifférentes à ces choses , elle n'agit plus en souveraine. Elle semble oublier son intérêt ; en détruisant mon bonheur , elle anéantit le sien.

Les affections du cœur & de l'esprit sont aux yeux de chaque individu auquel elles sont propres ce qu'il a de plus précieux. Le sage Diogene n'envioit point les trésors de Crésus , & certainement l'avare roi de Lydie

XI. Les loix
qui contraignent , sont irritantes

eut méprisé souverainement le tonneau du Cynique. Nous nous sommes réformés sur un objet : l'intolérance n'est plus cruelle : c'est le chef-d'œuvre de la sagesse du gouvernement actuel (1) ; & l'on doit attendre de lui, qu'il mettra la dernière main au bonheur des hommes.

Et ne peuvent changer les affections du cœur.

Vouloir déterminer les sentimens de haine ou d'estime, de répugnance ou d'amour ; exiger d'un mari & d'une femme qui se haïssent, qu'ils vivent ensemble ; contraindre cette femme maltraitée, exposée à mille dangers, jusqu'à perdre sa religion même, à recevoir les embrassemens capricieux de son époux ; prétendre que cet autre mari partage avec sa femme les douceurs de la couche nuptiale qu'elle a tant de fois souillée ; voilà ce que j'appelle une loi repoussante. C'est à cette contrainte qu'il faut appliquer

(1) Le premier édit pénal contre des sentimens ou opinions particulières fut rendu par S. Louis. M. le président Haynaut observe bien judicieusement que S. Martin de Tours, vivant au quatrième siècle, avoit refusé de communiquer avec les évêques qui avoient demandé que l'hérétique Priscillien fût condamné à mort. *Abr. chronol. de l'Hist. de France an. 1226.*

ce qu'a observé l'auteur du *Mémoire sur la population*, que ceux des déserteurs de Prusse qui passent dans nos armées y séjournent peu, au lieu que ceux de nos soldats qui passent en Prusse y restent sans retour (1). Voilà l'effet de la contrainte qui tombe sur les affections du cœur.

Une loi de cette nature ne peut avoir de force, ne doit être employée que lorsque le bien qui en revient l'emporte sur le mal qu'elle cause. La loi de l'indissolubilité n'est pas dans ce cas. Elle ne produit que des maux particuliers sans nombre, & qu'en revient-il à la souveraineté? Rien, que l'occupation désagréable & stérile de réconcilier des ménages qui sont irréciliables.

Cependant les maux s'aggravent, & l'émigration devient plus considérable. On veut être heureux; le bonheur est le lien qui attache notre espèce. Celui-là seul est indissoluble; mais on ne se contente pas toujours d'un bonheur qui se borne à sa propre personne: il faut qu'il s'étende jusqu'à notre postérité. Il faut donc en avoir une;

XII. Dudes
fir d'avoir une
postérité.

(1) Mém. sur la Population, p. 100.

& ce sentiment dont on retrouve des traces chez tous les hommes, est plus fort dans ceux d'entr'eux qui composent la première classe. Cela vient de la certitude, où ils sont que jamais le malheur réel n'attaquera leurs descendants. Mais par je ne sçais quelle fatalité, ce sont précisément ceux-là qui desirant le plus vivement d'avoir une postérité qui, parmi nous, en sont privés. C'est cependant cette classe qui fait toute la force extérieure de l'état; c'est par elle que jusqu'ici il s'étoit accru ou conservé. Elle en est comme l'arsenal; & peut-être les choses seroient-elles dans l'ordre, si elle étoit assez nombreuse pour défendre, tandis que le reste de la nation seroit occupé uniquement à nourrir, à cultiver les arts & à distribuer la justice.

XIII. Le bien ou le mal d'une classe s'étend à toutes.

Le mal n'est pas grand, dira-t-on, puisqu'il n'embrasse qu'une classe, dont le nombre n'est rien en comparaison de la multitude qui compose l'état. La perte qu'on éprouve à cet égard ne peut faire sensation. Les gens qui parlent ainsi ne sont ni politiques ni calculateurs. Ils s'infatuent d'un sentiment trivial, & l'adoptent

comme une maxime sans examiner si la maxime qui lui est directement opposée n'est pas la vraie. Un moderne a observé qu'à une certaine époque assez prochaine, la ville de Kiovie étoit très-peuplée & très-florissante. Pauvre aujourd'hui, dit-il, elle compte à peine cinq ou six mille habitans. Toutes les fois, ajoute-t-il, qu'un souverain aperçoit dans ses états ces tristes différences, il devroit en rechercher la cause, & prévenir les mêmes ruines qui peuvent se renouveler dans d'autres villes (1). Cette judicieuse observation peut s'appliquer aux ordres d'un état, comme aux villes, &c.

Quand d'ailleurs ces principes puisés dans la nature ne seroient pas d'autant de rigueur qu'ils en sont, la disproportion des états du Midi avec ceux du Nord n'en seroit pas moins frappante. Cette disproportion n'est point imaginaire : elle est le résultat d'un calcul réfléchi des causes productrices ou destructives qui existent dans ces différentes portions du monde.

D'un côté ce sont quinze-cent mil-

XIV. De l'opposition des loix en divers pays par rapport à la population.

(1) Hist. de J. Sobieski, par M. l'abbé Coyer, tom. 1, p. 21.

le prêtres ou moines; ce sont des troupes nombreuses qui gardent le célibat; c'est une multitude infinie de célibataires de toute espece qui, non contents d'être stériles, vont encore altérer la fécondité des ménages. De l'autre on ne connoît point le vœu de chasteté; on y marie le soldat, le célibataire y est rare & peu estimé. Par dessus tous ces avantages, on a ceux que produisent les mœurs qui nous manquent; & tous les mariages peuplent, parce qu'ils sont libres. En un mot, dans le Nord tout produit; au Midi tout consume ». Le système politique dans » la catholicité doit *donc* redoubler » ses attentions à se peupler, *suivant l'avis de l'auteur Des corps politiques, puisque* » le Nord de l'Europe se fortifie & *que* le Midi s'affoiblit » (1).

XV. Etat
de la France.

Premiere
classe d'hommes.

Comme c'est principalement pour la France que j'écris, je prends mes exemples chez elle. Je suppose qu'on en divise le peuple en deux classes. La premiere sera composée de deux sortes d'hommes: des prêtres, des nobles & de tous ceux que la fortune met au ton de la noblesse. Je dis que

(1) L. 1, ch. 8.

ces deux especes atténuent également la population; l'une, parce qu'elle est mutilée de droit, l'autre, parce que la corruption la rend impuissante dans le fait. Toutes deux font une dépense excessive d'hommes, qu'elles emploient à un luxe mal entendu, & qu'elles rendent souvent les compagnons involontaires de leur stérilité.

On ne détruira jamais entièrement la corruption dans les sociétés. Le prétendre seroit chimérique. Mais on peut en diminuer le volume, & faire servir même ce qui en restera au bien général. C'est un des effets du divorce légal.

Par le moyen du divorce vous mettez une foule innombrable de célibataires dans le cas de se marier. Ils ne sont retenus que par la crainte qu'inspire un mariage éternel. Un grand nombre de mariages, en rendant les filles plus rares, rendra plus difficile la recherche illicite qu'en font les libertins. Avec les mêmes desirs & moins de moyens de les satisfaire hors du mariage, ils y seront amenés indispensablement, quoique sans violence.

Premier effet du divorce.

Second ef-
fet du divor-
ce.

Par le moyen du divorce, vous féconderez les mariages, en les rendant plus nombreux, parce qu'ils seront moins troublés par les célibataires dont le nombre sera diminué, & parce que l'état des personnes mariées dépendant de leur conduite, elles en deviendront certainement plus circonspectes.

Troisième
effet du di-
vorce.

Par le moyen du divorce enfin, vous tirez parti du vice même, & vous vengez la vertu opprimée, sans employer les voyes de force. Les ménages qui actuellement vivent dans un divorce de fait & sont frappés de la stérilité, redeviennent féconds par le revirement des parties que ce changement opérera. Vous rendez un homme à la femme qui est faite pour lui, & une femme au mari qui lui convient.

XVI. Ef-
fet des
maux que
produit l'in-
dissolubilité
du mariage.

Il ne faut pas dissimuler que, si notre arrangement étoit adopté, on ne vit se dissoudre un certain nombre de mariages au moment de la nouvelle loi. Depuis la suppression du divorce, il s'est écoulé trop de temps pour que la corruption n'ait pas jeté de profondes racines. Il y a huit siècles que ce frein des mœurs est brisé.

Il y en a près de trois que les femmes d'une certaine classe ne regardent plus le mariage, ce joug sacré, que comme un état de liberté absolue, & qui n'impose pas le devoir d'être la mere d'une postérité légitime. Porter un nom illustre, partager l'honneur dû a de grandes dignités, varier ses plaisirs au gré de ses caprices, pouvoir être perfide impunément ; voilà les motifs qui déterminent souvent une fille à nous donner la main. Le divorce nous assurera son cœur. Si elle nous le refuse, elle nous rend la liberté d'un nouveau choix (1).

Les hommes, de leur côté, se voyant attachés par des nœuds indissolubles à des femmes qu'ils n'aimoient pas, ou pour de simples raisons de disconvenance, ou parce qu'elles avoient les premières violé les loix de leurs engagements, se sont portés aux excès où conduisent toujours des maux sans remede. D'abord ils ont recouru aux

(1) Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme? demandoit la Bruyere, il y a cent ans. Peut-être s'étoit-il apperçu, comme Montagne, que d'autant s'est dépris & relâché le nœud de la volonté & de l'affection, que celui de la contrainte s'est accru. *Essais*, l. 2, ch. 15.

moyens violens. L'histoire de Gabrielle de Vergi n'est pas la seule que fournit un siècle vertueux & barbare. Les mœurs se sont adoucies en se corrompant, & dans les temps qui ont suivi, la voye des dédommagemens a été préférée aux poignards, aux poisons, aux emprisonnemens (1). La population n'y a rien gagné.

Quatrième
effet du di-
vorce.

Malgré les justes motifs qu'ont tant de maris & de femmes de demander la dissolution de leurs mariages, on peut conjecturer que le nombre des divorces ne seroit pas si considérable qu'on se l'imagine à l'époque dont nous parlons. D'abord que le rétablissement du divorce seroit promulgué, on verroit de toutes parts tenter la voye de la réconciliation. C'est alors que l'intérêt de sa fortune, de sa condition produiroit les plus grands effets. On n'oseroit pas continuer un com-
merce

(1) Quelquefois encore aujourd'hui ces haines malheureuses ne se terminent pas à de simples aigreurs; il en résulte des crimes dont l'adultère est le moindre. On cherche à briser des liens dont la contrainte devient insupportable: les assassinats, le poison, sont les catastrophes de ces tragédies. Des corps polit. L. 1, ch. 8. Notre siècle fournit des exemples de ce fait; & que de crimes de ce genre sont enveloppés dans la nuit du secret!

merce secret jusqu'ici, & que la plus légère indiscretion peut découvrir. On calculeroit l'état qu'on a, avec celui qu'on peut espérer en cas de séparation. On craindrait qu'un motif honteux ou léger ne permit plus de retrouver d'établissement après le divorce. Eh ! combien d'époux attiédies par la sécurité d'un bien perpétuel, seroient réveillés & redeviendroient amans ? Combien de foibles dégoûts & de petites tracasseries de ménage seroient détruits en un moment par la considération d'intérêts plus graves, & sur-tout par l'idée qu'on sera toujours à temps de se quitter, si la répugnance ou l'antipathie arrivent à leur comble ?

Au reste, que perdrons nous à la dissolution des ménages désunis par des raisons trop fortes pour pouvoir jamais se concilier ? Ils ne produisent rien dans l'état où ils sont. Ce qui peut arriver de pis, c'est qu'ils restent dans leur stérilité. Du moins leur haine s'affoiblira-t-elle par la séparation. D'ailleurs, il n'est pas ordinaire que les deux parties soient également coupables ; si celle qui a porté le trouble dans sa maison, l'a fait avec trop d'é-

clat pour trouver désormais à s'affortir, c'est un membre que nous retranchons de la société, mais un membre qui n'y étoit déjà plus attaché que pour la détruire. L'autre rentrera dans l'état de mariage. Quelque mauvais succès qu'ait eu son premier établissement, elle n'a plus rien à craindre de semblable. Le divorce l'en garentit.

La défunion des ménages, effet de la corruption des mœurs, & plus souvent encore du libertinage des célibataires qui les harcelent sans relâche, ne regne pas seulement dans les grandes maisons. On peut compter au nombre des divorcés de fait la majeure partie de ces gens que l'œconomie de leurs peres ou leur industrie a mis dans une situation aisée. Ne point vivre avec sa femme est un préjugé à la mode que le peuple des villes a emprunté de la classe supérieure. Le bourgeois veut, à son imitation, borner sa postérité. On fonde cette volonté criminelle aux yeux de la nature & de la religion, tantôt sur l'incertitude d'être le pere de ses enfans, & quelquefois le doute est légitime; tantôt sur l'aisance qu'on veut procu-

ter à un enfant unique ; & l'action & le motif sont un double attentat contre la providence. Les ministres de la religion anathématisent cette horrible conduite. On loue leur zèle, on y applaudit. On s'étonne des châtimens dont ils menacent , mais sans changer un plan de vie dont on n'est plus le maître de s'écarter ; & il en résulte toujours que les villes, loin de se repeupler continuellement par leurs propres productions, comme elles le devroient faire, sont obligées d'affécher les campagnes pour entretenir le nombre convenable de leurs citoyens. Il est donc bien démontré que les pertes , qu'éprouve une classe par rapport au numéraire d'hommes , influent nécessairement sur tout le corps en général.

Jettons, pour nous en convaincre, un coup-d'œil sur la seconde classe d'hommes, qui compose l'état. Dénuée , pour ainsi dire , de toute propriété, le fruit de son labour ne lui est pas même assuré quand elle cultive le sol d'un propriétaire viager (1).

Seconde
classe d'hommes.

La destruction de la première entraîne la sienne.

(1) La mort d'un bénéficié, dissout tous les baux qu'il a faits.

Si, malgré les obstacles qui naissent de l'indigence réelle, les mœurs la rendent plus populeuse que la classe supérieure, celle-ci dévore, engloutit incessamment sa postérité. Recruter des villes dans lesquelles la vie humaine est abrégée par la corruption, entretenir un corps nombreux à qui la reproduction est interdite, suppléer à l'ordre trop amoindri des défenseurs de la patrie, satisfaire aux besoins & aux caprices de la société ; voilà les objets immenses qu'elle a à remplir. Elle ne peut y satisfaire longtemps.

Affoiblie par tant de soustractions, cette dernière classe n'a plus assez de bras pour produire une quantité de matières premières qui soit telle, que l'impôt de nécessité n'en emporte qu'une légère portion. Delà le commerce extérieur, vraie source de la richesse circulante, perd une balance qui nous étoit si avantageuse ; le commerce intérieur subit la même altération, parce que les choses de première nécessité étant moins abondantes, le prix en devient exorbitant, & réduit le plus grand nombre à se borner

au pur nécessaire que tous même n'ont pas.

Quand la dépopulation se fait sentir dans un état, non-seulement toutes les terres ne sont pas cultivées, mais encore celles qui le sont, le sont mal. Alors la richesse nationale que les arts ni les manufactures ne peuvent produire dans un royaume tel que la France, & qui ne peut être tirée d'ailleurs que du fonds des terres, la richesse nationale, dis-je, s'anéantit insensiblement, & l'impôt augmente en proportion. La richesse du prince n'est point distinguée de celle de ses sujets : c'est un axiome de politique. A mesure donc que les besoins s'accroissent dans le sujet, ils augmentent dans la Puissance qui gouverne. Toujours obligée de conserver, de défendre, de protéger, elle sent diminuer en elle la faculté de faire ces choses progressivement, avec la diminution de l'espece humaine ; alors elle est nécessitée à porter l'impôt à son plus haut point. Avec beaucoup d'or, on achete la paix ; avec beaucoup d'hommes on évite la guerre, ou l'on terrasse l'en-

XVII. L'augmentation de l'impôt suit de la dépopulation.

nemi. Cela pourroit bien être encore une maxime.

Cinquieme
effet du di-
vorce par rap-
port au luxe.

Revenons à la noblesse. C'est son luxe, dit-on, qui la ruine ; c'est pour y satisfaire encore qu'elle ne se donne que peu ou point de postérité. Il y a du vrai & du faux dans ce raisonnement. Démêlons l'un d'avec l'autre.

Et d'abord c'est moins le luxe que le défaut d'ordre qui ruine les maisons. Mais d'où vient ce défaut d'ordre ? Le voici à peu près. Pour des raisons bonnes ou mauvaises un mari se brouille avec sa femme. Il n'en a qu'un enfant dont souvent même l'origine lui est suspecte ; il tranche sur sa postérité. Egalemeut aigri contre la mere & le fils, il abandonne un ménage qui ne l'intéresse plus. Marié, il vit comme garçon, il se conduit comme n'ayant point de successeur. Son infortune grossit à ses yeux par la perpétuité qui y est attachée. Il va donner dans tous les excès de dissipation. Quelquefois la femme embrasse le même parti. Le fils qui s'élève au milieu de ces désordres, sera-t-il rangé ? Connoitra-t-il l'œconomie, le respect

filial, l'amour paternel, les devoirs de la société ? Il n'en a point eu de modèles. Le vice qui a présidé à son éducation sera son guide pendant toute sa vie.

Je ne parle point ici de ces gens viciés par leur constitution, de ces monstres de l'humanité qu'une législation plus austère renfermeroit dans l'obscurité des cachots. L'espèce en est rare. Il s'agit ici du général de la société. Croit-on que des époux unis par le sentiment, dont l'estime se nourrit, s'accroît incessamment par des enfans qu'ils sçavent être les fruits de leur tendresse, que des époux qui ont pour garant infailible de leur mutuel amour, la liberté où ils sont de se quitter, iront sacrifier aux colifichets du luxe une fortune qui doit faire le bonheur d'une postérité qu'ils chérissent ? Non ; & c'est encore un des bons effets que produit le divorce légal : la destruction du luxe ruineux.

Le divorce ne sera jamais fréquent parmi les peuples des campagnes. La manière dont vivent entr'eux les maris & les femmes dans cet ordre de citoyens, les met à l'abri de ces

divisions qui se perpétuent dans l'autre classe , quoique souvent elles n'ayent que le plus léger fondement. Chez le paysan la nature seule suffit pour ramener sur des torts minutieux. Lorsque les débats sont vifs, que les causes en sont graves, le plus fort fait sentir sa supériorité, & tout est dit. Ces mêmes querelles dans ce qui n'est pas simple peuple, fomentent des haines sans fin, où les familles quelquefois prennent parti. On n'est pas assez familier pour se passer une brusquerie. Souvent la plus foible étincelle devient la cause du plus terrible incendie.

Sixieme ef-
fet du divor-
ce.

En supposant que le divorce n'influât que sur la population de toutes ces conditions qui sont au dessus du simple peuple, il en résulteroit toujours le plus grand bien pour le gouvernement. Ces diverses branches de la société se suffisant à elles mêmes, vous n'altérez plus la population des campagnes par de trop fréquentes saignées. L'artisan dans chaque classe de profession, le marchand, l'homme de loi, toutes les especes de citoyens, en un mot, fourniront à l'entretien de

leur corps ou communauté ; il arrivera même que leur population s'accroîtra au point qu'il faudra nécessairement que ceux d'entr'eux qui auront le moins d'aptitude aux arts , refluent dans les campagnes où ils deviendront beaucoup plus utiles en travaillant aux terres, qu'ils ne l'auroient été en devenant de médiocres artistes. Ne nous y trompons pas : il vaut mieux en général que les villes rendent aux campagnes une population qui trop accrue deviendrait un fardeau dont l'état se trouveroit surchargé, que d'enlever à l'agriculture des membres de la première utilité , qui d'ici à plusieurs siècles ne sçauroient atteindre le nombre auquel ils semblent être fixés par la nature.

La population des villes s'augmentant, il arrivera que les recrues y seront plus nombreuses & plus faciles à lever. Cet objet, quel qu'il soit, rend d'utiles cultivateurs aux terres , & des impôts à l'état. Si le divorce , en retenant les deux sexes dans les bornes du devoir sans les contraindre , facilite le mariage des troupes , attire en France l'étranger , y ramène l'émigrans,

peut-être en peu d'années ferez vous en état de vous passer du secours des milices (1) qui produisent peu aujourd'hui même en forçant, qui arrachent à des pauvres familles les seuls membres qui les font subsister, qui dérobent à la terre son cultivateur, à la postérité ses principes, qui contraignent à des mariages prématurés & sans fruit, & qui, après tout, ne forment qu'un corps de forçats que la bonne volonté n'anime point.

Lorsque par le divorce la tranquillité sera rendue aux ménages, que la sûreté y sera rétablie, qu'enfin par son moyen tout ce qui ne peuple pas aujourd'hui, redeviendra fécond, les deux branches supérieures de la noblesse & de la bourgeoisie reprendront certainement une vigueur, quant au numéraire, sans laquelle elles sont à charge, loin d'être utiles. Les familles, en s'accroissant, mettront la plus grande division possible dans la masse des biens. On verra moins de ces fortunes immenses qui, réunies sur une seule tête, irritent la médiocrité

(1) Voyez sur cet objet le dernier paragraphe du *Mémoire sur la Population*, déjà cité.

qu'elles écrasent, excitent une émulation ruineuse, & ne servent qu'à rendre de plus en plus inutiles ceux qui en sont les possesseurs.

De cet accroissement de population dans l'ordre de la noblesse & de la bourgeoisie, résultent les plus grands avantages. Le premier de ces corps, en divisant sa fortune par la multiplicité des générations, reflue nécessairement dans les armées, se rend à sa destination naturelle, hors de laquelle il devient un membre parasite de l'état, qui foule incessamment tous les autres. Il doit défendre le travail, c'est son lot. Mais dans la décadence presque totale où il est, l'ordre des choses est interverti; il arrache à la classe travaillante & peuplante ses plus précieux rejetons, pour fournir à un luxe né de l'égoïsme & de l'état isolé où se trouvent réduits tant d'hommes qui voient en eux la fin de leur maison. Tel qui a vingt valets, & point d'enfans, auroit dix enfans & quatre valets. La société perd vingt-six hommes pour le faste d'un individu souvent inutile.

Cette altération que cause une

classe à l'autre ne se borne pas là ; il faut encore que les soins-du travailleur s'étendent à la défense qui est retombée à sa charge ; en sorte qu'il ne reste aux terres que les bras débilés des vieillards , des femmes & des enfans.

XVIII. Utilité de la population des villes.

La classe de la bourgeoisie toujours imitatrice de la noblesse , se multipliant à son exemple , deviendra trop nombreuse pour trouver dans les fonds qu'elle possède une subsistance aisée , & alors les générations prochaines s'ingénieront pour suppléer à ce qui leur manque d'acquis. Une portion ira remplir dans les troupes les grades inférieurs , l'autre prendra l'état de pratique dans les cours de justice ; ceux-ci embrasseront l'état ecclésiastique , & joignant un foible patrimoine au revenu d'une cure , &c. se procureront encore une situation aisée ; ceux-là s'adonneront aux arts & aux métiers. L'espèce de vie passive qu'on mène dans les villes , le peu d'exercice qu'on y prend , en rend les citoyens plus propres à ces occupations que les habitans des campagnes. La vigueur de ceux-ci est , sans dou-

te, le bien le plus précieux de la république, celui dont elle tire les plus grands avantages ; mais à quoi servent ces hommes robustes, quel fruit en retire-t-on lorsqu'on en fait des prêtres, des praticiens, des faiseurs de modes ? C'est abuser en quelque sorte de la nature que d'employer à vernisser des colifichets, des bras destinés à arracher du sein de la terre les productions réelles qu'elle renferme.

Ainsi, quand le divorce légal dont tous les ménages ont besoin, non pour en faire usage, mais pour res-
serrer des nœuds que la perpétuité affoiblit, ne produiroit d'autre bien que de repeupler la première classe de l'état, toutes se ressentiroient incontinent de son abondance. L'état, comme une montre, est un corps composé de divers ressorts. Qu'un seul soit détruit ou affoibli, l'harmonie générale est détruite. Et qu'on ne soit point inquiet du sort qui seroit le partage de la plus nombreuse postérité en ce cas. Les troupes, la robe, la finance même offrent mille ressources

Huitième
effet du di-
vorce. Il ré-
tablit l'ordre
des choses.

pour les uns ; pour les autres , les arts , le commerce , présentent des moyens de fortune honnêtes & sûrs. Voudra-t-on les embrasser ? Il faudra bien suivre sa destination ; on y sera même conduit sans violence , & entraîné par l'ordre général qui remet chacun en sa place.

Histoire
- de la
- France
- sous
- Louis
- le
- Grand



LEGISLATION

DU

DIVORCE.

TROISIEME PARTIE.

QUOIQUEL soit certain que le bonheur du gouvernement suppose le bonheur des divers individus qui y sont soumis, il faut prendre garde de trop généraliser cette maxime qui n'est pas toujours applicable dans les cas particuliers. On ne sauroit se dissimuler que le bien de l'état considéré comme un être distinct des citoyens qui le composent, n'a pas toujours pour effet le bien de tous les particuliers pris collectivement, & que quelquefois même ce qu'on appelle bien de l'état ne soit destructif du bonheur de quelques-uns de ses membres.

Maximes politiques.

Quand un gouvernement jouit de cet avantage, de ce bonheur qu'il ne partage pas avec la multitude, on ne sauroit l'appeller heureux à proprement parler. Il faut se contenter de

dire qu'il a les apparences du bonheur. En effet, le bien qu'il possède est sans fondement, puisqu'il ne résulte pas du bien général, & par conséquent il ne peut durer. C'est l'effet que produisent assez ordinairement ces systèmes superficiels ou violens qui peuvent bien sauver d'une crise, mais non rendre le parfait équilibre à un corps ébranlé.

Le vice d'un système vient le plus souvent de ce qu'on s'y borne à procurer l'avantage d'une des branches de l'état, sans considération du dommage qui en résulte pour les autres. Lorsque les parties souffrantes ont la faiblesse de leur côté, le nouvel usage prévaut; mais il arrive nécessairement qu'après un certain intervalle, la faiblesse d'une ou de plusieurs classes de l'état se communique à toutes, comme l'altération d'un seul ressort suspend l'effet de toute une machine; alors l'usage est aboli, & les intérêts réciproques recouvrent leur vigueur.

Lors donc qu'il est question d'établir un usage, il faut observer trois points d'accord, desquels sa durée dépend absolument. C'est l'unique moyen de viser à la perpétuité & d'obvier

d'obvier aux inconvéniens qui suivent de la lésion de l'intérêt particulier.

La premiere attention se tourne du côté de la religion. Dans les pays où, comme parmi nous, les peuples sont éclairés par la révélation, il n'est pas difficile de s'assurer du rapport de son sentiment avec la volonté divine. Il ne faut pour cela ni être théologien, ni s'occuper à chercher le vrai dans cette foule de questions condamnées à l'obscurité des écoles, & dans l'amas indigeste des loix qui forment le droit canon, où il ne se présente pas toujours. Il suffit de consulter la nature, dont la religion n'est que la perfection.

Un principe est conforme à la nature lorsque les effets qui en découlent sont tels qu'ils produisent le plus grand bien possible, sans qu'aucun mal réel en résulte. Une religion qui se trouveroit opposée, soit dans la spéculation, soit dans la pratique, à des principes de l'espece de celui-ci, pourroit, à bon droit, être suspectée d'humanité. Dieu qui forma les hommes, les forma, sans doute, pour le bonheur. Si le bonheur n'eût pas été fait pour eux, il ne leur en auroit pas don-

né l'idée, ni encore moins le desir véhément de le posséder. L'homme feroit un effet contraire à la cause qui l'a produit. Le desir d'être malheureux, s'il existoit, feroit le comble de la démence.

On doit ensuite considérer son projet du côté du bien de l'état. Il ne faut pas que ce bien soit propre au gouvernement seul, à l'exclusion ou sans égard des membres de la république ; il doit être comme le résultat de tous les *bonheurs* partiels dont jouissent individuellement les membres, & collectivement les familles qui la composent : en sorte que le bonheur général, formé d'abord d'une multitude de portions de bonheur, reflue incessamment des membres au chef, & de la tête aux diverses parties du corps.

Enfin, le troisieme objet qui, comme on voit, est en quelque sorte compris dans le second, regarde les peuples. Les maux qui naissent d'une liberté indéfinie dont la licence est toujours la suite, approchent de ceux qu'enfante une servitude atroce. Il est donc nécessaire, quand on propose

le bien , d'examiner sévèrement si ce bien dont on veut procurer la jouissance aux sujets , comprend en même temps le bien du prince , & la conservation de l'autorité législative : s'il est de nature à devenir alternativement cause & effet , & à pouvoir circuler sans obstacle du sujet au monarque , & de celui-ci à ses sujets : s'il peut , en un mot , devenir le lien indissoluble de la puissance & de la fidélité , de l'autorité & de la soumission.

La pratique du divorce légal ; tel que nous le concevons , nous paroît renfermer ces divers avantages. Nous avons vu que non-seulement il ne répugne point absolument à la religion , mais qu'au contraire il tendroit à son bien , en rendant la pureté aux mœurs & en diminuant la masse du vice (1).

(1) Lors même que je travaillois à cet ouvrage , plusieurs docteurs & plusieurs jurisconsultes furent consultés. On affecta de choisir parmi les premiers ceux qui font profession de la morale la plus austère , & parmi les seconds ceux qui ont prouvé par leurs ouvrages la connoissance la plus profonde du droit public. En convenant des difficultés que le rétablissement du divorce pourroit rencontrer , tous tomberent d'accord de son utilité & du bien qui en reviendrait à la religion & à l'état. On ne nomme personne ; l'événement justifiera la vérité de cette note.

Nous sommes entrés ailleurs dans des détails qui prouvent combien les divers états catholiques sont intéressés à rétablir le divorce, vû le célibat religieux qui y a lieu, & qui fait que, toutes choses égales, ils ne peuvent être en proportion avec des puissances chez lesquelles tout peuple, en même-temps que la température du climat & des mœurs favorisent la population & la rendent plus nombreuse & plus robuste.

Le divorce légal conforme aux intérêts de l'état, considéré séparément des individus qui le forment, comporte aussi le bonheur des familles, & s'étend aux particuliers dont elles sont composées. Ce dernier avantage qui en découle, comme les conséquences du principe, est une nouvelle preuve que notre sentiment est fondé en raisons. L'utilité universelle est la marque caractéristique des systèmes appuyés sur la nature. Ceux qui s'en écartent, peuvent, en quelques circonstances, produire les mêmes effets; cela n'est pas impossible: mais leurs résultats, bons ou mauvais, sont l'effet du hasard ou de la violence. Ils

ont besoin d'être étayés d'une loi contraignante, & leur durée a toujours pour bornes le moment où l'illusion cesse ou celui auquel la violence n'agit plus. Ainsi le fanatisme même a pu procurer quelquefois le bonheur à ceux qui en ont été saisis. Leur ivresse étoit la mesure de leur félicité ; leur bonheur a pris fin avec la chimere qui le produisoit.

Le bonheur particulier des familles a pour fondement l'intelligence qui regne entre les divers membres qui les composent. Mais ce parfait accord, seul capable de fixer la félicité au milieu des sociétés, ne peut pas toujours résulter des loix qui l'imposent, ni de la religion qui le prescrit. On ne va point au bonheur par la contrainte, c'est l'ouvrage de la liberté naturelle. Les loix & la religion dirigent ce sentiment ; elles ne le donnent pas. L'amour réciproque des époux, leur tendresse pour leurs enfans, le respect & l'amitié des enfans pour leurs pere & mere, l'estime générale entre soi qui fortifie & perpétue ces sentimens affectueux ; voilà les sources uniques de l'union & de

la paix dont un si petit nombre de familles nous offrent l'intéressant spectacle.

Mais qui peut produire ces germes du bonheur des familles ? Sera-ce le soupçon , la jalousie , la défiance ? Sera-ce un dégoût qu'on ne peut vaincre ? Sera-ce enfin l'idée d'un malheur dont rien ne peut détourner le cours , ni borner la durée ?

Ce n'est pas dans les premiers transports de l'amour qu'il faut considérer l'état de mariage. Les réflexions sont rares dans cet intervalle , & elles tournent toujours à l'avantage de l'objet dont on est épris. Dans les temps qui suivent , il faut , pour attacher , quelque chose de plus que de l'esprit & des charmes. La certitude d'être aimé , de l'être sans réserve & privativement à tout autre : voilà , selon moi , le plus puissant de tous les motifs pour perpétuer une union. Lui seul donne le prix aux sacrifices qu'on nous a faits , soit du côté de la fortune , du rang ; soit de celui de la beauté des talens , &c. Sans ce motif , le mérite de la préférence est détruit , il n'est plus rien de flatteur dans

le choix , & la conquête perd tout ce qu'elle avoit de piquant.

Mais comment acquérir cette certitude dans le système de l'indissolubilité du mariage ? Ne sommes-nous pas conduits à croire au contraire, que le nœud seul de la contrainte nous attache cette personne qui , en effet , nous est liée par un pacte irrévocable ? La plus légère altercation , une simple attention oubliée suffit quelquefois pour faire naître ce soupçon ; & qui peut l'effacer , tandis que tout concourt à l'accroître ?

Ces petites tracasseries dont aucun ménage n'est exempt , & qui naissent de l'intimité même dans laquelle vivent un mari & une femme , ne sauroient avoir de suites quand le divorce a lieu. La faculté respective de se quitter , assure de la situation du cœur. J'ai un débat avec ma femme ; je le suppose vif ; j'ajoute encore qu'elle avoit tort ; mais elle revient à elle-même ; elle pouvoit invoquer le divorce : si la querelle qu'elle m'a faite eut été le fruit de sa réflexion , l'effet d'une antipathie invincible , elle auroit usé de son droit. Elle ne l'a pas

fait : j'en conclus bien naturellement qu'elle m'aime ; que l'écart où elle a donné est l'effet de sa vivacité. Son retour détruit tous mes soupçons. Si le mariage est indissoluble, qui me garantira sa sincérité ? En supposant que le tort vienne du côté du mari, la femme peut raisonnablement avoir les mêmes craintes. Sa beauté, sa fortune, loin de la rassurer sur le compte de son époux, lui feront appréhender plus de dissimulation. Après un premier manquement, rien ne peut lui prouver qu'elle est aimée ; & quoi de plus capable d'indisposer, d'aigrir, que l'idée d'être attachée pour jamais à une personne qui ne nous aime pas, & qu'on finit par haïr, & cela souvent sans aucun motif fondé de part & d'autre ?

Il est quelques loix qui supposent les hommes méchans : peut-être ne l'étoient-ils pas tant avant l'existence de ces loix. La contrainte dont il ne revient rien à celui qui l'impose, ni à la société, est le dernier période de l'absurde despotisme. C'est elle qui en harcelant le cœur humain l'irrite & le corrompt. La vertu dans les

fers est héroïsme : tous n'y peuvent atteindre. Peut-être la perpétuité du mariage a-t-elle produit plus d'horreurs que l'ambition forcenée des conquérans & l'implacable cruauté des tyrans dont la terre fut inondée dans les temps barbares. On pouvoit fuir au moins leur présence. Nulle loi érigée en dogme ne forçoit à attendre leurs coups. Dans le mariage indissoluble, il faut vivre avec son ennemi, quelquefois avec son bourreau, baiser la main qui doit nous percer. Pour fuir son tyran, il faut essayer d'abord de le détruire, tenter l'emploi de moyens honteux, administrer des preuves sur des objets qui souvent n'en sont pas susceptibles. Si l'on succombe, la fuite est interdite. Il ne reste plus alors que la cruelle alternative de vivre infâme ou de mourir malheureuse.

La certitude d'être aimé qui résulte de la faculté réciproque qu'on a de se quitter, en chassant tout soupçon sur la postérité, met les enfans qui naissent, pendant que cette certitude a lieu, dans une toute autre position à l'égard de leurs peres & meres. Comme ils fortifient l'union de leurs au-

teurs, ils en étendent les soins. La tendresse qu'ils inspirent à leurs parens réjaillit sur eux. Au contraire, l'incertitude qui banit la paix du mariage, rétrécit des soins qu'on croit ne devoir qu'à ce qui nous touche.

Ainsi l'on voit continuellement l'enfance abandonnée à des mains mercénaires, ou recevoir les impressions les plus dangereuses dans la maison paternelle. Le doute est presque toujours la cause de la négligence de l'éducation. On ne donne à des enfans, dont on soupçonne l'origine, que ce qu'on accorderoit à des étrangers auxquels on ne doit rien, quelquefois moins encore. Souvent même les apparences d'une froide estime cachent en ce cas la haine invétérée ; & de là ces exhérédations, ces vœux forcés, ces fonds dissipés, & tant d'odieux moyens mis en œuvre pour exterminer les générations futures.

L'admission du divorce change absolument l'éducation actuelle ; & quand son rétablissement ne produiroit que ce bien, c'en seroit toujours un très-grand. On peut s'en rapporter à la nature sur les soins d'agrément

qu'on aura pour des enfans nés d'une union chérie ; les soins utiles y seront ajoutés par le même motif. Des époux qui s'aiment, & qui sont convaincus que le bonheur ne s'est perpétué dans leur ménage que par l'honnêteté, la sagesse, la probité, l'économie, la douceur, ne manqueront pas de former leur postérité à ces vertus. Le pere inculquera à son fils que le milieu entre le mariage & le célibat est un état de crime ; que l'exacte probité est la première des vertus ; que s'il est odieux dans tous les cas de violer sa parole, c'est un sacrilège d'enfreindre un serment fait en face des autels ; que tromper une femme, c'est justifier d'avance les écarts dans lesquels elle donneroit ; qu'il faut toujours conserver la puissance maritale pour regner par la douceur sur le cœur de sa femme ; que l'unique moyen d'éviter le dégoût, c'est de mettre de la décence dans les plaisirs, & de borner la volupté ; que les excès en tout genre conduisent à la satiété ; que les fougues de l'amour, peut-être excusables dans une inclination passagère, se doivent éviter dans une

union qu'on a dessein de rendre éternelle ; que comme le pouvoir du chef de famille , semblable à celui de la divinité , ne doit se faire sentir que pour produire le bonheur , il ne faut épouser ni son esclave , ni une personne d'un rang trop élevé au dessus du sien ; que le grand moyen de pacifier les petits troubles domestiques est d'employer la douceur ; que les exhortations & les caresses ont plus d'empire sur un sexe pétri de tendresse , que la sévérité , & qu'il ne faut jamais en faire usage que pour ramener au bon ordre ; que pour pallier les inconvéniens du mariage , il est bon de se rappeler sans cesse qu'il en est dans tous les états de la vie , & que si la femme que nous avons a des défauts , les autres femmes ont les leurs , comme nous avons les nôtres ; qu'enfin le seul guide qu'on ait à suivre en s'établissant , c'est son cœur ; qu'il faut préférer le rapport de caractère , les qualités du cœur & de l'esprit , à tous les autres avantages , & laisser à la providence le soin du reste.

La mere de son côté prescrira la

pudeur à sa fille, comme le principal ornement de son sexe. Vous n'avez pas la force en partage, lui dira-t-elle ; elle vous fiéroit mal. Soyez douce, complaisante, affectueuse ; fuyez ces inégalités, ces caprices, ces tons décidés, ces emportemens, qu'un amant souffre, parce qu'il ne vous respecte pas, mais qu'un mari auroit droit de corriger pour vous rendre respectable. Gardez-vous bien de croire, en vous mariant, de conserver la propriété de votre personne. Elle est le retour des avantages que vous fait votre époux. N'ajoutez point l'art aux charmes que vous tenez de la nature, à moins que vous n'y soyez contrainte ; mais faites usages de tous vos attraits pour séduire votre mari.

C'est là le point capital. Ces négligences qui inspirent le dégoût & qu'on n'oseroit montrer aux yeux du public, ne sçauroient attirer un homme qui vit intimement avec vous. Evitez-les ; c'est l'écueil de l'amour. Dans quelque rang que le sort vous place, ne confiez à personne le soin de votre ménage. Si le soin d'acquérir des richesses regarde votre mari, ce-

lui de les économiser vous touche. Ces occupations, en remplissant votre temps, éloigneront de vous le vice & les vicieux. Je ne vous recommande pas d'aimer votre mari, parce que vous ferez libre dans votre choix, & que sans doute votre cœur seul le décidera. Si votre époux est honnête homme, il vous dédommagera bien de tous ces petits sacrifices. Vous aurez toute sa confiance, toute son estime, tout son respect, tout son amour. Il vous rendra la mere d'une postérité nombreuse. Eh ! que cet avantage qui nous rend vénérables à la société entière, l'emporte infiniment sur les foibles agrémens d'une vie dissipée, & de l'état équivoque d'une femme sans enfans, étrangère à son mari, odieuse à la nature, qui consomme à des occupations frivoles un temps qu'elle doit à son domestique, qui ne cultive ses charmes que pour multiplier ses crimes, & qui finit enfin par être l'objet du mépris de ceux même dont elle se croyoit l'idole ! Au reste, ma fille, s'il vous arrivoit d'être trompée, si votre mari étoit un perfide, un ingrat, n'usez jamais de représailles. En vou-

lant vous venger, vous vous deshonoriez. Songez que vous êtes la dépositaire de la nature, & qu'une infidélité est également la violation du droit divin & du droit humain. D'ailleurs ces sortes de dédommagemens sont accompagnés de tant de risques, suivis de tant de remords, qu'à moins d'avoir perdu tout sentiment de pudeur, on aggrave son malheur, en y recourant. Si votre mari s'éloigne de vous, ne ménagez rien, pas même l'artifice, pour le ramener : c'est là le cas où il est permis. S'il continue de vous outrager, invoquez les loix, elles vous dégageront. Vous ferez après votre séparation une femme estimable que plus d'un homme recherchera.

Ces leçons, appuyées de l'exemple, influenceront puissamment sur la jeunesse. Elle seront suivies, parce qu'elles n'ont rien de contraignant, & que le bonheur résultera toujours de leur pratique. Les personnes qui apporteront ces principes dans le mariage, ne recourront certainement pas au divorce : du moins le cas sera rare. On les a négligés ; & voilà la cause de tant de divorces qui subsistent aujourd'hui.

On s'est fait du mariage une idée tout-à-fait contraire à son institution. La seule fin de l'union des deux sexes, dit Saint Clément d'Alexandrie (1), est la production des créatures raisonnables qui doivent durer éternellement. C'est une perfection, continue-t-il, (2) de produire son semblable pour remplir sa place. Dans les maladies, la vieillesse, il n'y a point de secours pareil à celui d'une femme & des enfans.

Il suffit de comparer l'éducation de nos jours avec ces principes, pour connoître la source du mal.

Non-seulement Clément d'Alexandrie raisonne en chrétien, mais en philosophe ami de l'humanité. L'indissolubilité du mariage n'avoit point lieu de son temps (3) & le concile d'Elvire tenu deux siècles après-lui, ne prononça de peines que contre ceux qui recouroient au divorce sans motifs raisonnables (4). Clément prescrit en deux mots la

(1) Clém. Alexand. Pedag, l. 2.

(2) Ibid. Strom. l. 1,

(3) Il vivoit dans le 2^e. siècle.

(4) Les femmes qui, sans cause, auront quitté leurs maris pour en épouser d'autres, ne recevront pas la communion même à la mort. Conc. d'Elvire dans le 4^e. siècle, can. 8e.

la conduite qu'il faut tenir pour le rendre perpétuel. En effet, un mariage stérile, à moins que des raisons physiques ne le réduisent à cet état, est un assemblage monstrueux de l'union conjugale & du célibat. C'est une situation violente & contre nature, dans laquelle on ne peut rester long-temps. Pour se dédommager d'une contrainte qu'on s'est soi-même imposée, on convertit en crime un acte légitime, & le temps de la fécondité se passe d'un côté à multiplier & varier ses plaisirs pour en détruire l'effet ; de l'autre à donner naissance au hasard à de malheureux êtres dont la patrie est la mère, & qui la surchargent à leur tour d'un poids inutile.

Le genre d'éducation dont je viens de parler, & qui me paroît si conforme à la nature & à la religion, ne peut être mis en usage, tant que l'indissolubilité du mariage subsistera. Du moins il seroit de peu d'utilité. Si le cas prévu par cette sage mere arrivoit, de quoi serviroient ces principes ? Sa fille liée pour jamais au tyran qui l'opprime, s'avisera-t-elle d'employer ces salutaires remèdes contre un mal in-

curable, & dont elle voit en gémissant la perpétuité? Le mari, d'ailleurs, auquel la fortune & la personne de sa femme sont garanties par l'irrévocabilité du pacte, peut, dans la sécurité, pousser l'outrage jusqu'à l'excès, pourvu qu'il évite l'éclat. Une femme qui ne voit dans le mariage que l'acquisition d'un nom, d'un rang fixe, pour le prix d'un sacrifice souvent peu coûteux, n'a pas besoin de ces maximes. Sa mère qui les ignore, ne peut les lui imprimer, & elles lui seroient inutiles, puisqu'elle n'embrasse l'état le plus sérieux, le plus saint, que parceque sa permanence lui assure un titre dont sa légèreté & quelquefois sa débauche même ne sçauroient la priver.

L'effet de l'indissolubilité du mariage se réduit à perdre une famille entière dès que l'un des époux viole les loix de son engagement, ou que de fortes raisons les éloignent l'un de l'autre. Tous les sentimens d'honneur, de religion ne peuvent souvent tenir contre un malheur qui nous attaque au sortir de l'enfance & qui menace de nous conduire au tombeau. L'effet du divorce, au contraire, est

non-seulement de retenir dans les bornes du devoir, de faire résister aux appas du désordre, d'étouffer des passions vagues dans leur naissance; mais encore de séparer l'innocent du coupable, comme on sépare le bouc du reste du troupeau. Par lui, l'homme vicieux sera marqué à ne s'y pas méprendre. S'il tente de former une seconde union, nous voudrons savoir le motif secret qui a fait dissoudre la première; nous l'apprendrons; & il sera étonné de se voir isolé au centre même de la société. C'est l'effet de la censure, ministère particulièrement destiné à corriger les abus que la justice ne punit point. (1)

Le divorce au reste n'a rien de contraignant, puisqu'après son rétablissement, il ne sera pas moins loisible à ceux qui n'en voudront pas faire usage, de rester dans leurs chaînes, qu'il ne l'étoit auparavant. Le pouvoir du magistrat n'agit qu'en conséquence de la plainte, & ceux que la conformité d'humeur, ou que l'association du vice attache irrévocablement, n'ont rien à craindre de la

(1) Des Corps Polit. l. 1, ch. 5.

loi du divorce. Après huit siècles d'abandon, il seroit peut-être trop rigoureux d'imposer au mariage l'honnêteté & la fécondité. C'est l'ouvrage du temps & de la méfiance où il n'est pas difficile de réduire les unions stériles & ceux qui sans de bonnes raisons se voient au célibat.

L'objet du divorce est de procurer le bonheur à ceux qui le desireront, & qui en sont privés par la loi contraire de l'indissolubilité. Il seroit absurde d'imaginer qu'un gouvernement éclairé cédera plutôt aux bégayemens d'une opinion vague qui sacrifie tout à l'intérêt ou à l'illusion, qu'aux cris d'une multitude qui gémit de ne pouvoir être utile, & qui ne réclame la liberté de rompre des nœuds déjà détruits par le fait, que pour donner à l'état d'utiles citoyens.

La faute de l'un des époux, souvent celle de tous les deux, un dégoût fondé, une incompatibilité dont quelquefois on ne peut rendre raison, mais dont on se plaint, enfin une répugnance invincible qui réduit au froid nom de devoir l'impétueux desir qui unit les deux sexes ; voilà des

motifs qui altèrent la concorde dans les familles, qui la détruisent même, & qui exigent toute l'attention de la souveraineté, parceque la population y est intéressée.

Si ces accidens n'arrivoient qu'après le temps marqué pour la propagation de l'espèce, le mal ne seroit pas si grand, mais ce seroit toujours un mal. On ne sauroit trop répéter cette maxime, que le bonheur général se forme des diverses portions du bonheur particulier. Mais quels inconvéniens ne résulteront pas de ces dissensions domestiques, de ces haines, de cette discorde entre époux, lorsqu'elles naîtront à l'époque de la fécondité?

Si la faute vient de la part du mari, la première victime d'une division que foment & nourrit l'indissolubilité du mariage, sera la femme. Partie innocente dans une injuste querelle, elle en supporte tous les dommages. Exposée continuellement aux brusques incartades d'un tyran qui la traite en esclave, qui méprise tout en elle, pour qui ses attraits, ses vertus, sont des défauts ou des

vices, environnée des dangers qu'elle doit craindre d'une fougue libertine ; fourmise à des plaisirs qui portent dans son sein le germe fatal d'un poison qu'elle ignore, qui détruit sa beauté, en corrompant son sang, qui souvent la précipite au tombeau ; environnée enfin par une foule d'écueils qu'elle ne peut éviter, il ne lui reste de consolation que dans le terme où tout espoir finit.

Bientôt livrée aux remords d'avoir mal choisi, & frappée d'une perpétuité dont rien ne lui cache plus l'horreur, elle s'en prend à elle-même. Avec des passions douces, le chagrin la dévore. Si elles sont véhémentes, peut-être recourra-t-elle à des moyens violens pour se soustraire aux malheurs qui la poursuivent. Mais elle n'est pas coupable d'un choix qu'elle n'a point fait. Ses parens ont cru ou supposé des rapports de convenance, où il n'y avoit que des rapports d'intérêt. Ils lui avoient donné le jour, & la reconnaissance due à ce bienfait est affoiblie par le souvenir de la manière cruelle avec laquelle ils l'ont voué sans retour à l'ambition. Ce n'est point assez de pro-

curer l'être , si l'on n'y ajoute le bien-être. Ne m'avez-vous donné la vie que pour me l'arracher.

Ainsi les personnes , jadis sacrées pour nous deviennent l'objet de notre haine. C'est un crime, sans doute, de manquer à l'amour , au respect filial ; mais tout principe cède au sentiment qui nous déchire , & la morale s'éclipse quand on veut l'employer à justifier le plus grand des malheurs.

La présence d'une femme vertueuse , malgré l'excès de ses peines , devient enfin importune. On veut être vicieux , mais on n'a pas la force de n'en point rougir. On se persuade qu'une liberté absolue ramenera la tranquillité dans la sphere du désordre ; & la femme est reléguée dans un de ces déserts , où l'humanité gémit sous le pouvoir d'une décence arbitraire , où l'on arrache à la nature ses plus chères productions , pour en faire l'imbécile sacrifice au Dieu qui ne les a formées que pour perpétuer cette même nature.

Souvent elle porte dans cet asyle consacré à la pudeur , tous les feux permis à son âge à sa condition de femme. Il faudroit les éteindre , sa

résistance les attise. Flottante entre deux penchans qui la tourmentent également, après s'être abreuvée à long traits de l'horrible idée d'une inflexible fatalité, elle finit par abhorrer les parens qui l'ont contrainte, le mari qui l'a trompée, les loix qui ont détruit sa liberté, & quelquefois la religion du serment qui l'engage sans retour.

Quelque abondans que soient les secours de la morale, il ne faut pas trop compter sur leur efficacité. Il est plus facile de les administrer que d'en faire usage ; & pour bien sentir tous les maux qui affligent une femme sage & séparée, il faudroit être à sa place. Sortie des mains de la nature, pour être la mere d'une nombreuse postérité, une loi contrastante la soumet à l'anathème de la stérilité, en même-temps qu'elle la retient dans la classe où la fécondité est légitime. Le nom de femme n'est pour elle qu'un accablant fardeau, qu'un titre onéreux, dont l'usage lui est interdit, qu'un lien invisible qui captive son esprit, sans satisfaire son cœur.

Pour la frapper par l'endroit le plus sensible, qui fait si son injuste

époux ne lui imputera pas des torts dont lui seul est coupable ? si des parens prévenus , si une famille puissante lui permettront de se justifier ? si sa fortune est considérable , elle sera criminelle. On lui a ravi la liberté , on veut lui ravir l'honneur ; & peut-être le sacrifice de tous ses biens ne la sauvera pas de ces facheuses extrémités.

Sans prétendre être l'apologiste d'un sexe dont j'aime les vertus & connois les vices , j'ose avancer que l'irrévocabilité des engagemens lui est plus funeste qu'à nous. La force est du côté des hommes , & les femmes n'ont à y opposer que la beauté & la douceur , souvent incapables de désarmer un barbare. Les loix divines condamnent également , il est vrai , les dédommagemens que des époux séparés dans le fait , peuvent se procurer ; mais les loix humaines , mais un préjugé infamant distinguent le sexe dans le crime. Elles le poursuivent & le punissent sur la femme qui est rarement dans le cas d'attaquer , & le tolèrent dans l'homme qui en est l'instigateur.

Il ne faut cependant pas blâmer les loix qui astreignent les femmes à une

sagesse d'où dépend la certitude des filiations & la tranquillité des familles, ni les taxer d'une sévérité outrée. Qu'elles s'arment de plus de rigueur encore à l'égard des personnes qui sont dans une situation naturelle, c'est le vœu de l'honnêteté publique. Mais cette femme innocente jusqu'à l'époque de ses malheurs; cette femme qu'un mari qu'elle n'a pas choisi, n'a épousée que pour sa fortune, dont l'amour pour elle n'a été que le caprice d'un moment, que l'effet d'une politique intéressée, cette femme qui n'a changé de nom & d'état, que pour devenir l'objet des mépris de celui qui les lui a donnés; cette femme à qui il ne reste de sa condition que le vain repentir de n'être plus fille, qui se voit la proie du vautour qu'elle ne peut éloigner; cette femme, en un mot, dont un dissipateur prodigue les biens aux complices de son inconduite, & qui se voit passer rapidement de la fortune la plus brillante à l'indigence réelle; cette femme là, dis-je, devons-nous la condamner, ou l'absoudre? Je ne tiens pas pour le dernier parti; mais ôtez-lui ses sentimens, dépouil-

lez-la de la nature , arrachez - lui le cœur , & faites triompher vos loix.

Dans l'hypothèse du divorce légal , la sévérité des loix devient équitable , & le préjugé légitime. Cette femme qui a pu se tromper dans son choix , ou y avoir été contrainte , n'a pas , en contractant , perdu sa liberté d'une manière indéfinie. Elle peut lare prendre. Elle n'a plus le mérite imaginaire d'être fille , mais elle a toute sa fortune , s'il ne reste point de fruit de son premier engagement ; elle peut disposer de sa main au gré d'une inclination raisonnable , & la conduite honnête qu'elle aura tenue avec un mari qui ne lui en donnoit pas l'exemple , lui sera un sûr garant de la recherche qu'on fera d'elle , dans l'espece de veuvage où le divorce l'aura placée (1).

(1) Des personnes qui sont attachées aux anciennes formes , croient voir dans le divorce légal la subversion totale des loix qui ont régi le mariage. Que deviendront alors les conventions matrimoniales , les gains nuptiaux , &c ? Nous aurons occasion dans la suite de traiter ces objets. Nous nous contenterons de dire ici qu'il ne faut pas mépriser les usages , parce qu'ils sont anciens ; mais qu'il n'est pas utile non plus d'en faire la regle invariable de notre conduite. Dans les différentes parties d'une législation , il est cent choses qu'on peut conserver , & un grand nombre d'autres qui doivent être cor-

La loi irritante de l'indissolubilité du mariage, sans retenir les passions de l'homme dans des entraves aussi gênantes que celles de la femme, n'influe pas moins sur son malheur. L'espece de liberté qu'elle lui laisse par rapport aux plaisirs des sens, ne compense point la satisfaction intérieure qu'une jouissance légitime procure. Dès que l'ivresse des passions cesse, qu'on atteint ce temps où la tranquille amitié succède ordinairement aux transports de l'amour, alors on entre en compte avec soi-même. La comparaison de l'usage qu'on a fait de soi, avec celui auquel on étoit destiné, vous effraye, & répand sur toute cette portion de la vie qui commence à l'âge mûr & finit avec nous, une mélancolie dont rien ne peut corriger l'amertume.

C'est à cet âge que l'homme, dans l'ordre des choses, doit commencer à goûter une volupté douce sans langueur, uniforme sans monotonie; il

rigées. Le choix en est réservé à la Puissance souveraine; les moyens propres à y parvenir sont l'ouvrage du citoyen. Porter le flambeau de la critique jusqu'auprès du trône, c'est honorer la majesté des rois.

n'éprouve au contraire qu'agitations, que troubles. Il recourt envain aux moyens qui l'ont si long-temps étourdi. C'en est fait, le voile est déchiré, toute l'horreur de son sort lui est connue. Je suis homme, dit-il, & je dois communiquer à de nouveaux citoyens la vie qui m'a été donnée. Le nom, les biens qui m'ont été transmis, je dois les remettre à ma postérité. C'est, sans doute, dans cette vue que je me suis marié; l'alliance que j'ai contractée n'a pu la remplir. Peut-être la femme que j'ai épousée est-elle stérile; mais quand elle ne le seroit pas, la conduite qu'elle a tenue dans les temps qui suivirent notre union ne m'auroit pas permis de regarder sa postérité comme la mienne. C'eut été peu pour elle de me ravir une possession que je me croyois acquise exclusivement, si elle n'eut pas donné à sa débauche tout l'éclat du scandale. Je me suis trouvé couvert de honte, sans l'avoir mérité, & tandis que d'un côté l'on me traitoit en complice d'une faute que j'ignorois, on ne me permettoit pas de l'autre de séparer mon sort de celui de la coupable. Ce procédé si

partial, & qui me paroît si injuste aujourd'hui, je n'y réfléchis point alors. La voie des dédommagemens me sembla la plus propre à me venger de l'infidelle; ce fut celle que j'adoptai. Actuellement ces moyens me répugnent. Je ne peux, sans cesser d'être honnête homme, faire partager mon déshonneur à mes semblables qui n'en sont pas la cause. Pourquoi porter dans d'autres familles le trouble & la stérilité qui regnent dans la mienne? Pourquoi détruire, parce que je n'ai pu édifier? Le mal que je ferai à mes concitoyens se convertira-t-il en bien pour moi?

Cependant les années s'écoulent, & l'espoir de ce malheureux va s'anéantir. Il est homme, il a les facultés de son espèce: un pouvoir magique en suspend l'exercice; on ne lui laisse qu'une liberté que la religion condamne, & que l'honnêteté réprouve. Dans cette affligeante situation, il jette un coup-d'œil sur le passé. Le souvenir de la maison paternelle se retrace à son imagination. Il y voit une nombreuse famille, animée du même esprit, concourir à l'intérêt commun,

sous la conduite d'un pere éclairé, d'une mere vigilante. L'affectueux tableau des caresses innocentes que se prodiguoient ces époux unis par l'amour & l'estime, lui fait envier des modes qu'il n'a pu imiter. Un spectacle plus touchant vient le frapper : c'est son pere accablé d'ans & d'infirmités. Il apperçoit autour du lit de ce respectable vieillard une épouse affoiblie par les veilles, puiser dans son zele des forces qu'elle n'eût jamais dans son tempérament. Elle se multiplie en proportion des besoins de son mari. Des enfans attentifs sont prêts au moindre signe à donner les secours qu'on peut attendre d'eux. La crainte & le desir sont peints sur tous les visages. Une noble émulation attache l'honneur à rendre au malade les offices les plus abjects. Comme l'amour, l'amitié annoblit tout.

Qui suis-je donc, & que deviendrai-je, reprend l'homme isolé ? Où est cette femme, où sont ces enfans qui doivent me survivre & me perpétuer, qui doivent prendre soin de ma vieillesse & fermer mes paupieres ? Où sont-ils ? Je ne vois autour de moi

qu'un vuide affreux. Mais ces valets, ces collatéraux intéressés à vous servir.... Si les droits sacrés du sang sont quelquefois trahis, quels secours dois-je attendre d'un héritier avide ou d'un valet mercénaire ?

Cet homme qui, parvenu sur le retour de l'âge, & sans postérité, voit la nature finir en lui, va se conduire comme si réellement la durée du monde étoit bornée à son existence. Ce n'est pas le bonheur qu'il cherche, il lui est interdit. La vengeance devient sa passion favorite. Les fonds dont il peut disposer, il les joue contre un étranger & les perd irrévocablement. Ceux dont il n'est pas le maître absolue, il les détériore. Il détruit ses châteaux, abat les forêts, ne laisse que ce qu'il ne peut consommer. Il meurt enfin. Pénétrez ses sentimens. C'est un lion blessé qui rugit. Il ne peut arracher le trait qui l'a percé : il maudit la main dont il est parti.

Ainsi une religion faite pour le bonheur des humains, & qui les y conduit si sûrement tant qu'on ne s'écarte point de la nature, dont elle n'est que la perfection, devient l'instrument de leur

leur malheur. N'en accusons point la divinité ; c'est le mélange ridicule de nos opinions avec les vérités éternelles, qui a fait tout le mal. Serions-nous donc assez infortunés pour être entraînés, par notre manière d'être, à l'infraction des loix du Dieu qui forma notre existence ?

Jamais la religion ne fut mieux suivie, plus respectée, que dans les premiers temps. La nature raisonnable sentit d'abord le secours qu'elle lui procuroit pour se rapprocher de son auteur. Mais lorsque, dans les temps qui suivirent, on s'avisa de faire des loix destructives de la liberté & de la félicité des hommes, les contradictions que l'on éprouva entre le sentiment inné & le devoir arbitraire, commencerent à donner de l'ombrage. On douta qu'il fallût soumettre son esprit à un régime qui contrarioit son cœur.

De-là les divisions sans nombre dont nous avons été travaillés depuis tant de siècles ; de-là l'avantage qu'ont eu les sectaires qui, voyant bien que la servitude abrutissante étoit un joug insupportable, prêcherent une excessive liberté qui grossit aussi-tôt leur

parti. Rien de plus digne de la divinité que de conduire les hommes à la perfection par des moyens qui soient praticables ; c'est le but du christianisme ; & l'on peut avancer , avec une espèce de certitude , que le siècle de la philosophie étant celui de la vérité , on verra dans peu renaître le bonheur , & s'anéantir cette foule bizarre de loix , d'usages anti-naturels , inventés par la cupidité pour tenir l'humanité aux fers.

Les premières années du mariage semblent quelquefois promettre une suite non interrompue de prospérités. On est tenté de croire que des personnes qui ont passé plusieurs années dans la plus parfaite union , persévéreront jusqu'à la fin dans cet état de bonheur. Sans doute , les enfans nés dans cet intervalle cimentent un engagement qui , d'ailleurs , est fondé sur de bonnes raisons , sur une convention qui s'est perpétuée jusqu'ici. C'est du moins leur effet ; mais il n'est point produit cet effet que dans la situation naturelle. Dans la situation violente de l'indissolubilité du mariage , tout change ; le bien même devient mal ;

& comme les causes sont hors de l'humanité, les résultats s'en éloignent toujours.

Je connois un couple qui, pendant dix ans, fut l'image la plus ressemblante de Philémon & Baucis. Chaque enfant qui leur naissoit sembloit ranimer les feux de ces époux, & s'il ajoutoit un nouveau degré à l'estime, à l'amitié qui regnoient entr'eux, c'étoit sans affoiblir les droits de l'amour. Un revers dans la fortune du mari vint troubler la félicité de toute la famille. Ce n'est pas que sa femme, que ses enfans lui témoignassent moins de tendresse, qu'ils ne cherchassent avec le même empressement à prévenir ses desirs. Ils étoient pour lui les mêmes qu'auparavant. Ce n'est pas non plus qu'il ne chérit sa famille. Il l'adoroit, & elle fit tout son malheur. Voici comment. La perte qu'il venoit d'éprouver le conduisit insensiblement à envisager l'avenir. Il y découvre toutes les horreurs qui accompagnent l'indigence, quand un pere de famille s'y trouve réduit. Plus loin, il apperçoit l'indissolubilité des nœuds qui le retiennent à jamais dans cet état ; son

courage est abattu : il ne se relevera pas. Dès-lors il prend la résolution de borner sa postérité ; il voudroit la pouvoir détruire. Malheureux ! dit-il , qu'ai-je fait ? Bientôt la mélancolie le dévore ; sa femme essaye de la dissiper, & n'y pouvant réussir , s'y plonge elle-même. De jeunes enfans qu'on accabloit de caresses , dont l'élément est la gaieté , se ressentent aussi-tôt du poison qui consume leurs parens. On est fâché qu'ils soient nés ; on les traite sur ce pied-là. Ils s'habituent enfin à regarder leur existence comme le plus grand des malheurs.

Je ne pense pas qu'un semblable motif pût jamais opérer le divorce ; mais je soutiens que si le divorce avoit lieu , on ne trouveroit que très-rarement à l'appliquer en ce cas. C'est l'éternité du lien qui inspire le désespoir. Dans le système de la dissolution du mariage , cet homme gémera sur ses pertes , sur ses prétentions détruites ; mais la crainte d'être quitté par sa femme éloignera de lui l'idée de la quitter. Il y recourt comme à sa consolation , ou la fuit comme la cause de ses peines. Voilà l'effet des deux loix. Il ne tom-

be pas dans le désespoir , par la raison précisément qu'il est toujours à temps de rompre une union que des circonstances lui rendent à charge. Il fera donc de nouvelles tentatives pour le bonheur d'une famille qu'il aime. S'il réussit , sa félicité est à son comble. S'il échoue , le temps , qui fortifie l'habitude , le retiendra pour toujours dans sa première chaîne. Il ne s'agit souvent que d'accorder du temps au repentir pour le dissiper.

Les malheurs , fomentés , accrûs par l'idée accablante de l'indissolubilité , ne tarderent pas à changer l'humeur du mari. De tendre & compatissant qu'il étoit , il devint dur & d'une société difficile. Sa femme atteignoit sa trentième année , elle pouvoit encore inspirer des passions. Elle lutta longtemps ; & fut enfin vaincue par la froideur & l'indifférence de son époux. Je tire un voile sur les suites. La fortune revint à eux. Il n'étoit plus temps. Des intervalles du crime , il n'est que le premier qui soit difficile à franchir. Le retour de l'abondance fit deux coupables.

Si je voulois peindre d'après le vrai ,

je ne manquerois pas de modeles. En prenant mes tableaux au hafard , il n'arrivera pas moins que plus d'un lecteur s'y reconnoîtra. Je les vois ces époux féparés , après avoir donné le jour à deux enfans. Ils lifent mon livre , & l'arrosent de leurs larmes. L'aifance & la paix regnoient dans leur ménage. Ils ne sortoient des transports de l'amour que pour entrer dans ces délicieux épanchemens du cœur , dont la fenfible & inquiete amitié connoît bien feule tout le prix. Ils fe difputoient , mais c'étoit le mérite de fe plaire mutuellement. Tout sembloit , en un mot , leur affurer des jours fi-
lés par la main du bonheur.

Le libertinage , pour qui rien n'est facré , ne peut voir d'un œil tranquille le bonheur dont il ne jouit pas. Un de ces célibataires qui , fous le triple front d'un hypocrite , promulgue des loix qu'il méprife , & prêche la pudeur , même en la violant , croit sentir augmenter les privations auxquelles il s'est condamné , par la félicité de nos époux. Il veut la détruire. Semblable à ces anges précipités pour leur révolte , il ne lui reffe que l'efpoir , tou-

jours vain, d'affoiblir l'horreur de son sort, en la partageant. Pour réussir dans son dessein, il ne prend pas la forme d'un aimable étourdi, d'un inconstant qui ne cherche à triompher que pour chanter sa victoire. Il sçait qu'il échoueroit sous ce masque, que les justes méfiances d'un mari, que les craintes d'une indiscretion toujours certaine, lui feroient manquer son coup. Il sçait que les grands vices ne s'allient bien qu'entr'eux, que pour tromper la vertu, il faut parler son langage. Il ne cherche pas à plaire, il ne veut que séduire. Elevé dans ces maisons que corrompt l'air de la société, & d'où la contagion reflue incessamment, où l'ordre a la division pour base, où la vertu ne consiste que dans des grimaces & la morale dans des mots, il possède tous les secrets de l'art de tromper. D'abord un pieux prétexte l'introduit chez les époux. Il cherche des modeles de vertu, il les vient prendre parmi eux. Augmenter leur félicité n'est pas en son pouvoir, mais il veut l'épurer, la sanctifier. Son état, qui détruit toute différence entre les sexes, le rend également cher au ma-

ri & à la femme. Leur confiance lui est acquise : il va les déshonorer. Il étudie l'époux, lui découvre un défaut, le fait remarquer à sa femme qui l'ignoroit. Elle est frappée ; il grossit les objets, la plaint, se place lui-même dans un jour opposé à celui du mari, puis rabattant sur la condition des femmes, en exagère les inconvéniens, en réduit les plaisirs. Mais il est des dédommagemens, des libertés permises. . . . Mais ne m'avez-vous pas dit que le mariage est un lien sacré, inviolable ? Qu'un époux infidèle est un parjure, qu'une femme en ce cas joint un vol au premier crime, que tous deux étoient dignes des foudres du ciel ? Je vous l'ai dit, sans doute, votre situation alors m'étoit cachée. D'ailleurs alors, peut-être, ne pouvois-je vous parler différemment. Un intérêt plus vif m'anime, vos beaux jours languissent dans une uniformité qui en précipite le terme. La jouissance bornée au même objet ne mérite plus ce nom, c'est l'insipide devoir. La volupté ne vous fera jamais connue, si vous ne sortez de ce cercle étroit. Ah ! croyez-moi ; si le plaisir

est un bien, il faut le répéter, le varier pour parvenir au vrai bonheur.

La jeune personne avoit déjà reçu dans son sein le poison du dégoût. Le discours du séducteur excitoit dans son esprit la curiosité, & les passions dans son cœur. Fille & femme de gens vertueux, vertueuse elle-même, elle ignoroit jusqu'au nom du vice, & il suffit de le lui déguiser. N'étant pas corrompue, elle fut bientôt séduite. La condition du ravisseur le forçoit au silence; son impudence le décele. L'affaire éclate, & avec elle la fureur d'être trahi & la honte d'avoir été perfide. On se sépare, on n'emporte que la haine & les remords d'une union qui devoit être la source intarissable de ce que le plaisir a de plus pur.

Voilà un couple bien malheureux, sans doute, mais est-il le plus à plaindre? Que deviendront les enfans d'un pere qui suppose qu'une premiere faute est la suite d'une multitude d'autres? Il les regarde comme des étrangers, & la perpétuité du nœud qui l'attache à une famille qu'il hait, fortifie son ressentiment. La femme a pour elle la certitude maternelle. Sa qualité de

mere n'a rien d'équivoque ; mais on ne lui doit pas laisser ces enfans ; mais elle n'a pas souvent le droit d'assurer leur fortune ; & quand elle l'auroit , elle ne peut plus aimer son mari , elle n'en chérira pas les enfans.

Si le bonheur de tous les citoyens intéresse l'état, le bonheur des enfans l'intéresse plus essentiellement , plus particulièrement encore. Ils sont, comme quelqu'un l'a dit très-sensément, ils sont l'épi, leurs pere & mere sont le fût. Incapables de veiller à leurs intérêts , le soin en retombe sur la loi. Dans tous les cas de dissolution, elle doit être leur protectrice , & , sans les dispenser du respect sacré qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné le jour , sans examen de leur conduite, leur assurer un état qui a été une condition de leur existence.



LEGISLATION

DU

DIVORCE.

QUATRIEME PARTIE

Dès que la nécessité du rétablissement du divorce sera sentie par la souveraineté civile, il ne restera plus aucune difficulté sur le régime de cet usage également avantageux, comme nous venons de le voir, au prince & aux sujets. Dans les pays régis par la volonté d'un seul, l'émission d'une loi nouvelle n'est susceptible d'aucun empêchement, si cette loi a l'équité pour base & le bien général pour objet; parceque toutes les vues de ceux que le monarque consulte en ce cas, sont incessamment tournées sur l'honnête & l'utile.

Il ne seroit pas étonnant néanmoins que les légistes d'une nation se trouvassent à court sur le point que nous mettons en question. Quoiqu'il tienne au droit public dont ils sont instruits, plus de huit siècles de suspension ont

placé le divorce aux fins de se remarier après, dans une espèce d'oubli, & avec lui la tradition & les loix qui le fondent.

Quand une fois les hommes sont frappés d'une impossibilité absolue ou supposée, ils ressemblent à des chevaux qui n'essayent plus leurs forces sur un fardeau qui a résisté à leurs premiers efforts. En vain le maréchal de Saxe, le président de Montesquieu & l'auteur *des Corps politiques*, ont réclamé le droit de la nature. Ce qu'ils ont dit du divorce a glissé sur les oreilles de leurs lecteurs. On ne supposoit pas la possibilité du divorce, on étoit donc bien éloigné de songer à le régir ; & je n'ai trouvé de ma vie qu'un seul homme de l'état commun qui, avant que la question s'élevât, ait osé croire que l'indissolubilité du mariage ne tint pas tellement à la religion, qu'on ne pût la briser sans se rendre coupable aux yeux de la divinité (1).

(1) Pourquoi, demandoit cet homme à des jurisconsultes, ne puis-je rejeter du sein de ma famille une femme qui la déshonore par sa scandaleuse conduite ? C'est, lui répondit-on, que la religion ne le permet pas. On lui citoit S. Mathieu, qui dit que celui qui renverra sa femme, si ce n'est

On croyoit que le divorce tenoit à des points capitaux de religion ; on se persuadoit follement que Dieu a fait les hommes pour les rendre mal-

pour adultere & en épousera une autre, fera lui-même adultere (1). Eh ! disoit-il, voilà précisément mon cas. La religion me permet donc de me séparer d'une femme qui fait mon malheur, sans se rendre heureuse, & d'en épouser une autre. Je triomphe, l'Evangile est pour moi. Il nous semble que vous avez raison, replicoient les jurisconsultes ; mais les docteurs ne le prétendent pas. Notre homme se fit copier le verset de S. Mathieu & fut trouver des docteurs. N'est-il pas vrai, messieurs, leur dit-il, que je puis quitter ma femme adultere & en épouser une autre ? Non vraiment, lui répondit l'assemblée. Mais, messieurs, ce que je vous dis n'est pas de moi ; c'est S. Mathieu, ou plutôt J. C. lui-même qui l'a décidé. Tenez, voilà le passage. Les docteurs lurent, & après un moment de réflexion ; connoissez-vous les *Décretales de Grégoire IX*, les *Extravagantes de Clément V*, & le *Concile de Trente* ? Ils sont contre vous. Je ne contins nullement ces choses, dit le malheureux mari. Je m'en tiens à l'Evangile. Nous avouons, lui dirent, en sortant, quelques docteurs, que c'est tordre l'Evangile que de refuser le divorce dans quelques cas, comme l'adultere ; mais ce n'est pas nous qui avons décidé le contraire, & nous ne pouvons rien changer. Adressez-vous à la Puissance civile : à elle seule appartient de rétablir une loi qui, en épurant les mœurs, rend les peuples heureux, & fait aimer la religion.

Lorsque cette affaire se passa, elle ne fit aucun bruit, parceque, comme je l'ai dit, chacun désespérant de réussir dans sa demande, n'osoit la former.

(1) *Quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, & aliam duxerit, mæchatur, & qui dimissam duxerit, mæchatur*; Matth. 19. 9.

heureux : on adoroit , en gémissant , un ordre qu'on croyoit émané du ciel même. Les ouvrages sur cette matiere, ont instruit peu à peu ; il faut redire souvent aux hommes la vérité , pour la leur faire sentir. Enfin , le *Mémoire sur la Population*, qui parût l'année dernière , & qui fut suivi du *Cri de l'honnête-homme* , ont forcé d'ouvrir les yeux sur une indissolubilité qui, en détruisant le bonheur de tant de particuliers , altere considérablement le bonheur général. Ces deux ouvrages apprivoisèrent l'oreille au mot *divorce* , & firent d'autant plus d'impression , qu'en en montrant la nécessité politique, ils prouverent qu'il étoit conforme à la religion , & nous apprirent que la Pologne, État Catholique, en avoit l'usage permanent. Le divorce devint la matiere commune des conversations , & tant d'hommes & de femmes intéressés à rompre des nœuds qu'ils abhorent , & qui sont déjà rompus dans le fait , crurent entrevoir un remède au mal qui les accable. La contradiction s'en mêla , parce qu'elle se mêle de tout , & un simple projet d'amélioration fut regardé par quelques-

uns comme un bouleversement total des loix préétablies. On s'attacha surtout à prévenir contre le divorce ceux qui ont le plus d'intérêt à son rétablissement (1), & qui sont le moins en état, par le genre de leur éducation, de juger du bien ou du mal qui peut résulter d'un arrangement qui a pour base un calcul profond & une chaîne immense de réflexions sur la nature du bonheur particulier & général.

Il suffiroit de lire l'histoire des temps où le divorce étoit un acte légitime, pour se convaincre qu'alors les femmes & les enfans jouissoient de plus de bonheur qu'ils n'en possèdent aujourd'hui. Il ne faut pas se tromper soi-même : telle, qui se croit heureuse au milieu du désordre, s'en impose. Le chagrin suit de près la vie déréglée. Les enfans, que l'inconduite de leurs parens rend libres dès la plus tendre enfance, n'attendent pas souvent l'âge mûr, pour se repentir d'avoir joui d'une liberté qui leur coûte à la fois & leur fortune & leur santé. C'est à

(1) Les femmes & les enfans;

cet âge qu'ils sentent, mais trop tard, qu'une éducation sévère est préférable à une liberté sans bornes ; que le plus sûr moyen, le seul même d'être heureux, est d'avoir de la vertu, qu'on ne l'acquiert pas toujours, pour l'entendre prêcher, & qu'un bon exemple vaut bien mieux qu'une multitude de préceptes.

Loin que l'intérêt des femmes & des enfans se trouve compromis par le rétablissement du divorce, il assure, au contraire, aux uns & aux autres un état dont les prive très-ordinairement l'indissolubilité du mariage. Jamais aucune loi, même parmi les barbares, n'a négligé de pourvoir aux besoins de ces deux branches utiles & précieuses à tout Etat ; & que doivent-elles attendre d'une législation dont tous les principes sont puisés dans l'humanité ?

C'est toujours l'exemple qui régit. Il est le guide des hommes : se confiant seulement en l'expérience, ne pourroit-on pas répondre à ceux qui ne voient d'impossibilité dans l'usage du divorce que la difficulté de faire des loix qui assurassent, même à la partie coupable, un sort proportionné à son état

état , & qui déterminassent celui des enfans , que cette difficulté n'a point arrêté le genre humain dans l'exercice continuel qu'il a fait du divorce. En effet que sont devenus les femmes divorcées & les enfans nés avant le divorce depuis la création du monde ; que deviennent ceux des pays où le divorce est un acte légitime & permis, tels que tous les pays réformés, ceux de l'Eglise Grecque, & la Pologne ; que deviennent enfin les maris & les femmes après le décès d'un des conjoints, que deviennent les enfans d'un premier lit ? Voilà ce que deviendroient après le divorce & les hommes & les femmes & les enfans de tous les pays qui ne l'ont pas, s'ils l'admettoient sans promulguer de loi particulière sur cet objet.

Mais il n'est pas à présumer que la France, en adoptant le divorce, abandonne cette utile établissement au sort des anciennes loix matrimoniales. Elles sont & trop diffuses & quelquefois trop sévères. Dans cette circonstance le pouvoir législatif déférera à des conseils pour parvenir au plus grand bien possible. C'est la conduite ordinaire

d'un ministère éclairé, parce que plus il l'est, plus il se convainc de l'impossibilité de tout sçavoir & de tout connoître par soi-même.

Du concours des avis, se formera, sans doute, à l'aide d'un choix intelligent, un code du divorce qui sera clair, précis & tel que chacun y reconnoitra aisément son droit. Ce sera peut-être un plan pour diverses branches de notre législation qui tiennent trop de l'incertain, & qui par-là introduisent l'arbitraire.

Pour encourager nos citoyens, & même tous les peuples qui sont dans le cas où nous sommes par rapport à l'indissolubilité du mariage, nous allons hazarder ici nos sentimens sur le régime du divorce. Quoique les articles qui suivent soient autant l'ouvrage de quelques jurisconsultes, que le nôtre, nous ne les proposons pas comme loi. C'est seulement un aperçu de la manière dont on peut régir le divorce en certain cas généraux. Malgré l'intention droite de suivre la nature & la raison, on s'écarte quelquefois de l'une & de l'autre : cette erreur tient à notre foiblesse. Cependant la crain-

ré de se tromper ne doit pas retenir au point de ne rien proposer. Cette hardiesse n'est coupable que lorsqu'on donne à ses avis le ton de l'infailibilité. Des conseils présentés dans l'esprit du respect inviolable qu'on doit au pouvoir législatif, & dans l'intention d'en recevoir & d'être redressé si l'on a erré, ne sauroient avoir de suites s'ils sont vains. Si dans la foule quelques uns sont bons, sont adoptés comme tels, on jouit du plaisir pur & peut être trop peu commun, d'avoir fait du bien aux hommes.

Essai sur la maniere de régir le divorce.

A R T I C L E. I.

Le mariage continuera d'être, comme il a toujours été, & comme l'exige la pureté du Christianisme, un lien sacré perpétuel & indissoluble, hormis dans les cas cy après déterminés.

A R T. II.

Toute femme qui, sur la plainte de

son mari, pourra être convaincue par la voie d'une information juridique, du crime d'adultère, sera dans le cas d'être par lui répudiée, c'est à dire, rejetée du sein de sa famille, & elle sera condamnée par la Justice, quand même le mari plaignant ne le désireroit pas, à être renfermée pendant cinq ans dans un couvent de refuge, ou dans une maison de correction & de travail; l'un ou l'autre, suivant la nature des circonstances & la condition des parties.

A R T. III.

Dans tous les cas d'une répudiation ainsi prononcée pour crime d'adultère, le contract civil qui unissoit les conjoints sera déclaré résilié & dissous, avec pleine liberté au mari de convoler en de secondes noces, lorsqu'il le jugera à propos.

A R T. IV.

Pendant la réclusion de la femme dégradée, le mari aura l'usufruit de tous ses biens, à la charge de lui four-

sur une pension alimentaire qui sera à l'arbitrage du juge; mais qui, dans aucun cas, ne pourra être plus forte que le dixieme de son revenu, suivant l'estime commune & le taux auquel il est cottisé aux Impositions du lieu où il demeure, & à charge aussi par le mari d'entretenir & d'élever convenablement les enfans, s'il y en a.

A R T. V.

Après les cinq années de réclusion subie par une femme répudiée, le mari devra lui rendre, s'ils n'ont point pu créer d'enfans, la moitié de la dot qui lui aura été constituée, & un quart seulement, s'il y a des enfans, ou lui tenir lieu de ses alimens qu'il n'en aura plus chargé de lui fournir dès-lors. Le surplus de la dot, ensemble les bies, bijoux & joyaux appartiendront en pleine propriété aux enfans, & le mari n'en aura la jouissance que jusqu'à leur établissement, (*) quelques pent

(*) On comprend, sous ce nom, d'établissement le cas où un jeune homme de condition auroit d'acheter une charge militaire, de nature &c. Dans le quel cas, c'est à la prudence des juges supérieurs à prononcer sur l'obligation.

être, les clauses du contract de mariage fait entre les parties, auquel il sera dérogé de plein droit & par le seul fait de la répudiation; attendu que les conjoints ne pouvoient ni ne devoient prévoir un tel événement en se mariant,

A R T. VI.

S'il y a plusieurs enfans, & que l'un d'eux vienne à mourir, la faveur des enfans, qui dès-lors doivent être autant plus chers à la loi, qu'ils sent plus à plaindre dans la scission de leur famille, exige qu'en pareil cas les freres & sœurs se succèdent les uns aux autres, à l'exclusion d'un pere qui n'a pu dissimuler un outrage par absence pour eux, & à l'exclusion d'une mere encore plus dénaturée qui se fera exécuter à perdre ses droits sur ses enfans les transmettant à une marâtre,

A R T. VII.

n'y a qu'un seul enfant, & qu'il

les ou tuteur de distraire ou d'aliéner les fonds qu'ils ministrent, pour faire les dites acquisitions,

viennent à décéder, la succession appartiendra par égale portion au pere & à la mere, ou à leurs héritiers si l'un d'eux étoit mort.

A R T. VIII.

Un mari qui voudra intenter contre sa femme une demande en répudiation, ne pourra être écouté en justice, s'il étoit prouvé qu'il a eu lui même une conduite & des mœurs reprehensibles; mais ce sera alors le cas du divorce légal, auquel il ne sera néanmoins procédé que comme à un remède extrême qui afflige la Religion, que le vœu même de la loi repousse, mais devenu nécessaire pour éviter de plus grands désordres dans la société, & ce en la maniere seulement & pour les cas qui seront expliqués cy après.

A R T. IX.

Les causes pour les quelles le divorce légal pourra être poursuivi, sont:
1^o. La condamnation aux Galeres, au fouet, ou au bannissement perpétuel pro-

noncée contre l'un des conjoints. 2°. La fuite de l'un ou de l'autre dans une terre étrangère sans manifestation préalable des motifs de cet abandonnement & avec de fortes raisons de croire que l'absent, quoique dûement cité aux Prônes, aux marchés publics & à son dernier domicile, n'a conservé aucun esprit de retour. 3°. La fureur & la démence. 4°. Une inimitié survenue entre les conjoints, & démontrée ou par des sévices, & des mauvais traitemens très-graves, ou par une diffamation publique & réciproque de l'espèce la plus griève, ou par des embûches que l'un d'eux auroit dressées contre la vie, l'honneur & la fortune de l'autre. 5°. Enfin une manière de vivre si dissolue, si crapuleuse & si libertine qu'elle ne puisse être supportée raisonnablement par celui des conjoints qui s'en plaindra. Ces cinq causes ne pourront point être étendues par les juges à d'autres cas & au delà des termes de la loi.

A R T. X.

- L'action en divorce ne pourra s'in-

tenter par commission levée es chancelleries des préfidiaux ou des parlemens, mais elle devra s'introduire par requête, contenant l'exposé succinct des faits qui en fonderont la demande; & la connoissance en appartiendra au juge ordinaire qui exerce la police dans l'endroit où les parties seront domiciliées. L'appel de ces causes sera portée en la chambre matrimoniale qui sera créée à cette fin dans chaque parlement.

A R T. XI.

Si les faits exposés dans la requête ne paroissent point assez graves au juge pour devoir opérer le divorce, il sera de sa prudence de supprimer cette requête en la rejetant & d'inviter, dans le plus grand secret, la partie mal conseillée qui s'étoit plainte à tort, à ne point faire éclater son mécontentement pour ne point altérer l'honneur de sa famille & troubler la paix de sa maison par des plaintes inutiles.

A R T. XII.

Une requête étant présentée aux fins de divorce, si le juge trouve que la

matiere & les circonstances soient disposées à l'admettre, quelque graves que soient les faits, il ne pourra intervenir qu'un premier jugement pour ordonner la communication de la requête à la partie contre laquelle l'action en divorce sera instituée.

A R T. XIII.

La cause portée à l'audience, soit que les deux parties consentent au divorce, soit que l'une d'elles y résiste, le juge n'en fera pas plus en droit d'y statuer à l'instant même & d'une manière définitive, mais il se contentera préparativement d'ordonner, sur les requisitions de la partie publique, que les deux conjoints s'aviseront dans l'année, & cependant permis à la femme de se mettre, ou dans une communauté religieuse, à son choix, ou dans une maison particulière honnête, au choix de son mari, ou en tout cas à l'estime du juge, d'où elle ne pourra se retirer avant l'année, sans la permission du dernier.

A R T. XIV.

Cette maniere de prononcer sera censée être une invitation au pasteur du lieu, aux personnes de la famille & aux magistrats même qui auront rendu la sentence, à s'entremettre, pendant l'intervalle de cette séparation, provisoire, à réconcilier les esprits divisés des deux conjoints, dans les cas où l'incompatibilité de leurs humeurs ou l'irrégularité de leurs deportemens auroient occasionné la poursuite du divorce.

A R T. XV.

Dans les cas de condamnation de peine afflictive, de fuite ou de démence, les enfans seront réputés du jour de la requête présentée, orphelins de pere ou de mere du chef de celui d'eux qui sera tombé dans l'un des dits cas, & il leur sera nommé un tuteur, pour faire inventaire & veiller à leurs intérêts en la maniere accoutumée.

A R T. XVI.

Dans les cas expliqués aux nombres

4 & 5 de l'article IX, il ne leur sera nommé qu'un curateur momentané qui, s'il ne peut empêcher, pour l'intérêt de ses pupilles, que l'action en divorce ne soit suivie, devra au moins voir ce qu'il y aura de plus avantageux à stipuler pour eux dans la circonstance, soit par rapport à leur entretien & à leur éducation, soit par rapport à leur fortune & aux droits qui pourroient leur être acquis, en proposant au juge, sur-tout, lorsqu'il sera en termes de prononcer sur le divorce, les arrangements & les expédients qu'il aura trouvés les plus convenables à l'un & à l'autre de ce deux égards.

A R T. XVII.

Il sera du devoir, tant du juge que de ce curateur, de s'informer soigneusement de quel côté sont les défauts, les vices & les torts, pour faire en sorte que l'éducation & la garde des enfans soient adjudgées à celui du mari ou de la femme qui s'en trouvera le plus digne par sa conduite & ses sentimens; & pour peu que la réputation de l'un & de l'autre soit équivoque, ou que les juges estiment nécessaire ou

convenable de retirer les enfans des mains des disjoints: les colleges, les couvents ou les hopitaux, institués à cet effet, feront leur retraite; & ce à raison de leur condition.

A R T. XVIII.

Comme il convient aux enfans de famille de se former une état, avant que de se marier, & qu'ils n'y peuvent parvenir que par l'acquisition de charges militaires ou autres; dans ce cas ils s'adresseront avec leur tuteur au juge, qui pourra, suivant les circonstances, leur permettre de vendre ou engager une portion de ces biens pour faire l'acquisition des dites charges, desquelles ils ne pourront plus disposer en aucune maniere sans recourir à la justice jusqu'à leur majorité.

A R T. XIX.

Dans les cas ordinaires, les fils suivront le pere, & les filles la mere qui devra aussi prendre soin des garçons en bas âge & qui n'auront point encore atteint leur sixieme année.

A R T. X X.

Si c'est le mari qui poursuit le divorce, il sera tenu de se reconnoître débiteur envers les enfans de la dot qu'il a reçue de leur mere & de donner bonne & suffisante caution qui sera reçue en justice en la maniere ordinaire, tant pour le principal d'icelle, que pour les intérêts qu'il sera obligé d'en payer de six mois en six mois, & toujours une demie année d'avance, faute de quoi, il pourra être poursuivi au remboursement, comme d'une dette ordinaire, à la requête du tuteur de ses enfans; qui seul aura qualité pour cela; & ce nonobstant, il n'en sera pas moins tenu de nourrir, entretenir & élever convenablement ceux des dits enfans qui seront restés à sa charge.

A R T. X X I.

S'il n'existe point d'enfans, le mari poursuivant le divorce pour l'une des causes urgentes mentionnées ci-dessus, sans quoi sa requête ne pourroit être admise, n'aura d'autres offres à faire

que de restituer la dot qu'il a reçue, & la femme, qui se trouvera dans les mêmes circonstances, n'aura d'autre renonciation à dénoncer, que celle de son douaire & de ses gains nuptiaux; mais il dépendra du ministère & de la vigilance de la partie publique, de faire condamner l'un ou l'autre des deux, sçavoir celui qui aura donné occasion au divorce, à une aumône raisonnable, au profit des maisons qui seront établies pour y recevoir les enfans des gens absolument pauvres & hors d'état de gagner leur vie, & qui auront obtenu la permission de faire divorce; la quelle aumône sera prise soit sur la dot, si les torts sont du côté de la femme, soit sur les gains nuptiaux, s'ils sont du côté du mari, & même sur tous les deux, si les torts sont réciproques & mutuels; bien entendu, cependant que cette aumône devra se régler suivant la fortune & l'état des parties, & qu'elle ne pourra jamais excéder le tiers de l'objet sur lequel elle sera prise.

A R T. XXII.

Il y a lieu de croire que des mesures

aussi réprimantes, sur l'effet des quelles les deux parties auront eu le loisir de réfléchir sérieusement pendant le temps de leur séparation provisionnelle, pourront empêcher que bien des divorces ne soient tentés, & que d'autres ne soient suivis; mais si, après l'année révolue, l'un des deux conjoints persisteroit dans sa demande, & vouloit absolument le divorce, le juge ne pourra plus alors différer de le prononcer, & ce qui est porté par les articles 18, 19, 20, & 21 lui servira de règles pour y conformer sa décision touchant l'état & l'intérêt des parties.

ART. XXIII.

L'effet du divorce l'égal sera de remettre l'homme & la femme, entre lesquels il aura été prononcé, dans leur premier état de liberté, comme s'ils n'avoient jamais été mariés, sans cependant que l'un ni l'autre puissent convoler en secondes noces avant le temps fixé par la loi, à peine d'être rigoureusement punis.

ART. XXIV.

A R T. XXIV.

Ce temps sera de deux ans contre celui qui a poursuivi le divorce , & d'un an seulement contre celui qui y a défendu ; & , s'il paroïssoit , par des liaisons suspectes de l'une des parties avec une personne d'un autre sexe, que le divorce n'ait été recherché que dans la vue déterminée de l'épouser en secondes noces , non-seulement la défense de se remarier pourra être prolongée , quant à elle , à un plus long délai , selon la prudence du juge ; mais il sera du ministère & de la vigilance de la partie publique de requérir , en pareil cas , une interdiction relative , pour le fait de mariage , contre de telles personnes , & de poursuivre leur punition la plus exemplaire , si elles s'avisent d'y contrevenir.

A R T. XXV.

Enfin , il conviendra de dire , qu'après qu'une même personne aura usé deux fois du divorce légal , elle ne pourra convoler à des nouvelles nocces qu'avec l'autorisation du magis-

trat, & que celui ou celle, qu'il épousera en troisiemes nocces, ne pourra être admis, que sous des motifs graves, à invoquer le bénéfice des loix pour demander à s'en séparer.

CONCLUSION.

CE feroit ici le lieu de répondre à quelques objections qu'on a faites contre le divorce ; mais quel arrangement est sans inconvéniens ? Il seroit plus rare encore d'en trouver un qui fut à l'abri des objections. La perfection même n'en est point exempte. Il ne s'agit, pour aller au grand bien, que de choisir, entre les divers systêmes, celui dont les avantages l'emportent.

Les seules objections recevables contre un projet, dans des temps aussi éclairés que le nôtre, seroient celles qui naîtroient de la lésion de la religion, de l'intérêt du pouvoir civil, ou de celui des particuliers.

Le divorce, en rendant aux humains une liberté dont il semble qu'on n'a jamais pû raisonnablement le priver,

leur fait aimer la religion, & ramene à la vérité une multitude que des loix trop contraignantes éloignoient. Vrai principe de concorde & de fécondité, il fortifie le gouvernement qui l'admet, en multipliant le nombre des sujets, & sur-tout en les rendant heureux.

Qu'après cela on objecte contre le divorce, qu'on a bien de la peine à former une fortune assez considérable pour se marier une fois; qu'il sera plus difficile encore de parvenir à de nouvelles noces? Je répondrai qu'il importe peu au bonheur de l'Etat qu'il y ait beaucoup de ménages très-riches: il lui suffit qu'il y ait un grand nombre de ménages très-peuplans. A l'exception d'un petit nombre de princes, de grands, obligés par état de figurer, & chez lesquels doit se manifester la splendeur de la monarchie, les fortunes immenses, loin d'être utiles, nuisent. On en sent la raison; on l'a éprouvé. La plus grande subdivision dans les fortunes décele une grande subdivision dans les générations: elle est l'annonce d'une fécondité qui est la base de la richesse & du bonheur des familles, & en-

suite du bonheur général de la république.

Rien de mieux établi que les mariages de convenance ; mais il faut que la convenance s'étende jusqu'au goût & à l'inclination des personnes qui contractent. Que les avantages pécuniaires déterminent en quelques cas, à la bonne heure ; mais s'ils l'emportent sur le sentiment de répugnance ou de haine, si ces avantages font renoncer au devoir & au besoin de se donner une postérité, ou portent à la réduire au moindre terme, alors il faut les rejeter ; parceque les vues de la nature & de la religion sont les plus génériques, & sont celles qu'il est le plus indispensable de remplir.

Lequel est le plus utile à l'Etat d'un particulier riche de 100 mille livres de rente, sans enfans, ou d'un autre particulier qui en possède autant, mais qui a cinq enfans ?

Le premier ne peut consommer son revenu en utile ; il faut nécessairement qu'il en dépense une partie en un luxe frivole.

Je suppose qu'il dépense pour sa table - - - - - 20000 liv.

liv.
Pour se loger & s'habiller - 10000.
Pour le domestique utile - 10000.
Pour ses menus plaisirs - 10000.

Ce qui fera un total de - - 50000.

Il lui reste 50 mille livres qu'il dépense en un luxe inutile. C'est-à-dire qu'il dérobe aux terres 4 paysans qui ne produisent plus rien, & qui privent la nation d'un produit d'au moins 400 francs; que pour sa part il occupe au moins six ouvriers en choses inutiles, qui vivent & qui, à la vérité, payent l'impôt sur leur consommation, mais qui vivroient & qui paieroient, non en déduction de la masse circulante d'espèces, mais sur le produit des matières premières qu'ils extirperont du sein de la terre, & dont le reste, après leur nourriture prise & l'impôt payé, iroit se confondre dans la masse de la richesse publique & l'augmenteroit réellement.

Il résulte encore de cet arrangement, un inconvénient : c'est que le valet demeure célibataire, & que l'ouvrier attiré dans la ville s'y corrompt, y peuple peu, & qu'au lieu de

remplir dans les champs ou dans les arts utiles sa vraie destination, il détruit la proportion qui doit regner entre le producteur & le consommateur : en sorte que, d'un côté on ôte le numéraire d'hommes utiles, & que de l'autre on augmente la classe indifférente au moins, si elle n'est destructive. (1) Cependant il faut observer que la classe des producteurs, dans un pays tel que la France, abondant en denrées de toute espece, ne sera pas moins riche à proprement parler, lorsqu'elle sera portée au plus grand nombre, parceque tout ce qui pourroit arriver de sa progression immense seroit qu'elle regorgeât de choses utiles. Elle seroit donc riche en ce sens, qu'elle auroit surabondamment le nécessaire, & pauvre en ce sens seulement, qu'elle seroit privée du superflu. Mais, le cas arrivant, nul inconvénient ne s'ensuivroit : de l'abondance de l'utile naî-

(1) » Lorsque dans une contrée le rapport de
 » ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va
 » toujours en diminuant, il faut à la longue que les
 » bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à
 » l'inaction de ceux qui demeurent oisifs & que la
 » condition de la fainéantise y devienne onéreuse à
 » elle-même ». *Encycl, art. Egypte.*

troit naturellement l'agréable; & le besoin des voisins convertissant nos denrées en or, nous aurions bientôt l'avantage de la balance dans le commerce. C'est alors que toutes les classes de l'Etat auroient, chacune, l'espece de richesse qui leur convient.

Nous sommes dans une situation contraire. Aussi avons-nous un numéraire considérable de richesse circulante; nous sommes riches de représentation. Si nous continuons à dépeupler nos campagnes, il faudra nécessairement que nous échangions une partie, & peut-être une partie considérable de notre richesse de convention, contre une portion de la richesse réelle de nos voisins, qui nous manque. Qui remplacera cette dépense? Ce ne peut être le commerce. Elle ne peut être remplacée que par un produit réel tiré du fond de la terre & de l'apprêt des matières premières. Mais pour extirper du sol un produit qu'il renferme, il faut des bras; il est donc bien démontré que des mariages pauvres & peuplans, sont préférables à des mariages riches & stériles.

FIN.

1. Les hommes sont nés libres et égaux en droits.
 2. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels de l'homme.
 3. Tout pouvoir émane du peuple.
 4. Le droit de résister à toute tyrannie est le droit du peuple.
 5. Le gouvernement doit garantir la liberté de la presse.
 6. Le droit de propriété est sacré.
 7. Les hommes ont le droit de changer de gouvernement.
 8. Le droit de la vie, de la liberté et de la propriété est le droit du citoyen.
 9. Le droit de la vie, de la liberté et de la propriété est le droit du citoyen.
 10. Le droit de la vie, de la liberté et de la propriété est le droit du citoyen.

LE DIVORCE,
RÉCLAMÉ.

PAR MADAME LA COMTESSE DE***.

AVERTISSEMENT.

On imprimoit les dernières feuilles de la législation du divorce, lorsque le Divorce réclamé est parvenu à l'éditeur. Comme ce petit morceau est relatif aux deux précédens & qu'il est très-intéressant par lui-même, on a cru que le lecteur le verroit avec plaisir à leur Suite.

LE DIVORCE

R É C L A M É.

*PAR MADAME LA COMTESSE DE ***.*

LAssé de gémit dans le silence, je m'empresse à chercher de la consolation auprès de ceux qui sçavent plaindre. Si les arbitres de mon sort ne m'écoutent pas, ils sont indignes de prononcer sur la destinée des hommes. Ceux qui riront de mes peines, sont aussi barbares que celui de qui je les tiens. Je ne me détermine qu'avec répugnance à afficher mon état; mais la nécessité prévaut. Je sens de quelle utilité il est de présenter à la législation le tableau de mes malheurs.

J'étois orpheline à l'âge de neuf ans; ma fortune & mon éducation furent confiées aux soins d'un tuteur qui administra mes biens avec beaucoup de zèle. Il me fit élever dans un couvent, où j'ai vécu dans la paix, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Ce fut alors que M. le Comte de *** Colonel du régiment de ** m'offrit sa main. Il m'étoit allié; & sous ce prétexte, on lui permettoit

de me voir assiduelement. Il connoissoit l'état de ma fortune : c'est ce qui le déterminâ, sans doute, à me faire sa cour. Le comte de *** me parut empressé à me plaire. Je fus sensible aux attentions qu'il eut pour moi. Je crus qu'il m'aimoit ; & mon cœur , sans expérience , passa insensiblement sous les loix de mon tyran. Oui, cruel ! je t'ai aimé ; & je t'aimerois encore , si tu avois donné quelque prix à la tendresse qui m'enchaînoit à toi !

Après avoir obtenu l'aveu de mes sentimens , que j'étois trop naturelle pour taire , le comte de *** obtint , sans peine , le consentement de mon tuteur. On déterminâ le jour de notre union ; & j'allai gaiement prononcer le vœu fatal qui a été le principe de tous mes maux.

Je considérois le mariage , comme la source des délices les plus pures. Il me sembloit que ce n'étoit que dans cet état qu'on devoit sentir ce que l'amitié & la confiance ont de plus doux. Je ferai son amie , me disois-je ; il sera le mien ; il préviendra mes goûts ; je devancerai les siens. Nous jouirons de cette paix qui entretient l'ame dans la

férenité. Dans un siècle pervers, je lui donne un cœur tendre & vertueux : il fera reconnoissant ; & je serai heureuse. Voilà le point de vue sous lequel j'envisageois l'état que j'étois sur le point d'embrasser, il me paroissoit attrayant.

Peu de temps après notre union, je découvris mon erreur. Le Comte de*** donna l'essor à des passions qu'il avoit eu l'adresse de masquer ; j'essuyai même quelques brusqueries qui altérèrent le calme de mon cœur.

Les premiers mois de notre mariage s'étoient écoulés dans la gêne & l'indifférence, lorsque nous partîmes pour B. . . (c'est une des terres que mes pères m'avoient laissée : elle avoit été le séjour de mon enfance.) Cette solitude, qui avoit eu pour moi tant de charmes, me devint insupportable. Mon ame n'étoit pas sensible aux beautés de la nature. Mes yeux ne s'ouvroient que pour verser des larmes. Mon sort étoit déjà cruel. J'étois jeune ; & je prévoyois avoir long-temps à souffrir. Je sentoîs ma situation. Je croyois avoir connu le caractère du Comte de *** ; je n'avois pas imaginé que les hommes

eussent l'adresse de se contrefaire pour séduire l'innocence. Comment l'aurois-je sçu?... De qui l'aurois-je appris?... Dès que je m'aperçus que j'étois enceinte, je m'empressai à porter cette nouvelle à mon mari. J'espérois qu'en faveur de mon état, il donneroit quelques relâches à mes maux. Espérance vaine ! Ce fut alors que je découvris ses intrigues avec ma femme de chambre. Elle devenoit tous les jours plus impérieuse. Mademoiselle Laurette me donnoit des loix. Je d'épendois de deux tyrans.

Les neuf mois de ma grossesse se sont écoulés dans les larmes. C'est au milieu des douleurs aiguës de l'enfantement que mon esprit a goûté quelque relâche : que ne peut l'amour maternel !... Dès que je fus retenue dans mon appartement, je ne vis que très-peu le Comte de *** ; servie par des gens qui lui étoient entièrement dévoués, je ne pouvois donner ma confiance à personne. Tous craignoient de me plaindre. Tous me paraissoient insensibles. J'étois malheureuse. Au moment que mon fils vit le jour, je l'arrosai de mes larmes ; je pleurai sur

son sort & sur le mien ; je plains encore plus sa destinée que la mienne.

J'étois à peine relevée de mes couches, qu'un jour, à quatre heures du matin, mon mari entra dans mon appartement & me dit... Madame, je vous prie de vous préparer à partir... Oui, Monsieur. Puis-je sçavoir pour où ?... Pour... je n'en pus entendre davantage : il sortit. Je questionnai mon laquais : je lui demandai s'il sçavoit où M. comptoit aller. Il me répondit qu'il ne sçavoit pas positivement ; mais que Mademoiselle Laurette parloit depuis quelque temps d'un prochain voyage de Paris. Je ne doutai point que Mademoiselle Laurette ne fut instruite des projets de mon mari. L'espoir de trouver dans la capitale des parens & des amis qui me plaindroient, & qui travailleroient de concert à rectifier la conduite de mon époux, me donna la force de supporter les fatigues du voyage. Je montai seule dans une voiture, ayant mon fils dans mes bras. Ses regards suspendirent le souvenir de mes peines. Hélas ! je l'ai allaité, ce cher fils, j'ai pris soin de ses premières années ; j'ai fortifié

son tempérament ; j'ai fait ce que j'ai pu. Au moment que je me préparois à mettre dans son cœur le germe des vertus , son pere me l'arrache , m'interdit les droits de mere & le soustrait à mes soins. Je me jette aux pieds du ravisseur de mon fils , j'embrasse les genoux de mon persécuteur ; & mes prieres m'attirent un coup , qui me laisse trois heures sans connoissance. Mere infortunée ! tel fut le prix de ton zele & de ta tendresse. On transporta mon fils dans une maison étrangere , chez la mere de ma femme de chambre , où il est mort après trois mois , privé de tous soins. Cruel époux !... Barbare !... Pere dénaturé !...

Je m'étois flattée d'être moins malheureuse au milieu du grand monde , que dans la solitude de B... ; & c'est à Paris que j'ai pleuré la mort de mon fils ; c'est à Paris que j'ai signé l'acte de la vente de presque toutes mes terres , pour faire honneur à une partie des dettes de mon mari. C'est là que je l'ai vu dissiper son bien avec des femmes livrées à la débauche , qui venoient me braver chez moi à la faveur des talens. Combien de démarches n'ai-je

pas été obligée d'y faire , pour appaier ses créanciers. J'ai vu saisir ma garde-robe & mes bijoux. J'ai été dans l'opulence ; & je suis sur le point de manquer de tout. Ma fortune & ma santé ont été les victimes des débauches de mon époux.

Voilà ma situation. Elle m'autorise à m'élever hautement & avec confiance contre cette partie des loix , qui bien loin de parler en ma faveur , est journellement interprétée à mon désavantage. Fatiguée du joug tetricable qui m'accable , il y a quelque temps que je consultai un des plus célèbres avocats du parlement de Paris. Je lui détaillai les motifs pressans qui me déterminoient à demander la dissolution de mon mariage. Sa raison les trouva plus que suffisans ; mais sa science des loix vint à la traverse ; & il me dit que je devois absolument renoncer au projet du divorce ; qu'une telle demande exciteroit la risée de mes juges ; que je ne trouverois point d'avocat qui voulut se charger d'une pareille cause ; qu'elle étoit absolument opposée à nos loix ; mais que je pourrois obtenir un arrêt de séparation, si je prouvois que

mon mari m'eût maltraitée, ou que ma vie n'est pas en sûreté, tandis que j'habite avec lui. Souvenez-vous, Madame, me dit-il, qu'il faut des preuves authentiques; sans quoi vous vous exposeriez à commencer un procès que vous ne verriez peut-être jamais finir; & vous pourriez être condamnée par des juges qui vous plaindroient, sans qu'ils eussent pu vous secourir, quoiqu'ils fussent convaincus de l'horreur de votre sort, & persuadés de la justice de votre droit.

Quoi! il y a des hommes faits pour prononcer sur la destinée de leurs semblables; faits pour secourir l'infortuné, pour punir le crime, pour mettre la vertu en honneur & à l'abri de la poursuite des méchans; & ces hommes, qui ont l'autorité dans leurs mains & l'équité pour guide, laissent le malheureux dans l'oppression; quand d'un mot, d'un seul mot, ils peuvent le soulager, l'aider, le délivrer! Quoi malgré le cri de leur conscience, ils condamnent le juste qui ne réclame que l'autorité de la Justice, qui n'est fondée que sur elle seule! Ils condam-

nent sous prétexte qu'ils sont obligés de se conformer à certaines regles établies ; qu'ils sont obligés de sacrifier le bien particulier au bien public : comme si le bien public ne résidoit pas essentiellement dans le bien particulier ; comme si le bien de l'Etat ne provenoit pas du bien particulier. Que deviendra donc le malheureux ? Qui me secourra ? Dois-je me délivrer moi-même de mes maux ? Dois-je m'arracher la vie ? Grand Dieu ! combien de fois la crainte de tes jugemens n'a-t-elle pas suspendu les effets de mon désespoir ! J'ai eu la force de survivre jusqu'à présent à la douleur & à la servitude ; mais mon courage est épuisé. Je ne réponds plus de rien. Ministres des loix ! c'est à vous à prévenir le crime.

Je demande la dissolution de mon mariage ; & ma demande est fondée sur l'exemple de tous les peuples de la terre , parmi lesquels le divorce est en usage depuis que l'univers existe ; elle est fondée sur la parole même de Jesus-Christ , qui a dit : *Celui qui aura renvoyé sa femme , à moins que ce ne soit pour cause d'adultere , & en aura épousé une autre , est un adultere lui-même ; &*

celui qui prend une telle femme , est également un adulateur.

Le divorce a eu lieu parmi les fideles jusqu'au neuvieme siecle : l'histoire de l'église est mon garant. Cette histoire nous apprend que les saints en ont fait usage. Je citerai entr'autres Ste. Fabiole : (1) Elle avoit épousé un homme si corrompu, qu'elle fut obligée de le quitter ; & elle se maria à un autre , selon les loix de ce temps-là. Les premiers chrétiens plus rapprochés de la lumiere doivent être nos modeles. Par quelle fatalité a-t-on pros crit parmi nous une loi adoptée & suivie par les Juifs & par les chrétiens ? L'esprit qui gouvernoit l'église avant le neuvieme siecle n'est-il plus le même ? Les Polonois ont-ils un évangile différent du nôtre ? Ceci mérite une attention particulière. Il est de fait que le divorce s'est constamment soutenu dans toute l'étendue de la Pologne , & s'y maintient toujours avec la même liberté & pour cause d'adultere , & pour cause d'incompatibilité. Je cite un Etat catholique romain : ainsi , les décisions

(1) Cette Anecdote est rapportée dans l'Histoire de l'Eglise du 5e. siecle.

de l'église moderne, sur cet article, ne sont pas sans restriction. Il est évident que si j'étois née Polonoise, je n'aurois pas à combattre ce préjugé. Les loix ecclésiastiques & civiles me tendroient une main secourable; je rentrerois dans mes premiers droits, je redeviendrois libre; je pourrois porter mon cœur & ma main à un époux digne de l'être. Au reste la liberté de divorcer ne peut jamais dégénérer en abus. Jettons un coup d'œil sur les nations qui en font usage; & nous verrons que les désunions conjugales y sont beaucoup plus rares que dans les Etats où le lien du mariage est indissoluble. Qu'on le rétablisse parmi nous; qu'on le permette; qu'on l'autorise, & on verra que c'est le moyen le plus sûr d'en bannir les effets ou de rétablir les mœurs. Les parens plus circonspects dans les engagemens que contracteroient leurs enfans, ne les sacrifieroient ni à l'ambition, ni à la vanité. L'espérance du divorce, qui resteroit à la victime, mettroit un frein à la cupidité des peres & des meres. A l'examen de la fortune, se joindroit l'étude du caractère. Chacun voudroit

se connoître avant de s'engager, pour ne pas courir les risques de la désunion ; & par conséquent ceux du divorce. Les hommes ne penseroient plus à séduire de jeunes héritières , pour jouir de leurs fortunes, & les regarder comme des femmes étrangères le lendemain de leurs nœces. Un jeune étourdi ne diroit plus : « J'épouse , dans peu , » Mademoiselle de.... Elle est riche : » c'est un parti qui me convient. J'a- » voue qu'elle est laide , aussi m'est- » elle très-indifférente : je ne l'aimerai jamais.... Qu'importe ? Je ne la » gênerai pas. Elle aura son appartement ; j'aurai le mien. J'épouse une » femme que je ne sçaurois aimer ; » mais , pour cela , je n'enfèvelirai » pas mes beaux jours. J'ai le cœur » assez sensible encore pour en aimer » trente au lieu d'une ». Jeune fou ! Ton cœur est vicieux , & ton ame n'est pas assez délicate pour goûter les délices d'un mariage assorti qui doit être le centre du vrai bonheur ! Une jeune coquette ne diroit plus : « Mar- » quis , apprenez une nouvelle ! Imaginez- » vous que je me marie au premier jour avec le duc de*** mais...

» Oui, je vous entens... Que voulez-
» vous ? Ce mariage plait à ma mère.
» En effet le duc de *** est extrême-
» ment riche ; & je partagerai son
» opulence : il me servira de piédes-
» tal ». Le divorce admis, la façon
de penser & le langage de cette Belle
ne seront plus les mêmes. Elle crain-
dra que cet homme de bonne foi, fon-
dé à se méfier, ne voie sa conduite ;
& ses intrigues galantes autoriseroient
son époux à profiter des droits du
divorce. Ce remède infailible pour le
duc de *** seroit prévu par la jeune
ambitieuse, qui craindroit de devenir
un objet de risée & de scandale. Elle
prendroit un mari moins opulent ;
mais selon son cœur : & les maria-
ges en seroient plus heureux.

L'idée la plus flatteuse à l'homme,
est de penser qu'il est libre : mais j'envi-
sage la liberté dans un engagement ten-
dre, honnête & vertueux ; dans les
liens que contractent deux époux, qui
ont cette sympathie de cœur & d'es-
prit que rien ne peut détruire ; qui re-
gardent comme de nouveaux liens le
gage qui vient de leur union ; qui se
font un plaisir de la sollicitude que

donne l'éducation de leurs enfans ; qui ont l'espoir d'être secourus dans leur vieillesse, sans se livrer aux mains avides d'une famille étrangere. Ces sortes d'engagemens portent des chaînes plus douces que la liberté même. Le moyen de les maintenir & de les multiplier, est de laisser à ces époux, l'espoir de l'indépendance au cas qu'ils cessent de s'aimer & de se convenir. Voilà comment on banniroit ces guerres intestines, qui empoisonnent la vie de tant de malheureux ; voilà comment on étoufferoit ces haines & ces discordes qui portent une atteinte manifeste à l'éducation des enfans, & aux progrès de l'Etat du côté de la population, qui diminue à proportion des mésintelligences des ménages. Il est évident que ces mésintelligences domestiques, multipliées à l'infini, enveniment les familles les unes contre les autres, divisent les Citoyens, & font une somme de malheurs dont l'Etat se ressent. Les arrêts de séparation adoucissent les maux de l'époux infortuné ou de la femme malheureuse ; mais ils ne les détruisent pas. Pourquoi énerver les forces de l'Etat ?

tat ? Pourquoi ravir les droits de l'humanité , ou pourquoi ne pas rétablir le divorce qui a exigé pendant près de neuf siècles dans toute la chrétienté , & qui subsiste encore dans une des plus vastes contrées soumises à l'église catholique romaine , sans qu'il y dégénère en abus. Où le divorce est établi , les époux sont toujours heureux.

Ces assertions me semblent mériter l'attention du gouvernement en général , & sur-tout celle du premier ministre des loix , qui faisant tomber les fers de tant de malheureux , mériterait infiniment de ses contemporains & de la postérité.

Pour prévenir la fausse opinion de quelques personnes , qui rejetteroient peut-être sur le desir que j'ai de me remarier , l'origine de mes idées sur le divorce , je leur proteste d'avance que tous mes desirs se bornent à passer le reste de ma vie dans une solitude religieuse , éloignée des plaisirs du monde , & des tourmens affreux de mon état actuel. Convaincue que j'ai plus de force qu'il n'en faut , pour soutenir mes engagements avec courage , je me suis crue en droit de présenter aux yeux

M

des sages, mes idées & mes sentimens. Quand bien même cette démarche ne produiroit pour moi qu'un bonheur imparfait, si elle devient fructueuse pour les malheureux ; ce sera beaucoup : j'aurai à m'applaudir de l'avoir faite.

J'ai fait passer ces réflexions à un magistrat de cette ville. L'avis de cet homme aussi célèbre par sa vertu & par ses connoissances que par son zèle pour le bien de l'Etat, devoit être de quelque poids. Voici sa réponse fidèlement transcrite.

MADAME,

» J'ai lu ... que vous m'avez fait
» l'honneur de me communiquer. J'ai
» été pénétré de votre situation. Les
» raisons que vous donnez pour le ré-
» tablissement du divorce sont justes
» & pressantes ; mais il est à craindre
» qu'un préjugé enraciné depuis plus
» de huit cens ans, ne prévaille en-
» core long-temps. Oui, Madame, le
» divorce a été en usage chez tous les
» peuples de la terre. La loi de Dieu
» l'autorisoit parmi les juifs & parmi
» les chrétiens ; mais Nicolas I. s'éri-

» geant en réformateur des loix divi-
» nes, naturelles & civiles l'abrogea
» dans le neuvieme siecle. La républi-
» que de Pologne est le seul Etat en-
» tre tous ceux qui sont soumis au saint
» siege, qui n'ait pas voulu adhérer
» sur cet article à la décision des pa-
» pes. Elle a constamment maintenu la
» loi du divorce, & elle la maintien-
» dra toujours si le bonheur de ses ci-
» toyens lui est cher.

» Votre façon de penser, Mada-
» me, est conforme à celle de tous les
» hommes vraiment politiques, que
» nous avons eu : comme Messieurs de
» Montesquieu, de Lavie, l'auteur de
» *l'Autorité du Clergé & du Magistrat*,
» &c. L'objection qu'on fait aux par-
» tisans du divorce, roule ordinaire-
» ment sur le sort des enfans procréés
» d'un mariage dissous. Je vous avoue
» qu'elle me paroît très-peu consé-
» quente. Comment ont fait, & com-
» ment font tous les peuples de la
» terre, parmi lesquels le divorce est
» établi ? Faisons comme eux, adop-
» tons leur loix, & perfectionnons-
» les s'il le faut : Voilà ma réponse.

» Si j'étois législateur, vous verriez

Reclame.

« bientôt vos chaînes se briser ; mais
« je ne suis qu'un membre du ma-
« gistrat ; & je ne peux que vous
« plaindre. »
Je suis , &c.

DE B...

F I N.